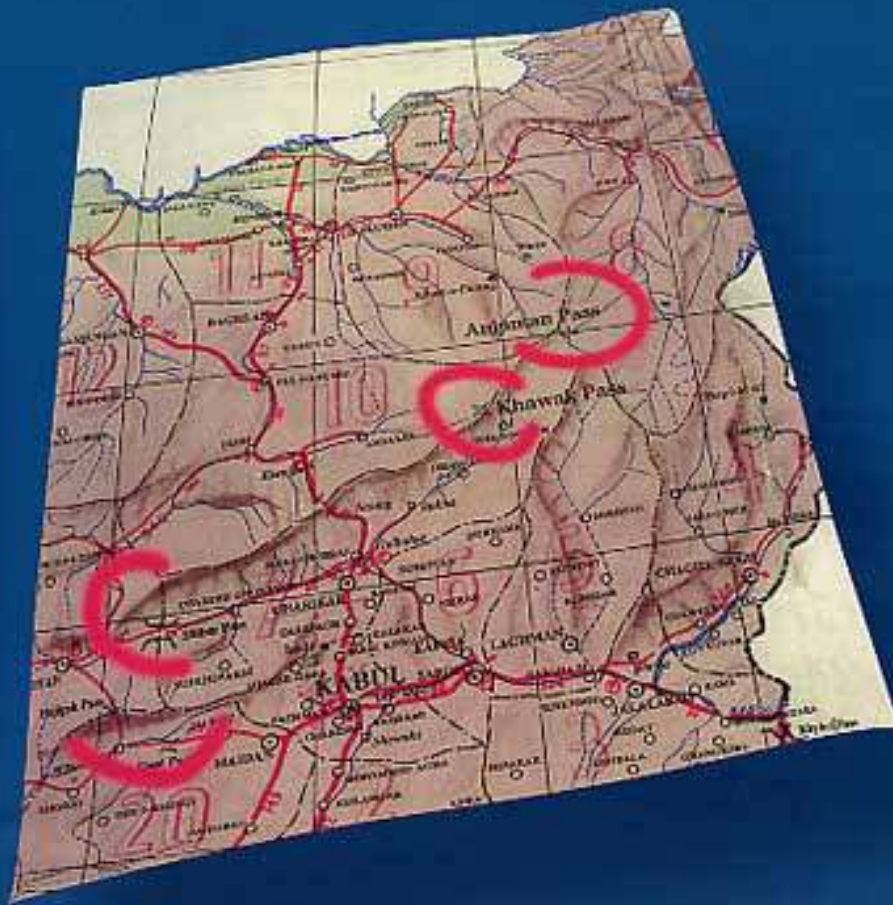


REVUE N°30, 2002

CLUB DES CENT COLS



Revue n°30
2002



SOMMAIRE

Gardons, gardez nos valeurs.....	3
En guise d'au revoir !	4
Entretenir la flamme.....	5
Partir loin	6
Ecole et cols.....	7
Fascination, obstination.....	8
Col Agnel et autres fioritures.....	9
Le bonheur à vélo,.....	10
Hommage à Ernesto, le berger du col Agnel.....	11
La Clermontane.....	12
Le dilemme	13
Les portes du Soleil.....	14
Eloge du VTT	15
Angliru.....	16
Oh ! Toulouse	18
Chante-Coucou ou Chante-Couillon ?.....	19
Les dents de la Sagesse.....	21
Le cyclo	23
Yémen (Le toit de l'Arabie)	24
Amours d'hier	27
Lou-Ann ou ma nouvelle vie... ..	28
Le col du Granon et son frère, le Barteaux !!!	31
A l'assaut du Parpaillon	32
Les cols de la Noire et de Restefond... à tandem	34
«Chemins aux vents».....	36
Quelques lieux géographiques remarquables	36
Le col du Portet	37
Parc des volcans d'Auvergne.....	39
Le chien, ami ou ennemi du cycliste ?	40
Le Parpaillon, un rêve réalisé.....	42
Cinq cols pour un pèlerinage.....	44
Chaberton	46
«Car où est ton trésor, là aussi sera ton coeur»	48
A mes plus de trois mille mètres inconnus	49
Eclipse totale !.....	51
Les copains d'abord.....	52
Le chemin des étoiles.. Qu'est-ce ?	53
Une randonnée tendue.....	56
Comptes de millénaires	57
Randonnées tendasques	58
Le roitelet, l'aigle et la vieille buse.....	59
La quarantaine volage (suite et fin...)	61
Le col d'Hector.....	62
Je suis heureux !	64
Tonton au Tibet	65
Sur une jambe	67
DOSSIER	69
«Cols fermés»	73
Col de nuit.....	74
Pico Veleta : toit de l'Europe	76

De l'influence du Mont-Blanc sur le CCC.....	77
Chasse aux cols dans l'Etat du Colorado.....	78
Quelques cols inédits.....	79
Le Mont-Blanc sans effort.....	80
Le Mont-Blanc.....	81
Non ! Pas les Baléares.....	82
Enfin 1000 cols	83
L'Assietta sans y être	84
La Côte d'Azur et l'arrière Pays.....	85
JUBARU, Roi des SANS-COLS.....	87
Les routes forestières	88
A qui se fier ?	89
Souvenirs humides	90
Lignes de crêtes	92
Via ferrata en vélo !.....	94
Vaut quand même le détour.	95
Randonnée en Himalaya : chasseurs de cols	97
s'abstenir !	97
Le réveillon	100
Au pays des Grizzlis	101
Le col de la colonne de Jupiter.....	102
Plus on grimpe moins on a de cols !.....	104
Des «Papys» aux Dolomites	105
Voyage au pays des «2000»	106
Un stage du soleil ... au soleil ! et dans les mimosas	108
Imbert existe, je l'ai rencontré... ..	110
Concentration Nationale 2001	112
Valeurs	114

GARDONS, GARDEZ NOS VALEURS...

Ce 9 mars 2002, dans cette salle de réunion mise à la disposition par le Vélo Club d'Annecy pour notre Assemblée Générale extraordinaire, loin d'un mistral triomphant, arrogant et vengeur, un souffle nouveau a circulé sereinement.

Au même endroit, comme il y a 30 ans, Bruno Litwin président du V.C.A l'a d'ailleurs parfaitement rappelé, notre Confrérie a trouvé son deuxième souffle.

En affirmant une véritable volonté de conserver les valeurs qui, depuis 30 années ont fait le succès et la grandeur de notre idée, des hommes nouveaux, jeunes, aimant le vélo et la montagne, connaissant et appréciant notre Confrérie, ont accepté de relever un superbe défi.

Mes chers amis, profitez de ce passage de témoin pour conforter l'image de notre Club des «Cent Cols», rapprochez-vous des pratiquants, rencontrez-vous, ouvrez le dialogue, privilégiez tout ce que nous avons de commun, faites en sorte que l'univers du vélo en montagne ne s'exprime que d'une seule et belle voix.

Si souvent le sport est à l'origine de nos jeux ; au Club des «Cent Cols» c'est fréquemment le contraire, c'est le jeu qui nous fait découvrir l'effort et la beauté de la nature. Alors jouons, jouez, attrapons avec joie le souffle du bonheur que procure l'ascension d'un nouveau col, seul ou avec un véritable copain.

Merci à Henri Dusseau et à tous mes amis : hier avec vous, j'ai beaucoup appris, joué et pris du plaisir. Demain avec toi, Claude Bénistrand et avec ton équipe, la Confrérie continuera et, j'en suis certain, grandira encore.

Au revoir mes amis.

Jean Perdoux

EN GUISE D'AU REVOIR !

Pour la dernière fois, dans cette revue, j'ai le plaisir de pouvoir dire à tous et à chacun quelques mots. J'ai laissé la lourde tâche de secrétaire à René Poty, qui sans problème me remplace.

Utile peut-être de vous dire que je pars heureux et plein d'espoir.

Heureux car pendant plus de vingt ans j'ai reçu de beaucoup, des signes et des preuves d'amitié insoupçonnable, ce sont des cadeaux extraordinaires. Ce poste m'a permis de rencontrer des hommes et des femmes exceptionnels, qui sans le savoir, m'ont aidés à trouver les réponses à mes interrogations et à mes doutes.

Heureux, car si la tâche est souvent lourde et, qu'au fil des ans, et au fur et à mesure de notre développement, la Confrérie m'a empêché certaines autres activités, je vais désormais pouvoir m'y consacrer. Je pense notamment à ma famille, à mes amis, à mes voyages à vélo ou à... moto !

Plein d'espoir car, à partir de l'idée simple et géniale de Jean Perdoux, s'est constitué une philosophie, un art de vivre, la pratique du vélo en montagne permettant à la quasi-totalité des membres de se retrouver dans cette passion commune. Alors que, pour beaucoup, l'époque est difficile, sans beaucoup de repères, que les certitudes se sont évanouies, que des remises en cause fondamentales se préparent, la pratique simple du vélo en montagne, nous permet de relativiser, de retrouver quelques valeurs simples, comme le goût de l'effort, le sens de l'amitié ou la confiance en l'homme.

Par ailleurs, de très nombreux jeunes, pour moi les moins de 40 ans, étant venus nous rejoindre, n'hésitent pas à prendre des responsabilités, l'avenir de la Confrérie est donc assurée.

La nouvelle équipe sous la Présidence de Claude Bénistrand prend la relève, la charge est lourde mais j'ai confiance en la sagesse, l'expérience et le courage des successeurs.

Au plaisir de vous retrouver, au hasard de nos routes.

Henri Dusseau

ENTRETENIR LA FLAMME

C'est au cours de l'été 2001, plus précisément au cours de la semaine fédérale de Crest, que j'ai été amené à arrêter une décision de principe : celle de me présenter à la succession de Jean Perdoux qui avait annoncé son départ de la Présidence de la Confrérie.

D'ordinaire, prendre un relais en tête d'un groupe de cyclos ne me pose guère de problèmes métaphysiques. Mais en l'occurrence ce n'était pas une simple sortie de club, il s'agissait de l'imposant peloton international du Club des Cent Cols, et la question valait d'être pesée, car cela faisait 30 ans qu'il roulait dans le sillage de Jean, épaulé depuis 20 ans avec l'efficacité que l'on sait par Henri Dusseau.

L'image a alors évolué vers celle du témoin que se passent les athlètes autour du stade dans les relais. C'est bien de cela qu'il s'agit en effet : au moment de s'écarter du premier rang, Jean nous transmet un message et une mission. En 30 ans, il a su rassembler des milliers de passionnés autour de son idée originale de collectionner cent cols différents. Il a su cultiver un esprit fait d'amitié et de solidarité par des rencontres, des récits, l'échange d'informations et de recherches. Il a su donner à notre Confrérie une audience et un prestige qui dépassent largement les frontières des deux Savoie et de l'hexagone.

C'est tout ce patrimoine que Jean remet à ses successeurs. Aujourd'hui, j'ai donc l'honneur et la charge de porter le flambeau du Club des Cent Cols. Je le fais en étant entouré d'une équipe volontaire et structurée, dont tous les membres sont animés de la même fidélité à notre Confrérie et du même désir de lui assurer un bel avenir. Ce flambeau brille d'une flamme qui est celle de notre passion commune pour la randonnée et le vélo en montagne, et d'une soif toujours inassouvie de découvrir de nouveaux cols.

Notre mission pour les années à venir peut se résumer d'un mot : entretenir la flamme.

Claude Bénistrand

PARTIR LOIN

Chevauchant sa machine d'acier, il était parti pour un long voyage...

La nature était déserte et son âme sereine. Il revoyait ses amis, le regard circonspect des gens qui doutent et puis, le départ, sans heurt. Rien ne le retenait. Ni cette ville triste et morne, ni cette vie d'esclave monotone et infinie. Il avait pris sa décision. La seule possible. Briser ses chaînes et s'enfuir.

Il pédalait dans la douceur du soir et sous le soleil tirant sa révérence. «Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...». Un homme libre allait librement de par le monde en quête de bonheur et de liberté. Il connaissait l'aspect illusoire de sa recherche, mais il y croyait. Il avait l'espoir des hommes désespérés. Dans ses yeux, une petite flamme brillait. Son monde n'était plus le nôtre.

Et il cherchait toujours. Avec sa compagne de prédilection : une dix-huit vitesses qui avait déjà vu du pays. Elle était bleue comme le ciel. Obéissante à sa volonté, il l'aimait. Déjà, il avait rendu jalouses ses maîtresses de chair qui avaient vu en elle sa maîtresse de fer. Elles étaient toutes passées, et elle demeurait. Fidèle à son existence, fidèle à ses décisions, elle était au centre de sa vie. Aujourd'hui, elle partage ses espoirs et ses angoisses dans ce monde hostile.

Il avait traversé bien des pays, rencontré bien des gens et jamais rien ne le retenait. Son rêve était-il trop exigeant ? Il lui semblait raisonnable pourtant. Inlassable, il poursuivait sa route, certain de sa victoire. D'ailleurs, n'était-il pas déjà gagnant ? Parfois, il pensait à ceux qui étaient restés et il ne pouvait s'empêcher de les plaindre. Métro - boulot - dodo : plus jamais ça. Et la vie de bohème, n'est-ce pas la vraie liberté ? Il vivait dans la quiétude et l'insouciance. Les lendemains ne lui faisaient pas peur. Crise, chômage, tout juste avait-il le souvenir des définitions qui s'y rapportaient. Les pourcentages n'étaient plus liés aux impôts, mais aux côtes gravies çà et là. L'homme était heureux. Au fond de son être, l'appel de la nature était le plus fort. Il avait un besoin physique de haute montagne. Pour lui, il s'agissait d'une véritable drogue. La montagne, c'était sa liberté. Avec sa fidèle machine, il épousait parfaitement le relief montagneux. Il aimait leur silence. Seuls ses efforts, parfois violents, lui parvenaient. Sa victoire, c'était le sommet. Son plaisir, embrasser le paysage. Il atteignait ainsi la sérénité, presque la perfection.

De tout ceci, vous pourriez en déduire que notre homme est un solitaire invétéré. Erreur ! Dans toutes ses contradictions, il était fou de liberté, de montagne, de bicyclette et pourtant, ce qu'il souhaitait le plus au monde était de partager ses folies. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir que de rencontrer l'amour. Celui qui vous brûle, qui rend votre vie motivante et captivante. Celui qui vous transforme et vous rend capable de tout. Celui qui jamais ne s'éteint.

De nombreuses fois, il avait cru le tenir. Chaque fois, il avait été déçu. Oh, pas vraiment, car, il les avait toutes aimées ! Et jamais il ne leur en avait voulu. De fait, chacune lui avait apporté quelque chose qu'il ne pouvait oublier. Il revoyait comme dans un film, les visages de ces êtres qui restaient chers à son cœur. Echec et mat, il avait perdu...

Provisoirement. Car il est certain qu'un jour, tout cela se réalisera. Il prendra sa bicyclette et s'en ira. Il lâchera sa routine quotidienne et massacrera son réveil matin, bête malfaisante et stressante. Il gagnera sa liberté et l'offrira à celle qui saura le mériter. Plus rien ne l'atteindra. Ni la mauvaise foi des uns, ni la méchanceté des autres.

Il sera heureux, tout simplement.

Jacques SCHULTHEISS N°1694
de LINGOLSHEIM (Bas-Rhin)

ECOLE ET COLS

Eh, monsieur le Cent Cols, que ferez-vous quand la bise sera venue ? Grimpez-vous encore ? Vous lancerez-vous à la conquête de nouveaux sommets ?

Hélas non, madame la fourmi. J'arrêterai de faire mes provisions car, voyez-vous, j'habite la plaine, pas le moindre morceau de col à mettre sous les dents de mon pédalier. Mais je continuerai de rouler, chaque jour, histoire de ne pas risquer famine.

- Et où roulez-vous donc comme ça de crainte d'être dépourvu ?

- Je vais à l'école, sauf pendant les vacances bien entendu, 20 km le matin, 20 km le soir, enfin depuis 6 ans seulement. Avant, j'empruntais aux automobilistes une route plus directe, mais c'est la plus meurtrière du département. J'ai fini par me lasser de voir des accidents, de sentir le souffle des camions ou voitures me frôlant, de me faire bousculer par des deux-roues motorisés, de me jeter sur le bas-côté à l'approche d'un moteur vrombissant. Pensez donc, ma chère, sur la fin, me rencontraient ou me dépassaient plus de 100 000 voitures par an. Dommage, je n'avais que 35 km quotidiens à parcourir.

- Alors, vous avez délaissé les grands axes pour les chemins vicinaux ?

- C'est vrai, j'ai choisi la tranquillité de la pleine campagne, l'école buissonnière en quelque sorte. J'ai troqué les 8 km de nationale et ses 225 véhicules en moyenne contre 11 km de routes tortueuses et moins de 10 voitures. Tout juste de quoi me tenir éveillé dans les matins sombres et froids du plein hiver. Mais gare aux tracteurs !

- Si j'ai bien compris, monsieur le Cent Cols, vous êtes amateur de colchiques dans les prés ?

- A défaut des cols chics de l'été oui, mais je n'en vois guère, bien plutôt les vergers gavés de pommes à l'automne, les épis de maïs semence triés et stockés dans les cribs, les labours de l'hiver et des portions de routes couvertes de boue à l'entrée des fermes, les blés qui lèvent, les échalotes perçant sous les plastiques dès février, les haies qui reverdissent, protection contre les vents dominants valant bien le flux des automobiles, les champs de petits pois, de chicorées, de melons, tout verdoyants, promesses pour l'été.

- Quels parcours bucoliques ! Vous vivez au rythme des saisons.

- Oui, sauf des chaleurs de l'été qui me font envie parfois ; ah ! madame la fourmi, le plaisir de partir au travail sans dynamo.

- Mais monsieur le maître des cols, et mes congénères ?

- Restons modeste : maître d'école est plus juste. Alors là, depuis 6 ans, j'y ai gagné : chats et hérissons écrasés ont été remplacés par les envols de perdrix, les lièvres débusqués des champs de tournesols fauchés, les lapereaux des matins lumineux de printemps, mais aussi les rats d'eau, les fouines, le chant du coucou et le concert des grenouilles aux beaux jours.

- Et vos compères les humains ?

- Finis les coups de klaxon ou appels de phares des copains ou habitués de la nationale qui me voyaient toujours à la même heure. C'était sympa. Les fidèles sont plus faciles à repérer sur les petites routes, lesquelles servent de terrain de prédilection pour les cyclos retraités de la grande ville, eux aussi en quête d'air pur.

- Allant ainsi toute l'année par vaux, ne regrettez-vous pas les monts ?

- Il m'arrive bien souvent d'y penser, chemin faisant, même si je ne dépasse guère 20 mètres de dénivellée par jour ; ça fait au minimum 60 000 mètres depuis le temps, mais rien à voir avec les sensations de la montagne. Alors je fais appel aux souvenirs d'escalades estivales pour donner un peu de relief à mes trajets quotidiens. Il me faut bien subsister, jusqu'à la saison nouvelle.

- Dites donc, monsieur le maître d'école, si je compte bien, vous jouez à ce petit jeu là depuis près de 20 ans ?

- Pas facile de vous raconter des fables, madame la fourmi. Disons 20 ans en l'an 2000. Je viens d'avoir le privilège d'entrer dans le club très restreint de ceux qui ont parcouru au moins 100 000 km à vélo unique-

ment pour se rendre à leur travail, et en revenir bien sûr.

- Alors là, foi d'animal, vous me la baillez belle : faut-il désormais vous appeler monsieur Cent Cols ou bien monsieur Cent mille kilomètres ?

- Ah ! maître des cols ou maître d'école ? Appelez-moi par mon petit nom, cela me suffira : c'est «cyclo».

Yannick HINNOT N°3759
de MAZÉ (Maine et Loire)

FASCINATION, OBSTINATION

Victime en 1999 d'un accident vasculaire cérébral qui a fortement réduit ma mobilité, je n'utilise plus ma bicyclette que pour de courts déplacements utilitaires. Je ne suis donc plus «Membre actif», mais je reste adhérente à la Confrérie par reconnaissance pour les émotions qu'elle m'a procurée au cours d'ascensions de cols, prestigieux pour leur altitude ou pour leur beauté sauvage, en France continentale et en Corse d'abord, puis en Autriche, Espagne ou Italie.

C'est la Confrérie qui m'a donné l'idée, l'envie et le courage de suivre mon mari et mon fils aussi bien dans la Cayolle et le Parpaillon, que dans le Boucharo et les Roques Blanches, que dans le Sorba et le Bavella, voire dans le Hochalpenstrass ou le Burdincurutcheta. Que de merveilleux souvenirs accumulés au cours de ces redoutables ascensions : paysages grandioses, lacs, sommets, fleurs, animaux, découvertes, rencontres insolites enrichissantes qui restent vivaces dans ma mémoire ; des souvenirs qui seront annuellement ravivés par des récits enthousiastes que m'apportera la revue des «Cent Cols».

Alors oui, je renouvelle mon adhésion pour continuer à pédaler dans ma tête, en compagnie de tous mes amis amoureux de la montagne à vélo, à qui je souhaite de nombreuses et riches années consacrées à la recherche et à l'exploration de nouveaux cols, à la découverte de sites toujours plus étonnants, à la collecte de ces émotions jubilatoires, malgré l'effort qu'éprouve tout grimpeur dans le feu de l'action.

Paulette ROUYER N°2298
d'AGEN (80 ans)

COL AGNEL ET AUTRES FIORITURES

La maison du Roy, près de Guillestre, avait été choisie comme point de départ de randonnées en pétales avec mise en jambe l'avant-veille au col de Vars, et la veille à l'Izoard et col Perdu.

Alors, mode d'emploi en solitaire :

Si l'on craint la canicule et la circulation, quitter l'hôtel vers 6h30. Bien se couvrir, un petit journal sur la poitrine ne sera pas superflu pour remonter les 13 kilomètres de froidure de la vallée du Guil et qui constituent jusqu'à Château-Queyras une excellente mise en jambe. Bien viser la poubelle et jeter le journal. La veille, avoir pris soin de se rendre autonome : barres énergétiques, mais aussi, jambon, fromage, fruits, et deux litres d'eau. Le pain frais à Ville-Vieille en passant : la boulangerie est juste après le rond-point à gauche.

Et immédiatement les choses sérieuses : belle montée toujours à la fraîche (8h00 - 8h30), quelques virages et la ligne droite, avec en continu, sur 1 ou 2 km, une vue à main droite sur la «demoiselle coiffée», petite merveille géologique et magnifique spécimen de cheminée de fée. Pendant ce temps, surprendre sur votre gauche une charmante dame au pull rouge, se croyant seule au monde, en train de remonter sa petite culotte noire très sexy et bénir le silence et la lenteur de notre monture qui a permis la surprise.

Arrêter de rêver et continuer son chemin, mais, tout de même : la demoiselle coiffée et la dame au pull rouge !

Arrivé à l'église de Molines, prendre à gauche le petit chemin du col d'Agnel. Beau raidard pour arriver au village ; casse-croûte réparateur et café au bistrot de Molines. Sortie très pentue du bistrot, sortie très pentue aussi du village, s'attendre sans honte à un modeste 7/8 km/h. Sur la droite, peu après Molines, voir Pierre Grosse qui a vu passer Hannibal, Jules César, et bien d'autres, mais, ne pas oublier les huit jurassiens d'un bataillon Lemda qui ont payé de leur vie, la libération du Queyras en 1944. Hommage leur est rendu sur ce monolithe.

A l'occasion de cet arrêt, se faire dépasser par un cyclo qui, lorsqu'on l'a rattrapé, s'avère être une cyclote milanaise, ne pas oublier de faire un brin de causette...

Continuer au même rythme une longue perspective, avec en continu une vue sur notre objectif : l'Agnel. Deux ou trois épingles à cheveux qui franchissent un verrou semblent annoncer un répit : idée fautive et ne pas se formaliser si la moyenne tombe.

Trois kilomètres avant le col, bien voir un parking à main gauche : sans mépriser l'Agnel, prendre à gauche sur un GR et aller chercher, après une 1/2 heure d'efforts récompensés par un décor majestueux, le très beau col Vieux (2806m). Profiter d'une vue sur le Pain de Sucre, sur le lac Foréant et sur le col de Eychassier (2917m). Savoir y renoncer. Ne pas redescendre, mais, tirer à gauche en courbe de niveau. Border un marais parsemé de Grassettes Alpines, somptueuses fleurs blanches et retrouver le bitume, un virage en dessous du col d'Agnel (2744m). Profiter de ce site unique sur une arête étroite, offrant comme sur un balcon, une vue grandiose sur l'Italie et le Mont Viso. Au pied de l'arête et en courbe à niveau à 3 minutes, le col Vieux d'Agnel (2770m) ; il est donné !

Retour à l'Agnel et redescendre au chalet Napoléon. Faire ou ne pas faire le col de Chamoussière en demandant son avis à un randonneur pessimiste, puis, à une marcheuse qui encourage. Défier du regard la trace incertaine qui conduit au col par un incroyable et périlleux pierrier. Se pincer et partir, VTT sur l'épaule pour un dénivelé de 300 mètres. Croiser d'abord des incrédules, puis, des admiratifs, peiner, trébucher, débouler au col de Chamoussière (2884m) qui laisse embrasser du regard le parcours du matin.

Contempler aussi le bonheur de cette dizaine de handicapés moteurs aux yeux écarquillés de plaisir, bonheur n'ayant d'égal que celui de ces jeunes bénévoles Grenoblois qui les avaient portés jusqu'à Chamoussière : Admiration !!!

Casse-croûte et photos, puis, sentier presque roulant jusqu'au col de Saint-Véran (2844m). Ne pas rater, à la descente, la cabane de la blanche Chapelle de Clausis, puis, le chemin blanc bordé d'épilobes avec vue sublime sur le village de Saint-Véran. Profiter d'un des plus beaux villages de France aux maisons à l'architecture unique et dévaler. Savourer la solitude. Ecouter le silence quand Jean la Sono n'est pas là. Choisir le bon chemin quand François le mentor est resté à la maison, mais, savoir comme il est aisé et étonnant de rompre cette solitude, de sympathiser sur le chemin, au sommet, à l'hôtel avec des groupes ou d'autres solitaires. Rompre aussi en imaginant cent autres projets avec Jean, François, «Jomichel» et les autres. Contempler, photographier, rêver.

A Guillestre, à 18h00, savourer sa bière, la tête remplie de bonheur !
Merci à vous les pionniers et que vivent les «Cent Cols» !

Michel GAY N°3862
de COURLAOUX (Jura)

LE BONHEUR À VÉLO,

c'est peut-être :

- quelques gouttes de rosée qui perlent sur la peau dans un matin brumeux,
- quelques odeurs caractéristiques
- du sous-bois de résineux en automne
- du pré fraîchement fauché au printemps
- de l'herbe humide
- de la neige et du froid sec d'un matin d'hiver
- des images inoubliables (la mer de nuages au sommet du Revard, le Mont-Blanc au détour d'une épingle dans le montée des Aravis, des cascades aux mille reflets,...)

Jean-Bernard ALLANEAU N°4340
de CHALLES les EAUX (Savoie)

HOMMAGE À ERNESTO, LE BERGER DU COL AGNEL

Le col Agnel, sur son versant italien, représente une ascension d'un peu plus de 30 km, au départ de Sampeyre, pour une dénivellation totale d'environ 1770m ; ses 8600 derniers mètres s'effectuent sur une pente dont le pourcentage est supérieur à 10 %. La scène suivante s'est déroulée quelque part dans ce difficile tronçon.

Le ciel est à présent couvert et cela ne présage rien de bon ! En effet, après quelques hectomètres, les premières gouttes tombent, bientôt accompagnées de rafales violentes. On enfile dare-dare le Kway car c'est la drache. Des Italiens, qui descendent à tombeau ouvert, nous crient que là-haut il neige ! Un 31 juillet ! Pire : un coup de tonnerre se fait entendre. Cent mètres plus loin, dans une des épingles à cheveux de cette terrible montée, Pierre m'attend stoïquement, sans doute pour me proposer d'aller nous réfugier dans une bergerie toute proche. Des cris semblent en parvenir : quelqu'un nous appelle ! Bien vite, nous empruntons le sentier qui mène à la bergerie, via un pont précaire sur un petit torrent. Un brave chien nous accueille. Nous cherchons un coin pour mettre nos vélos à l'abri. Le berger arrive, et vivement, mais chaleureusement, nous indique un endroit puis nous invite à le suivre à l'intérieur. Endroit étonnant, voûté, obscur, aux murs enduits de chaux. Une table sommaire à la feuille très épaisse et un banc rudimentaire meublent l'endroit. Au fond, une cuisinière au gaz détone un peu dans l'ensemble tandis que d'un poêle bas émane une chaleur bien agréable, car dehors il fait à présent assez froid. Le brave berger parle italien, bien sûr, et un peu le français. On se défait des vêtements mouillés puis... à table ! D'une étonnante tourille de vin - elle doit bien contenir 50 litres ! - Ernesto tire dans un poêlon cabossé quelques rasades de gros rouge. Il en remplit trois verres. Salute !

Pendant que nous mangeons, dehors il pleut toujours, mais les coups de tonnerre ont cessé. Ernesto nous raconte un peu sa vie. Berger de montagne, il passe 5 mois de l'année à cette altitude -nous sommes à environ 2400 mètres- de juin à fin octobre. Ses moutons paissent dans les alpages environnants. Il a aussi des vaches qui, de la vallée et en camion, doivent être amenées ici le lendemain. Pour toute compagnie, il a ce brave chien (qui, de temps à autre, reçoit une croûte de fromage ou un morceau de saucisson) et deux chats, blancs comme la neige qui, cette nuit, nous dit-il, est tombée sur les hauteurs. Ses contacts avec les touristes, nombreux le dimanche, ne sont pas toujours des plus heureux : il leur reproche leur négligence et il y a de quoi quand on sait que certains laissent traîner du verre qui blesse les bêtes. Ernesto se lève. De la «pièce» voisine, il ramène une espèce de cylindre blanc, difforme, dont on devine mal la nature dans cette pénombre. Vivement, il saisit le journal qui traîne à terre et enlève la couche de graisse: un superbe saucisson apparaît ! C'est du pur porc. Dégustation... excellent ! On goûte aussi de son fromage pendant que lui se coupe un solide morceau de notre saucisson industriel. Les «salute !» se suivent : dès que nos verres sont vides, Ernesto les remplit en prévenant nos objections par des «Ca va vous donner des forces pour achever l'ascension».

Dehors, la pluie a cessé. Notre sympathique hôte nous montre sur les parois nord des sommets environnants la neige fraîche tombée durant la nuit. Un coup de klaxon : c'est le frère d'Ernesto. Accompagné de deux autres gaillards à la forte carrure, il arrive avec une tronçonneuse en main. Nullement intrigués par notre présence en ces lieux, les trois compères s'installent à table.

Quant à nous, le repas le plus inattendu de notre périple s'achève et il nous faut nous arracher à ce sanctuaire, non sans avoir sacrifié au rituel de la photo-souvenir : c'est avec beaucoup de plaisir qu'Ernesto pose devant sa bergerie. Emmitouflés comme en plein hiver, nous prenons congé du berger du col Agnel à qui nous promettons d'envoyer un mot à notre retour en Belgique.

Notre moral est au beau fixe : nous avons repris des forces et surtout, l'accueil a été si chaleureux que nous ne sentons pas les 10 % constants que la route pentue nous offre en guise de digestif. Est-ce l'effet du vin d'Ernesto ? Ou celui de la rudesse de la pente ? Il me semble que ma randonneuse n'emprunte pas une trajectoire très droite...

Jean-Pierre ROSMANT N°3517 (BELGIQUE)

LA CLERMONTANE

«La Clermontane» ? Qu'est-ce que c'est ? Un vent ? Une chanson ? Une chimère ?

Nenni ! C'est une super réalisation auvergnate, une randonnée permanente de l'A.C.Clermontoise qui, jalonnée de 34 cols et autant de côtes, cumule plus de 13500 mètres de dénivellation.

... Le périple tire à sa fin. La Lozère est déjà rangée dans ma boîte à souvenirs et nous entreprenons le final de «La Clermontane» qui nous en fait voir de toutes les couleurs.

Ainsi, à la pique du jour, avons-nous été contraints de nous séparer une fois de plus, mon partenaire s'écartant de l'itinéraire en quête d'un vélociste, et moi observant scrupuleusement les strictes règles concernant les pointages.

Et me voilà maintenant seul à Saint-Flour où l'impatience me gagne peu à peu. En effet, je crains que le mauvais sort, qui nous colle aux jantes depuis des centaines de bornes, n'ait le mot de la fin. Enfin, je n'ai pas le choix, il faut bien que je prenne mon mal en patience ! En attendant mon partenaire, il ne me reste plus qu'à m'installer au bistrot sous les arcades, à l'ombre des deux sombres tours de la cathédrale, et à espérer, comme dans la légende, que le bon dieu de Saint-Flour me fasse hou ! hou !

Soudain ! Hou ! Hou ! Ouf ! Dominique se fraye un passage parmi les badauds qui encombrant la Place d'Armes. Echange des dernières nouvelles. Je le mets au courant de ce qui se passe à Bruxelles, et lui me raconte les péripéties de la matinée. En définitive, après une quête laborieuse, il s'est vu obligé d'acquérir une nouvelle roue !

Nous rechargeons nos batteries et nous voilà en route vers le Cézallier, la dernière région à arpenter avant Clermont-Ferrand.

A Ferrières-St-Mary, nous taillons une bavette avec les autochtones qui ont tôt fait de nous mettre au parfum. C'est du costaud qui nous attend. Mais à la différence des Monts d'Aubrac et de la Margeride, ici, au moins, il y a un chapelet de cols à franchir. Ainsi, en l'espace de quelques bornes, nous épinglons le col de Baladour (15-1207) prolongé par le col de la Croix de Baptiste (15-1229). Comme l'infrastructure hôtelière est peu développée dans la région, nous stoppons les frais de grimpe «Chez l'Auvergnat» à Vèze, un gîte d'étape que je recommande chaleureusement. La morosité est logée aux abonnés absents.

La «petite Scandinavie auvergnate» ne déçoit pas nos attentes. Ce pays d'estives est un terrain de rêve pour le chasseur de cols. Remontant vers la Brèche de Giniol, le relief nous met à rude épreuve. Le pourcentage des côtes n'est pas de la petite bière ici et, à ce tarif, nous sommes amenés à gravir successivement les cols de la Chanusclade (15-1279), le col de Vestizoux (63-1317) et le col de la Volpilière (63-1230). Trois cols aérés qui offrent de magnifiques points de vue sur les Puys du Cantal et sur les Monts Dômes.

A la Godivelle, on s'octroie, par inadvertance, une boucle supplémentaire entre le lac d'En-Haut et celui d'En Bas. Nous repiquons ensuite sur le col de la Chaumoune (63-1155) via Espinchal. Nous emmenons le braquet et bien vite, nous nous retrouvons à Besse-en-Chandesse. L'invasion des touristes a refait son apparition. Repas frugal. Nous ne nous éternisons pas dans la cité médiévale et gagnons Clermont-Ferrand par le col de la Ventouse (63-964) encombré par une circulation automobile de plus en plus dense...

En résumé, pour ma part, «La Clermontane» est une randonnée musclée qui mérite largement, au même titre que le «Raid Pyrénéen» ou que l'une des deux «Randonnées Préalpines», de figurer dans l'ouvrage de référence de tout bon cyclotouriste, à savoir «Les 100 plus belles randonnées du Cyclotourisme» de J. Durry et J.Serray publié par les Editions Denoël.

José BRUFFAERTS n°1997
de BRUXELLES (Belgique)

LE DILEMME

La nouvelle saison va bientôt débiter, le vélo piaffe déjà d'impatience (mon vélo aime beaucoup les 2000 !) et on commence la recherche toujours plus difficile d'itinéraires comprenant de nouveaux cols. Mais faut-il pour autant oublier les anciens ?

On ne connaît pas un col après une seule escalade. Un col, ce n'est pas uniquement l'arrivée devant un panneau signifiant la fin des souffrances. Il commence vers le bas et le plaisir est dans la grimpe sachant que malheureusement, les sommets des cols sont souvent décevants (stations de ski, parking, bâtiments pas terribles...).

La première fois, on peut donc tout juste s'en faire une idée (s'il fait beau, si on n'est pas trop fatigué...) Et si le col est séduisant, on se dit qu'on aimerait faire mieux, le connaître (autres accès à vélo, à VTT, une petite escapade à pied offrant une vue plus générale de sa situation. Un col est-il plus beau le matin ou au coucher du soleil ? A-t-il de belles couleurs automnales ? On a également envie de le faire connaître à ses amis cyclistes. Bref on y vient et on y revient. Et lorsqu'on y revient, on prend vraiment conscience qu'on ne le connaissait pas si bien. On passe mieux le 5ème kilomètre qui, la première fois avait paru interminable, alors que l'on souffre dans le septième, qui avait paru facile. On voit un chemin qui part sur la droite et qui a l'air bien sympa. Zut, j'aurais dû prendre mon VTT !

Il peut aussi vous décevoir (le bon troquet en haut a changé de proprio !). De même, un col que l'on avait mésestimé peut vous emballer la seconde fois. Il peut aussi vous aider à mieux apprécier d'autres cols. Ainsi en montant le col de Furfande l'été dernier, j'ai beaucoup apprécié la vue à distance de la face sud de l'Izoard.

Le problème suivant se pose alors : plus on fait de cols, plus on les aime et plus on a envie de les revoir. Or, il reste donc moins de temps pour la découverte et la collection, surtout que les nouveaux cols potentiels sont à priori plus éloignés. Mais est-ce si grave ?

Moi je préfère retourner souvent au Galibier, à l'Izoard, à la Valcaveira, à Agnel, au Ventoux (qu'ai-je dit ? aux Tempêtes !) à la Cayolle et refaire certains itinéraires merveilleux de la Drôme, du Gard, des Pyrénées-Orientales dont je ne me lasserai jamais.

Et je suis persuadé que les cols aussi aiment retrouver leurs habitués !

Jacques HERENSTEIN N°3681
de GRENOBLE (Isère)

LES PORTES DU SOLEIL

En arrivant dans la Haute Vallée d'Abondance (Haute-Savoie), on apprend rapidement qu'ici se trouve le plus grand domaine skiable de France (650 km de pistes), et que celui-ci se nomme le Domaine des Portes du Soleil.

Pour nous autres, adeptes de cols, cette appellation nous fait tilter. En effet, de nombreux cols ont l'appellation Portes, pourquoi donc celui-ci fait-il référence à l'astre bienfaiteur? Aussitôt, un rapide coup d'œil sur la carte pour repérer ce fameux col côté suisse qui a donné le nom à ce surprenant domaine. Mise en place d'un circuit plutôt roulant, réalisable à VTT, voire un classique à gros pneus, qui, partant de Châtel, grimpe au Pas de Morgins (74-1370). Les douaniers sympathiques, à la sortie de Châtel, encouragent parfois les cyclos qui grimpent ce col facile, la frontière franco-suisse se situant effectivement au Pas de Morgins. De là, la vue commence à se dégager mais pas encore totalement. De Morgins, on remonte une petite route très tranquille jusqu'à Sassex, puis une piste continue dans les alpages (que de vaches !) et permet de grimper jusqu'aux Portes du Soleil. Ah! Voilà ce col tant attendu ! (1950m).

Effectivement, dès que l'on débouche au col, le soleil nous éblouit (exposition plein sud) et la vue également, avec les Dents du Midi, le Mt Ruan, les dents Blanches, autant de sommets abrupts, échancrés et la plupart du temps enneigés et splendides.

La piste se poursuit jusqu'aux Portes de l'Hiver (2096m), (chouette un 2000 !) situé légèrement plus haut, où, à l'inverse des Portes du Soleil, on retourne vers la fraîcheur des pentes exposées au Nord, d'où cette appellation. On remarque des remontées mécaniques, mais il faut préciser qu'elles sont bien intégrées au paysage, très dispersées au sein de l'immense domaine, et l'on n'a pas l'impression de rouler sous une forêt de télésièges, comme parfois dans les Alpes françaises. Pour boucler aisément ce circuit magnifique, il est agréable de rejoindre le col de Chésery (74-1992) puis un peu de sentier technique (GR5) mais pas long et très agréable pour rattraper le col de Bassachaux (74-1783). Les montagnes de ce côté-ci sont plus modestes, plus chaleureuses avec les alpages verdoyants typiques du Chablais, où se nourrissent grassement les vaches d'Abondance qui nous fournissent ce délicieux fromage. Du col de Bassachaux, descente sur Châtel, belle route étroite en lacets et la boucle est bouclée avec un joli tour dans le «fabuleux domaine des Portes du Soleil» comme disent les agences touristiques locales.

Cédric PAUL N°5374
de CHATEL (Haute Savoie)

ELOGE DU VTT

Loin de moi l'idée de faire l'apologie du VTT, par opposition aux vélos «classiques», et encore moins de faire naître une polémique sur la primauté de l'un ou de l'autre, tant les deux types de montures ont des usages différents et sont donc complémentaires.

Cependant, il me semble qu'encore trop de gens ont une image négative du VTT, qui certes vient des Etats-Unis, qui présente de multiples usages dont certains ne correspondent pas il est vrai à l'idéologie et à l'éthique des Cent Cols (usage spécifique descente, remontées mécaniques...). Mais cette récente mouvance présente bien d'autres aspects. Aussi ces quelques lignes vous donneront (je l'espère) une bonne image du VTT.

De nos jours, il existe de très bons VTT tout suspendus, d'un poids très raisonnable, avec des conceptions révolutionnaires qui éliminent presque totalement les phénomènes de pompage.

Avec en revanche les nombreux avantages qui en découlent : tenue de route exceptionnelle, confort, longévité, anti-crevaisin et qui permettent de passer sur le vélo des portions de chemin fort délicates, totalement impraticables sans VTT. Ces vélos sont souvent chers il est vrai, mais quand on aime, on ne compte pas. Une simple fourche à l'avant permet déjà un bon amorti, un confort et une sécurité suffisante afin de goûter pleinement à des sensations uniques.

On peut faire un usage du VTT qui, possédant de nombreux atouts, permet d'envisager de grandioses sorties auxquelles on n'aurait même pas songé sanscette invention.

De nombreux «Cent Cols» adeptes, effectuent des variantes de grands cols routiers qui, moyennant un peu de poussage, permettent de cueillir de magnifiques petits cols muletiers de proximité. C'est effectivement un moyen intéressant de découvrir le «hors piste» à VTT.

Pour celui qui franchirait le pas, je lui conseillerai de concevoir des circuits entièrement muletiers et là, les possibilités s'ouvrent à l'infini, comme en témoignent les quelque 4800 cols français muletiers auxquels on pourrait ajouter quantités d'autres cols aisément accessibles avec un peu de poussage voire de portage. Les nombreux circuits proposés dans les topos-guides édités par le CCC en sont un bon exemple. A titre d'exemple, on pourrait débiter par des régions faciles, vallonnées mais bien roulantes : Vosges, Préalpes (Drôme), Massif Central, puis se lancer à l'assaut des Alpes avec ses possibilités illimitées.

La chasse aux cols à VTT permet d'avoir une relation toute autre avec la montagne et la nature : pas de circulation automobile, grandes possibilités d'exploration et de découverte.

Contrairement à une idée reçue, il existe des passionnés de VTT en montagne, de vrais cyclos qui respectent une certaine éthique de vie, qui roulent pour le plaisir et pour qui la collecte de cols n'est qu'un prétexte à la découverte de paysages préservés, d'une authenticité et d'un patrimoine exceptionnel.

La pratique en elle-même sur des sentiers, demande parfois une certaine technique, des notions de « pilotage » bien réelles, mais tout ceci s'acquiert facilement avec un peu de temps, de volonté, et les plaisirs apportés sont tels que cela conduit généralement à la passion de cette pratique, voire à en faire une exclusivité. Si l'on connaît peu le VTT, on a du mal à imaginer le potentiel de cet engin, et tout ce qu'ont pu réaliser quelques passionnés de longue date.

L'on pourrait s'étendre à volonté sur le sujet, parler des plaisirs de l'orientation, de la découverte de sentiers, d'itinéraires, ou encore de la recherche de sublimes parcours roulants, sauvages, qui apportent plaisir et sensations.

Cédric PAUL N°5374 de CHATEL (Haute-Savoie)

ANGLIRU

Me voici de retour en Belgique après trois semaines d'un périple dans le nord-ouest espagnol et le Languedoc. Avec comme souvenir impérissable, l'in vraisemblable Angliru au départ de La Vega, au sud de Mieres et d'Oviedo dans les Asturies.

JE N'AI JAMAIS RIEN VU DE PAREIL ! Pourtant, j'ai grimpé dans près de vingt pays différents, affronté des atrocités genre Halltal ou le Zoncolan, mais ça, je ne l'avais jamais vu. Bien sûr, le total points d'endurance ou de difficulté est élevé, mais n'est pas le top : c'est normal. C'est trop court et pas assez haut, mais en intensité d'effort, les sept derniers kilomètres sont inégalables. Et que dire de la vue «effrayante» offerte aux yeux !

Brrr, à donner le frisson!

Notre terrible Mur de Huy (l'équivalent du Mont Saint-Clair environ) s'élève de 110m en 1 km avec des passages à 23 %. Dans l'Angliru, les sept derniers kilomètres sont tous pires et le 11 ème s'élève (presque en une seule ligne droite...inoubliable) de 175m en 1 km avec du 23,5 %. Inouï, avec un revêtement impeccable, une route large et balisée : c'est le paradis infernal du cycliste, le cimetière marin du cyclogrimpeur, le cabinet de thérapie du masochiste à pédales et sans moteur, un calvaire sans croix où toutes les inscriptions sur la route sont autant de prières.

Permettez-moi de vous le conter en quelques lignes, car ce 2 août restera à jamais gravé dans ma propre légende.

Une route «camionneuse» relie la nationale Oviedo-Mieres au village de La Vega, dans la direction plein sud. Au milieu du village, une ruelle à droite vous laisse découvrir un large panneau «Alto del'Angliru - Pic'u Gamonal», avec la notification chiffrée de toutes les données nécessaires à cette ascension. De quoi faire s'enfuir le client, de quoi attirer inévitablement le cyclogrimpeur.

Les cinq premiers kilomètres parcourent une petite route sinueuse où, à la faveur de virages serrés, on gagne rapidement de l'altitude. Cette entrée en matière est déjà remplie de passages consistants et se suffirait bien à elle-même, dans la plupart des massifs de moyenne montagne. On frôle souvent le 10 %. Les bornes kilométriques y sont bien indiquées (et ce jusqu'au sommet) par des poteaux indicateurs dressés et bien explicites. Les graffitis au sol sont nombreux et évocateurs. On sent la légende, on hume l'incontournable, on pressent le pire.

Juste après le carrefour qui joint la route provenant de Santa Eulalia, est (octroyé) un kilomètre de replat, voire de descente. Profitez-en !

La vue sur le contrebas à gauche est saisissante, celle sur la route à venir en haut, encore plus ! La légère descente qui précède le panneau «6 km», agrémentée d'un parking, signale le début du véritable Angliru. A partir de là, et ça se sent tout de suite, il n'y a plus aucun replat, ne fut-ce que de vingt mètres. On ferme les yeux et on y va. Aujourd'hui, c'est par 35° à 10h du matin. Et l'ombre est très rare. Ici, nos pires souvenirs deviennent dérisoires : le virage à gauche du mur de Huy devient une anecdote, la chicane du Mont Saint-Clair une pacotille, le dernier kilomètre de la Tour de Madeloc un repos bienfaiteur, le «ici commence l'enfer» du Guidon du Bouquet» une publicité mensongère.

Maintenant, des poteaux de signalisation supplémentaires annoncent les pourcentages, les murs se succèdent à un rythme effréné. Par terre, une indication en espagnol «ici, tous les cyclistes du monde ont souffert». Je fais partie des cyclistes du monde. Il fait chaud, les mouches attaquent ; des chevaux, sabots tournés vers la route, occupent certains lacets. Je passe du 42x26 qui avait permis une bonne ascension jusque-là à du 32x24 puis 26. Je garde le 28 pour plus haut. Ici, le 10 %, c'est un replat ! Au km 7, dans un lacet à gauche, une fontaine laisse entendre son refrain. rassurant.

Je ne résiste pas, mes deux bidons étant vides. Je m'arrête, enjambe difficilement la roche existante, et

remplis les deux sauveurs futurs.
Première station !

Pour redémarrer dans ce 15 %, je cale le pied droit mais après un demi-tour de roue, la pente empêche le pied gauche de se caler à son tour. C'est la chute sur place, bête et sans appel. Je me vois obligé de redescendre pour repartir et refaire 50 mètres. Or ici, à raison de 2m50 le tour de pédale, c'est 20 souffrances musculaires dans la cuisse gauche et 20 dans la cuisse droite. Le 8ème kilomètre est régulier à 13-14 %. La respiration devient difficile, la danseuse est presque obligatoire par endroits. Une très longue ligne droite allant de gauche à droite occupe tout un kilomètre et la fin de celle-ci se redresse encore. Un virage à gauche : un mur ! Un virage à droite : un autre mur ! Sans fin... Et comment boire ? Prendre les épingles à cheveux tout à l'extérieur avec une vitesse de manipulation VV' me permet d'engloutir dix centilitres d'eau. Je suffoque.

Au km 9, un regard vers le haut vous cloue au sol. Impensable, inimaginable ! Deux lacets relancent vers le haut comme dans un parc d'attractions et une ligne droite de droite à gauche cette fois semble sortie d'un chapeau de magicien. Ahanant, à court de souffle, à bout de forces, dégoulinant de toutes parts, je parviens à parcourir tant bien que mal les deux premiers lacets, et au virage précédant la fameuse ligne droite infernale, à la vue de celle-ci, je m'arrête, aveuglé, incrédule, écoeuré, dégoûté, ravagé, paumé ! Dans les petits gravillons qui jouxtent un petit cabanon à droite, je m'étale rageur et j'ai envie de dormir.

Des bergers m'interpellent en espagnol. Je comprends qu'il reste 3 kilomètres. Cela me semble une distance infinie. Je parviens à leur souffler «e de Belgica». Les cons ! Ils parcourent cent mètres dans la ligne droite et attendent, sourire aux lèvres, mon futur passage. Ce que je vois devant moi est un cauchemar. Aucune photo ne le rendra jamais, aucun graphique ne donnera au cerveau la photocopie nette de ce qu'il perçoit devant lui à ce moment là. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Comment les engins ont-ils pu bitumer une route aussi pentue ? A gauche, une barrière empêche de tomber, à droite des filets empêchent les pierres de tomber. Et entre les deux, une longue, longue ligne droite à plus de 20 % avec du 23,5 % sur 100 mètres au milieu. Et les deux bergers m'attendent toujours en me faisant des signes revigorants.

Je repars et suis finalement encouragé par leur «venga Belgica». De nouveau seul, je n'ai plus qu'à fermer les yeux sur mon 32x28. Je n'ose plus regarder devant moi et pense ne jamais y arriver. Trop dur, trop long. Et surtout éviter cette incroyable question : «Pourquoi ?»

Le reste n'est que brouillard dans ma cervelle, divin trésor dans ma légende, tam-tam dans mon cœur. Et je n'ai que mon âme pour vous parler de ça, cette indicible flamme qui cherche sa voie... Mes muscles n'ont plus que ça pour continuer à fonctionner : cette foi qui vient d'on ne sait où et qui gît au creux de chaque Cent cols, de chaque bigeur*, de chaque OCDiste* ! Ce parfum d'ivresse qui, dans nos plus durs moments, nous lie à la montagne, à ce bitume sec, chaud et sans vie, mais qui peuple toutes nos pédalées.

Il doit y avoir après cette ligne droite, et deux extérieurs d'épingles à cheveux franchis je ne sais trop comment, zigzags à l'appui, des endroits plus calmes car mon cœur s'est calmé. Et puis, quand on sent l'écurie, on pédale toujours mieux.

Il n'y avait plus à distinguer là-haut ma sueur de mes pleurs. Je l'avoue, les deux se sont mélangés. Je n'ai pas fait la descente finale qui rejoint la ligne d'arrivée des coureurs de la Vuelta. Je n'aurais pas su la remonter en rebroussant chemin. Je me suis contenté, assis et hagard, de me promettre de ne plus jamais y revenir. Ce n'est que dans la descente où j'ai croisé un seul VTT hasardeux au km 7, que j'ai compris et admiré la grandeur sauvage et vertigineuse d'un site que je n'oublierai jamais.

Le cyclisme et l'Angliru n'ont pas fini leur histoire d'amour. Chez moi, il peuple déjà le bout d'horizon que mes yeux vieilliss iront chercher derrière la fenêtre dans mes vieux jours.

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaîtra jamais. L'Angliru m'a aidé à franchir le déraisonnable. Désormais une petite pierre fictive portant mon nom jouxtera comme pour tous ses lauréats, la route du cimetière cycliste du Dieu Angliru.

Daniel GOBERT N°2632
de BELGRADE (Belgique)

* Bigueur : membre du B.I.G.(Brevet International du Grimpeur)

* OCDiste : membre de l'Ordre des Cols Durs

OH ! TOULOUSE

Qui à dit que Toulouse est une ville rose
Couleur de brique et grise quand la pluie l'arrose ?
Sous la pluie tous les chats et les clochards sont gris,
Même à Toulouse, à même le pavé assis
Comme ce SDF qui porte une prothèse,
Et dit «merci beaucoup» au badaud généreux
Qui a la chance de pouvoir marcher à l'aise...
A Toulouse pourtant, le ciel est souvent bleu.
Longtemps y ont poussé pastel et violette
Et par ses arbres innombrables, ville verte.
Mais s'ils poussent tout droit sur une poudrière,
Personne ne s'en aperçoit. Oh non... Peuchère !

Françis FONTAINE N°2795
d'ABBEVILLE (Somme)

CHANTE-COUCOU OU CHANTE-COULLON ?

Col de Cantecouyol - Ces deux interprétations ont été proposées. C'est très imagé et peut-être drôle, mais est-ce suffisant pour être exact ?

Hélas non. Si l'étymologie n'est pas une science exacte, elle répond cependant à des règles précises, nécessitant des connaissances étendues dans de nombreux domaines, demandant à ne pas être étudiée uniquement dans les livres, mais à prendre en considération la réalité physique des lieux ainsi dénommés. J'emprunte à la thèse d'Alain Nouvel quelques éléments de réflexion.

Toponymes : CANTACOIOL/-couyol/-coion/-cogion ; cantacogol/-cogul

S'agit-il de chante-coucou ou bien la finale remonte-t-elle à la racine KUK (K) «hauteur, sommet (arrondi) ?» Pour chante, la racine KANT(A) «pierre, rocher, hauteur, amas de rocher» est admise et l'on serait donc en présence de doublets tautologiques exprimant l'idée de hauteur.

Pour cantacogol/-cogul, il existe en ancien provençal cogul = coucou, ici la thèse de l'animal est possible, sans rejeter la possibilité de KUK-; KUK-UL. Pour CANTACOIOL/-couyol/-coion/-cogion, voici quelques exemples relevés dans les vieux cadastres :

CANTE-COUYOL : versant inculte d'un mont (c. de Labastide-Pradine),

CANTE-COUYOL : terres arides sur montagne (c. de Ste Affrique),

CANTE-COUYOL : lande déserte sur un mont aride de 560 m(c. de St Sernin),

CANTE-COUYON : terres incultes (c. de Salces, Loz.),

CANTE-COUYON : landes désertes, versant aride(c. de Javols, Loz.),

CANTE-COUYON : terres incultes (c. de Canourgue, Loz.),

CHONTE-COUYON : terres arides (c. de Marchastel, Loz.),

CHONTE-COUYON : terres incultes sur mont. (c. d'Arzenc de R., Loz.).

De même que pour COION et COIOL, coucou est impossible, cette variante n'a jamais existé en Occitanie [sauf esprit facétieux y voyant un «oiseau» chanteur, parleur et bipède]. Pour le couillon, dont il a été question, il se prononcerait coulyou (oc. colhon) et non couyou comme dans ces noms de lieux.

Ce problème des animaux chanteurs semble général et répétitif.

CANTADUC/CHANTEDEC: noble fou d'opéras ou oiseau (les petit, moyen, grand-duc ululent) ? CHANTE-MERLE, les merles, oiseaux siffleurs, ont-ils acquis de nouveaux talents? CANTE ou CHANTEPERDRIX, les perdrix cacabent, peut-on y entendre un chant ; CHANTELOUP, CHANTELOU-BE, voilà un loup chanteur ! CHANTE-GRIS-GREL-GRIL, un grillon chanteur, pourquoi pas, un peu répétitif pour un chant ; CHANTEPIE, la pie jacasse, on la dit bavarde, mais pas chanteuse ; CHANTE-RAVE, la traduction serait, paraît-il, chantelradis (sans commentaire, le ridicule ne tue pas) et enfin, (mais la liste n'est pas exhaustive, il y a d'autres candidats à cet opéra), CHANTE-MOUCHE, vous ne vous seriez jamais douté de tels talents, même en y incluant (au sens ancien) les abeilles, guêpes, moustiques, taons, moucherons, il faudra se contenter de bourdonnements.

Alors que se cache-t-il derrière cette famille de toponymes ? Une série de toponymes semble contenir le verbe latin cantare > chanter. Ils sont affublés d'une seconde partie, ancienne ou plus récente qui tenterait d'expliquer qui chante. Ce sont souvent des animaux : les Cantarana ou Chanteraine seraient des endroits préférés par les grenouilles ; Chantabot, par les crapauds, Chanteloup, Chantelouve, par les loups ; Chante Renard, évident ; par des oiseaux l'on aurait Chante Alouette, Chante Coucou, Chante Duc, Chantemerle, Chanteperdrix. Il semble évident que ces animaux ne chantent pas, mais certains veulent le croire. Pour d'autres c'est carrément

difficile à admettre : Chantebaran, Chante Colmet, (sommet), Chante Lauze, Chantepierre, Chanteplane. La majorité de ces toponymes recouvre des lieux élevés ou au moins pierreux et accidentés. La fréquence de ces caractéristiques physiques pose questions. Plusieurs auteurs pensent y avoir répondu en avançant

que ces appellations devaient venir de la racine KANT et qu'ensuite elles se seraient associées à un doublet tautologique. Les secondes parties de ces composés verbaux seraient souvent des déformations d'anciens oronymes et, pour les expliquer, faut-il avoir recours à de prétendus animaux chanteurs ?

Ce sont les Chantelouve, Chanteloube de notre côté des Alpes et Cantalupo, Cantalupa de l'autre. Ils se recensent du département de la Manche jusqu'en Ombrie et de Belgique en Catalogne. Dans les Hautes-Alpes à Vallouise, l'un de ceux-ci dénommé Chanteloube, < Cantalupa en 1195, à plus de 2200 mètres d'altitude, n'est qu'un terrain de polis glaciaires et de moraines où pousse un maigre gazon. Chantelouve au sud du Col d'Ornon en Isère, < Cantalupa au XIVe siècle, possède tout son domaine cultivable sur l'ancien lit torrentiel du Merdaret. La taille et le nombre des «clapiers» tirés de ses champs y sont d'une exceptionnelle importance. Ce second terme ne serait qu'un arrangement d'une racine LUP(P)- signifiant «pierre». Les Chantemerle se retrouvent partout et sont des appellatifs encore attestés actuellement dans le sens de limite de parcelles. La Drôme compte plusieurs Chanteduc. DUC qui existe en occitan avec le sens de «hauteur» est également une ancienne base qui pourrait être le doublet de CHANTE. La Tête de Chante-Perdrix domine Embrun (Htes.-Alpes). «Perdrix» ne serait qu'une déformation de PER «pierre».

Un autre fait semble intéressant à prendre en considération. Il s'agit de la fréquence élevée de certains toponymes qui ne correspondraient à des noms d'animaux que par attraction paronymique, c-à-d. une méprise qui donne le même sens à deux mots étrangers l'un à l'autre, ex.: l'occitan arénièr «terrain sablonneux» compris comme le français araignée.

Premier exemple : l'occitan connaît DUC aux deux sens de l'oiseau nocturne et de hauteur. Mais cet oiseau nocturne est plutôt rare et même rarissime dans certaine région. Pourquoi serait-il le seul oiseau de proie (nocturne, rare et d'observation très difficile) à avoir laissé des traces en abondance en toponymie ? Pourquoi ne rencontre-t-on pas en Occitanie autant de Cantacla (chante-aigle), de Cantabusa ou Cantatartana (chante-buse) que de Chanteduc ? S'il ne s'agit pas de l'oiseau mais d'une hauteur, alors le problème disparaît, les «hauteurs» ne manquent pas dans la Drôme, l'Aveyron, etc.

Deuxième exemple : pourquoi autant de loups en toponymie et presque jamais de sangliers (oc. senglar), de lapins (oc. lapin), etc., animaux extrêmement fréquents dans les forêts ou les monts. Parce qu'un nom de lieu (à l'origine) doit être caractéristique, ou sinon il est inutile ; comme les animaux se déplacent, ils ne peuvent servir de point d'orientation telle une rivière, une montagne. On trouverait des exceptions, mais quelle disproportion avec les dizaines de toponymes où la syllabe loup est présente. Plus de problème si l'on admet que ces toponymes La Loube, La Louve, La Loubière, La Louvière ressortent d'une racine LUP- : «pierre, rocher». Thèse confortée par de nombreux appellatifs. Ex. : libe = bloc de pierre, libage = pierre à peine équarrie, lip = belle et grosse pierre, luberder = débiter en bloc de pierres, lipe = dalle de roche (Anjou), loup = banc gréseux (Vosges), lèbi = pierre (Briançonnais et Queyras), lebencho = pierre plate pour voûtes (Limousin), lepo = gros caillou, pavé (Dauphiné), loubo = crêtes de montagne, soulapo = caverne, lapok = pierre (Gascogne), etc. Dans le même genre il existe un toponyme «Crèpeloup», il s'agit d'une ferme sur une montagne au sommet aplati (c. d'Alais, Gard). Faut-il y voir un loup fabricant de crêpes ou plutôt la racine pré-indo-européenne Kr-epp- (pierre, hauteur) présente dans le Massif Central ?

Michel de BREBISSON N°1315
de MEYLAN (Isère)

LES DENTS DE LA SAGESSE

En vacances dans les Hautes-Alpes, il convient de (re)faire les cols de Vars, d'Izoard, d'Agnel, ou sur les crêtes, les cols de Valbelle, de Vallon, de Saluce et de Chérine ! Quatre 2000 d'un coup, c'est rare non ! Mais il y en a un autre par-là, qui attend de pied ferme l'espèce endémique des centcolistes. S'il est un col de légende, connu par les textes dithyrambiques de cette revue, c'est bien le Parpaillon ! Encore un panégyrique sur ce col «04-2637» pensez-vous ? Assurément non, mais bien des anciens seront ravis de lire de ses nouvelles et les néophytes vont vite sortir les cartes...

«Allez, debout», dis-je à mon réveil, encore tout endormi, ronflant de son «tic-tac» béat. «Alors quoi, ce n'est pas juste de réveiller un réveil en vacances» bâillait-il ! Après un solide déjeuner, injustement appelé «petit», gonflé de la motivation des jours de première, c'est parti... gentiment. Le trajet est fait dans le calme et la fraîcheur du petit matin d'un grand jour où l'aube se lève à son tour. Il s'agit d'arriver à Crévoux pas trop crevé pour la pause de 8 h. Ce qui n'est pas le cas de tout le monde : ma roue arrière, elle, semble s'être quelque peu dégonflée. Moi, je ne suis pas à un coup de pompe près, mais là, c'est du bon air de montagne, du 1500m, «profites-en» lui soufflais-je. Je soulage mon sac de quelques fruits et procède aussi à un ballastage des liquides, mais le poids reste le même ! Me voilà à pied d'œuvre. Le départ est raide pour arriver en haut du bourg, d'où l'on domine à gauche le village de La Chalp. L'échauffement est acquis s'il ne l'était pas déjà, par cet apéritif. La montée continue en forêt sur la D39t, sans trépidation mais avec obstination. La pente est sévère, il faut trouver son rythme et surveiller sa pompe à air. Qui n'a pas été pris de faiblesses inexplicables pendant ces temps d'efforts que l'on s'impose ? C'est le moment de faire le bilan de sa dentition ou de l'insuffisance du moteur. Il faudra bien admettre que, les années passant, on perd ses dents de devant. Cependant, ce n'est pas dramatique, car, curieusement, on observe généralement qu'elles repoussent un peu plus en arrière quelques années après. Les dents de la Sagesse en quelque sorte. Pour les manivelles, avec l'une rafistolée de quelques bouts d'inox et l'autre des faiblesses de Durits, ce n'est plus un beau jeu de jambes. Et sous le casque ! Pas vraiment schizo, car ne freine pas, mais un peu psycho-pattes pris à contre-pied...

Au pont du Réal, fin de la route et début de la piste, un panneau laconique indiquant «route barrée à 9,6 km», pose une nette velléité à passer le fameux tunnel, par ailleurs marqué «passage incertain» sur la carte Michelin 81 pli 8 ! Il est 8h 30 et c'est la bonne heure. Je suis au pied du mur. C'est là que l'on voit le maçon dit-on, mais ce sera un cyclo en l'occurrence. Allons-y, il s'agit maintenant d'éviter les cailloux proéminents au profit de la douce bande latérale d'aiguilles de mélèzes. Quelques endroits nécessitent un coup de rein en danseuse, mais ce n'est pas de la lambada. La piste évolue en forêt le long du vallon et à force d'efforts on s'élève. Les pins s'espacent au profit des épilobes où de nombreux parpaillons (*1) bruns virevoltent. Après les premiers lacets, très difficiles, on atteint une croix de bois. Dans ce chemin de croix, s'il y a 14 stations comme ça, je suis mal parti ! Dans les alpages de Jaffuel, la pente est toujours aussi dure, sans répit, soigneusement taillée avec et par le Génie à dix pour cent. Maintenant il n'y a que de la caillasse, des petits roulants, des pointus acérés et des gros qu'il faut éviter d'arrache-pied. A zigzaguer ainsi dans ce chaos, d'aucuns diront «Tu ne creuses pas ton sillon bien droit mon gars». Pourtant je vous assure que je n'ai abusé ni de sistr, ni de chouchenn (*2). Pendant la montée, le nez sur la roue avant, j'ai tout le temps de cogiter sur la gravité tant physique que métaphysique du «pourquoi je n'avance pas bien vite». Et pour commencer, considérant mon «Lapierre», j'eus été mieux inspiré d'acquérir un «Laplume»... Arrivent le vallon des Eyguettes et le torrent de Crévoux. Dans ce cadre bucolique propice à la rêverie, je chantonne «Qu'il est long, qu'il est loin ton chemin, Parpa...»; je me fais siffler, cependant je n'en prends pas ombrage, le soleil étant de la partie. Devant moi la dernière cabane des Ecuelles et une autre croix de bois, il est 10 h. On entre ici dans la montagne de plein pied, mais pas de tunnel en vue ! Une moto descend de là-haut, mais d'où vient-elle ? Je hèle le gars au passage qui m'explique que ça passe mais qu'il y a de l'eau jusque 'là', me montre-t-il... J'appréhende et cela émousse aussi ma témérité. La pente reste dure, je mouille mon maillot mais pas question de mettre pied à terre.

Le «flap flap flap» d'un hélicoptère rompt le seul bruit des pneus sur les cailloux : serait-ce la TV ? Et pourquoi pas deux motards bleus devant, à ouvrir la voie parmi mille marmottes agitant des petits drapeaux «gwenn ha du» (*3) et sifflant le peu de vitesse d'un vélocipède à la peine et aux pédales relookées ? Les sauterelles s'y mettent aussi, stridulant pour le zéro du jour. Quant aux dix ruminants bruns de ce côté et autant de roux de l'autre, je dois faire un effet bœuf à ces beaux vingt. Je suis moins beau et plus vidé que ces bovidés avachis, agitant à peine une clarine pour saluer cet intrus traversant leur alpage vachement fleuri ! Un gros caillou facétieux m'extirpe vite de ce délire sans doute dû à une surchauffe occipitale ! Encore un dernier lacet, ce col se fait désirer. Le voilà enfin ce trou du c.. (*4) de la montagne, insolite en effet. Le fantasme est assouvi, je l'ai grimpé ce Parpaillon mythique. Il est 10h 30. Je peux lever le pied et poser mon vélo sur la congère, encore là ce 2 août 2001. PSSSSsss c'est parfait pour tremper la chaîne rougie après tant d'efforts, tout comme moi. Ce col n'est pas à prendre au pied levé, il vaut bien un Ventoux ou un Tourmalet. Les portes sont grandes ouvertes et de l'eau coule un peu. Les fers à béton qui y sont soudés ont été coupés. Comme je n' imagine pas quelque cyclo lesté de coupe-boulons pour faire ça, d'autres 4x4 s'en sont chargés.

Bien, ce n'est pas fini, les pancartes sont claires : «interdit». Une lampe à la main, l'autre dans la bouche, je m'engouffre dans le trou lugubre. On croit y voir clair, mais au bout d'à peine 50 mètres, mes petites lampes n'éclairent quasiment rien dans ce frigo parcouru d'un courant d'air stressant. Heureusement, au loin, un rond lumineux visible parce qu'il fait beau, laisse deviner l'autre extrémité, à moins qu'il ne s'agisse que du reflet de l'entrée dans l'eau. Mais entre les deux qu'y a-t-il ? Il ne s'agit pas là d'une grotte pittoresque éclairée et aménagée pour la gent cencoliste, ni du tunnel de Fourvière ! Voilà la première flaque et la pluie... Ce n'est rien je m'y attendais. La seconde mare se devine vaguement, elle semble bien plus longue. Pour compliquer, il y a maintenant de la boue. La question est : jusqu'où va-t-on s'enfoncer ? Et bien sûr, là-dedans traînent quelques pavés traîtres et invisibles, tombés de la voûte il y a une minute, deux mois ou trois ans, nul ne le sait. L'un d'eux évidemment me fait chuter inopinément dans l'eau boueuse. Plaf ! Me voilà baptisé dans l'Ordre du Parpaillon, et par immersion qui plus est ! Je m'en relève puis récupère vite dans l'eau fraîche, une lampe encore allumée. Je mouille les godasses mais ça va, on ne perd pas pied ! Y a-t-il d'autres pièges, comme des épaves de cycles ou d'autres gouffres encore inconnus ? Verrais-je le bout du tunnel ou dans ce trou noir, le bout du cosmos ? Je reprends ma progression de cyclo-spéléo pataugeur à 2643 m. Il y a moins de boue et j'accélère le rythme vers la sortie. J'y vois mieux, les yeux s'étant habitués et le deuxième trou du c.. de la montagne se rapprochant. On passe un monticule de terre, celui de l'effondrement de la voûte par lequel le jour apparaît. Soudain deux grands yeux jaunes surgissent, me voilà envoûté ! S'agit-il du fantôme du Parpaillon, d'une marmotte géante ? Non, mais d'une vieille 4L brinquebalante. Ca y est, je l'ai franchie la montagne interdite. Je suis maculé de boue minérale, une cure bénéfique pour cencoliste en quête de cols chics. Je profite un moment de la vallée toute aussi rocailleuse de ce côté sud. Puis, ne réfléchissons pas trop longtemps, j'ai droit à deux tours pour le prix d'un. Le passage initiatique inverse complète les émotions de l'aller. Plus aguerri, cinq minutes suffiront pour venir à bout de ces 500 mètres et retrouver le jour. Là, j'ai gueulé un «au revoir Parpaillon», mais c'est un «au revoir cyclo» que son écho grave et lugubre m'a répondu. Bizarre non ? Encore un coup du fantôme, mais j'en accepte l'augure. Et quand j'aurai un jour les dents de la Sagesse je pourrai y être adoubé ; en attendant, je garde les pieds sur terre.

La descente est moins dure que la montée, si tant est qu'il faille encore vérifier cette assertion de la physique gravitationnelle. La piste arasée permet de débouler rapidement jusqu'à la cabane. Stop ! Là on grimpe le chemin à gauche, debout, car c'est raide. Il faut négocier deux courts passages par des diagonales dans les prés fleuris, parmi les sauterelles et les parpaillons bleus. Cerise sur le gâteau, le col de Girabeau est vite atteint. Le coup d'œil vers l'ouest est fantastique, impressionnant de hauteur. Vers l'est, on voit bien mieux notre tunnel dans la rocaille. Je serre le casque et le reste pour la descente vers le pont de Réal qui ne me prendra que 20 minutes ! Je repasse mon film à l'envers et en accéléré : chers kilomètres durement acquis d'opiniâtre volonté, autant de kilomètres rapidement dépensés qui m'éloignent d'autres futurs cols. Le pont marque la fin de la séance de marteau pneumatique, de claquements des dents et de la chaîne. Après avoir vérifié que tout est encore bien accroché, gourdes et pompe s'entend, j'apprécie un rafraîchissement à la fontaine avant de débouler sur Crévoux pour 12 h pétantes. Ne continuez pas sans faire une pause à l'hôtel «Le Parpaillon», pour émarger le cahier FFCT où des pages blanches attendent vos impressions.

Vous aussi, allez voir le vallon des Eyguettes et ses petits parpaillons bleus virevoltant tout là-haut sur la piste d'un certain tunnel...

Dominique LEVEQUE N°5286
de VERN sur SEICHE (Ille-et-Vilaine)

(*1) parpaillon : on trouve ce mot dans «De l'adolescence de Gargantua» CH XI (éd. 1542)
F. Rabelais [...et couroit volentiers après les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire.]

(*2) cidre et hydromel ;

(*3) gwenn ha du : le drapeau breton blanc et noir ; (*4) col Bib. CCC N°29 p 70; N°26 p 63/64; N°25 p 16/17; N°24 p20.

Autres crédits : Joe Dassin, carte D.Richard N°10 Queyras, et les marmottes.

LE CYCLO

Un jour sur son vélo, allait je ne sais où
Un cyclo déjanté, hagard comme un hibou.
Il poursuivait une chimère,
Ayant pris la tangente dès le lever du jour
Et semblant aussi cuit qu'à la sortie d'un four
Avec sa casquette de travers.
Le chemin qui montait lui donnait le tournis,
Fourbu par tant d'efforts, il n'avait qu'à s'étendre,
Mais il crut mieux faire de prendre
La pente raide d'un raccourci,
Soufflant comme une loco lancée à toute vapeur.
Après quelques moments, la fatigue vint : le cyclo,
S'accrochant alors, d'un sursaut
Se hissa sur la crête, tout baignant de sueur.
La vue ne lui plut guère, il s'attendait à mieux
Et montrait un air dédaigneux,
Tel le premier de la classe.
«Pas terrible ! se dit-il ; moi, cyclo que je fasse
Ce seul petit col ? Mais, pour qui me prend-on ?»
Le collet délaissé, il tourna le guidon
Et d'un geste rageur, reprit son ascension.
«Il me faut cette brèche !». Il se sentait balèze
Bien que sans ravito : tout alla de façon
Qu'il n'eut soudain plus de boisson.
La fringale l'ayant pris, il fut bientôt fort aise
De redescendre sur le goudron.

Ne soyons pas si difficiles,
Les meilleurs rouleurs sont eux aussi fragiles,
On hasarde de couiner, voulant trop haut grimper
Sans s'être bien ravitaillé.

Maurice OCCELLI N°3975
de GRENOBLE (Isère)

YÉMEN (LE TOIT DE L'ARABIE)

Au Sud de la péninsule arabique, le Yémen est bordé par le désert le plus chaud du monde, par l'océan Indien et par la mer Rouge qui le sépare de l'Afrique. Alors quel est le but de ce voyage pour un cyclo-montagnard ? En détaillant de plus près ce pays, on s'aperçoit qu'il offre une remarquable variété de paysages dont à l'est, les hauts plateaux fertiles qui ont fait la renommée du Yémen. Sanaa, la capitale, occupe le centre du bassin à 2350 mètres d'altitude, le plateau étant entièrement ceint par des montagnes. Mon circuit comportera 13 étapes essentiellement en haute montagne avec au passage quelques cols au-dessus des 2000 et 3000 mètres ! Le kilométrage journalier variera entre 65 km et 126 km pour un total de 1234 km. Comme compagnon de voyage : un VTT avec sacoches, certainement plus confortable pour une expédition au long cours.

Le voyage en avion à partir de Paris (Orly) est assez long. A l'arrivée au Yémen, en taxi, je rejoins la capitale Sanaa et prends mes quartiers au centre ville dans un petit hôtel bien tenu et propre. Je suis un peu surpris de la douceur qui règne dans la ville, Sanaa est pourtant à 2350 mètres d'altitude.

Ici, c'est au son des prières par haut-parleurs qu'on est réveillé. En somme, le chant des coqs dès 4 heures du matin. La journée d'acclimatation va se résumer par une petite visite de la vieille ville, quartier le plus fascinant à Sanaa, un endroit tellement extraordinaire qu'il a été classé Patrimoine de l'Humanité par l'Unesco. Déambuler dans ses rues me permet de découvrir sans cesse de fabuleuses maisons et mosquées et de nouveaux souks. Des marchandises à tout va, une véritable caverne d'Ali-Baba.

Sanaa-Hajjah : 126 km. J'enfourche mon vélo dès 6 heures, ciel bleu et température douce. La route quitte Sanaa (2350 m) et sa banlieue par un axe principal menant à Sadaa, une des grandes villes du pays, le trafic est modéré. Tiens, un poste de contrôle militaire. Je m'approche avec une certaine appréhension. Il suffit de montrer son passeport et ça passe. Les cultures disparaissent bientôt et le sol revêt la couleur noire du basalte, le paysage n'est pas folichon jusqu'au pied du Col Naqil Ad'Dil'i (2650 m), une ascension régulière entre les anciens volcans. La dénivelée est faible. Passé le col, je descends vers une vallée fertile au fond de laquelle se niche Amran. Un léger ravitaillement avant d'attaquer un des gros morceaux du jour, un col à 2800 mètres. Sur une des routes les plus spectaculaires du Nord-Yémen construite par les Chinois !, 65 km d'une succession de panoramas grandioses s'offrent à l'œil. Après le passage du Col Naqil Al'Ashuur (2800m), la route vertigineuse descend en lacets, et permet de traverser divers climats, paysages, végétations et plantations. La descente se termine au fond de la vallée à 1000 mètres d'altitude (donc 1800 mètres plus bas !) où la végétation est assez luxuriante. Un petit répit et la route s'élève à nouveau, se resserrant dans des gorges, pour parvenir à Hajjah (1700m), une ville de 50 000 habitants, s'étalant sur les pentes de plusieurs collines. Nuit dans un hôtel propre avec salle de bains et télé dans la chambre.

Hajjah-Shibam : 96 km. Retour en arrière, mais cette fois en descente, dans la vallée à 1000 mètres d'altitude. Dans la foulée, je m'attaque à un sacré morceau : le col Naqil Al'Ashmur (2800m) d'une longueur plus que correcte, 30 km tout de même pour une élévation de 1800 mètres (pas mal du tout). La montée se déroule sous un soleil de plomb, pas d'ombrage mais du vent. Après un peu plus de quatre heures d'ascension, je franchis le sommet sans même m'arrêter et plonge directement pour rejoindre, plus bas, le début d'une piste. Elle sera parfois épouvantable avec de forts pourcentages, de la caillasse. Les reflets du soleil ont vite fait de m'assoiffer. Après 10 kilomètres, je débouche à un village au carrefour d'autres pistes et me ravitaille en boissons. La nouvelle piste devient plus praticable en direction de Thilla autour d'un étrange paysage composé de maigres cultures et d'immenses étendues d'éboulis. Thilla est en vue après maintes montées et descentes, accolée à une falaise. De retour sur une chaussée goudronnée, je plonge sur le plateau où est nichée Shibam (2500m) au pied d'une importante falaise percée d'habitations troglodytiques. L'hôtel est propre mais les douches communes sont froides, je dors à la yéménite, à même le sol sur un fin matelas mais dans mon sac de couchage.

Shibam-Sanaa : 47 km. Au début, la route traverse un immense plateau volcanique aux innombrables

champs de cultures où s'activent les paysans avec leurs boeufs et charrues. Je commence à m'ennuyer, lorsque la chaussée bascule dans une vallée verdoyante. Elle remonte aussitôt sur une barrière montagnaise mais mon élan est brisé dans la descente par un poste de contrôle militaire. Proche de la capitale, le trafic routier s'intensifie. Pour y échapper le plus possible, je sprinte sur une dizaine de kilomètres.

Sanaa-Manaka : 103 km. Dès 6 heures, je prends le direction de la mer Rouge, ciel bleu, l'air est frais mais je suis déjà réchauffé en franchissant une chaîne de montagne. Puis une succession de montagnes russes me rapproche d'un vaste plateau aux roches volcaniques. S'ensuit la montée du Col Naqil Baw'an (3005m), facile car je suis déjà proche des 3000 mètres à son pied. C'est un décor de rêve : de la très haute montagne avec des villages perchés au bord d'immenses précipices. Longue descente dans une vallée assez exotique : tout est vert et il fait très chaud. Après, j'entame l'ascension du Col Naqil Manakhab (2100 m) une dizaine de kilomètres d'une magnifique montée où la vue est imprenable. Au col, la chaussée continue à s'élever curieusement pendant 5 km pour conclure l'étape à Manaka (2300m). Hôtel style yéménite, matelas par terre. Manaka est un village tout en pierres perché sur une crête surplombant deux vallées. Il offre un excellent camp de base pour la randonnée (trekking).

Manaka-Sanaa : 103 km. Départ 6 heures, longue descente sur la route goudronnée de la fin des années 50, un ouvrage spectaculaire réalisé par les Chinois qui démontre parfaitement comment construire une route de montagne tout en préservant la beauté du paysage. La chaussée joue à saute-mouton jusqu'aux abords du Col Naqil Baw'an (3005 m), une escalade de près de 30 km, montée régulière, pas d'ombre mais soleil supportable, et les camions se hissent à peine plus vite que moi. Après trois heures d'effort (!), le sommet est atteint, je me ravitaille plus bas alors que la route ne cesse de monter et descendre par delà des collines pour rejoindre un vaste plateau volcanique. 30 km de longue ligne droite venteuse moyennement plate pour en terminer. Hôtel cette fois dans la vieille ville, très propre.

Sanaa-Dhamar : 105 km. Ciel bleu, air frais en quittant après 10 km l'agglomération de Sanaa (2350m), la route traverse un paysage caillouteux assez monotone, puis le relief apparaît plus intéressant avec de nombreux vallonnements en s'engageant dans un large défilé. La pente devient sévère (à 10 %) seulement dans le dernier kilomètre du Col Naqil Yslah (2775 m). Descente vers les plaines centrales du haut plateau yéménite, avec ses longues lignes droites interminables. Il reste 30 km pour conclure l'étape à travers une circulation importante. On m'indique un hôtel correct, chambre avec télé, douche commune chaude.

Dhamar-Jiblah : 106 km. Il fait toujours beau, la chaussée monte légèrement pendant 8 km pour redescendre dans une immense vallée aux champs de cultures. Un massif montagneux où est lovée la ville commerçante de Yarim qui s'élève à 2540m (c'est la plus haute du pays). J'aborde ensuite la longue et sinueuse montée du Col Naqil Sumarah (2800 m) très touristique qui me permet de franchir un puissant massif montagneux. Passé le col, j'en prends plein les yeux dans une des plongées les plus fantastiques du Yémen. A 2700 mètres, vallées et cultures en terrasse à perte de vue, un Aubisque oriental époustouflant ! Je débarque dans le Yémen vert en admirant les plus beaux paysages de montagne de tout le pays. Puis à l'écart de la route principale, sur une chaussée fraîchement goudronnée qui traverse des champs en terrasse, j'atteins Jiblah et ses 6000 habitants, l'un des plus beaux sites du pays. L'hôtel est sommaire, genre refuge pour routard. On dort à même le sol, sur un fin matelas, la douche sera froide.

Jiblah-Taez : 69 km. 8 heures, le soleil chauffe déjà en rattrapant la route principale, pas de répit, j'attaque d'emblée le Col Naqil As Sayyani (2250 m), décors verts, un tableau magnifique. La descente du col est un véritable travail d'artiste, chaussée superbement bitumée et tracée pour acrobate. En bas de la descente, à près de 30 kilomètres du but, le trafic automobile s'accroît, c'est pourquoi j'essaie d'en terminer au plus vite ! Taez (1400 m) est sur une colline. Un dernier effort asphyxiant pour rejoindre mon hôtel, ancienne ambassade soviétique, douche chaude, télé, ventilateur, bien tenu ! Taez est la troisième ville du pays avec plus de 300 000 habitants, elle ne possède pas un charme fou, sauf la vieille ville et ses souks.

Taez-Ibb : 65 km. Quittant Taez de bonne heure pour éviter la circulation, je parviens après une trentaine

de kilomètres au pied de l'unique grande difficulté du jour : le col Naqil As Sayyani (2250m). Moins de 15 km de montée irrégulière qui permet de temps en temps de se relâcher. Au sommet, pas d'arrêt, je culbute tant que j'ai chaud, descente rapide avec deux coups de butoir pour arriver au pied de la colline abritant Ibb (1850 m). Evidemment, mon hôtel est situé au sommet. Il est très simple, assez propre, la douche est chaude. La vieille ville mérite une visite, là, rien n'a changé et c'est même l'une des plus belles du pays.

Ibb-Damt : 118 km. Je quitte Ibb de bonne heure (6 heures) et m'engage par l'est dans l'inconnu par une route secondaire qui est en fait une piste. Je vais plus tard comprendre mon malheur rien que par sa longueur : 75 km ! Le paysage est assez intéressant au début voire grandiose avec des gorges, de hautes falaises, de nombreux villages éparpillés çà et là. La piste est parfois assez mauvaise mais rarement plate. Les heures défilent et je commence à en avoir ras le bol, je n'en vois plus la fin. Enfin, j'aperçois à l'horizon les premières maisons de Qa'tabah où je retrouve le paradis (le goudron). Il est déjà 16 heures, soit un peu plus de 9 heures pour ces 75 km dont je ressors avec des courbatures. Mais l'étape est loin d'être finie, car je m'élève avec peine au Col Naqil Al Madrach (1930 m) dans un décor de Far-West, avec le jour qui décline. Après la descente, je pensais déboucher sur un plateau d'altitude assez plat, en fait, ce sera une succession de longues montées avec descentes pour rétablir la courbe de niveau. La nuit est quasiment tombée quand j'en termine de cette étape usante à Damt, une station thermale proche d'un volcan éteint. L'hôtel est simple, assez propre, avec douche chaude.

Damt-Dhamar : 85 km. Ciel bleu, dès 6h 30, je m'élanche, la chaussée s'élève de temps à autre pour déboucher sur une plaine verdoyante densément peuplée et intensément cultivée. Les villages ont bonne allure, perchés sur d'anciens petits volcans. Les curieux paysages volcaniques de la région se révèlent. A présent, la route monte en serpentant à travers une gorge dans un splendide paysage de montagnes volcaniques où est lovée Yarim (2250m), ville la plus haute du Yémen. Passé un massif, je plonge dans une immense plaine de cultures où les paysannes se laissent un instant distraire par mon passage. Encore quelques collines à franchir avant d'atteindre Dhamar (2400m) et l'hôtel d'il y a quelques jours.

Dhamar-Sanaa : 105 km. C'est jour férié au Yémen, moins de circulation pour les premiers kilomètres sans aucun intérêt, chaussée plate, de longues lignes droites, de quoi s'endormir sur le vélo. Après plusieurs heures de monotonie à travers une plaine venteuse dégageant des nuages de sable, je suis au pied d'une énorme masse montagneuse. Quel plaisir de pouvoir se déhancher pour gravir le Col Naqil Islah (2775m) ! Du pied, on aperçoit la totalité de la pente à gravir. Après la descente dans une verte vallée de cultures et quelques collines à franchir, j'atteins Sanaa (2350 m).

Fardah-Sanaa : 102 km. Dès l'aube, je prends un taxi collectif pour me faire déposer à 100 km de Sanaa, à Fardah. Deux cols à 2000 mètres au programme, je suis à la porte des déserts orientaux, je débute d'entrée par le Col Naqil al Fardah (2250m), sans les sacoches, le paysage est sec et rocailleux mais agréable à observer. La descente serpente à travers les montagnes mais la route remonte de nouveau au col Nagil Bin Ghaylan (2350m). Je me rapproche rapidement du bassin de Sanaa et du centre ville bruyant. A 23h 10, le vol pour Paris avec escale au Caire, puis correspondance à Francfort décolle et arrivée à l'heure à Orly. Un vol de nuit passe bien plus vite qu'un vol de jour.

Conclusion : Ce voyage au Yémen a été une découverte inoubliable. Le temps a été magnifique, car la saison des pluies était terminée, la moyenne des températures étant de 25°C l'après-midi. Au cœur des montagnes de l'Arabie, de paysages verdoyants enchâssés dans le grand désert, le Yémen m'a surpris et m'a séduit. Un spectacle rare d'une architecture millénaire avec les gratte-ciels de brique, de pierre et de pisé peints comme des décors selon des techniques toujours vivantes ! Et que dire de la population charmante, fière et accueillante dont le sens de l'hospitalité est inné. Côté route, de bonnes chaussées bien goudronnées où l'automobiliste, malgré une certaine vitesse, est très attentif à autrui. Au XXI^{ème} siècle, ce pays est resté, comme à ses débuts ancestraux, un des lieux les plus authentiques et les moins connus du monde sud arabe.

Charles WINTER N°1835 de LEVALLOIS-PERRET (Hauts de Seine)

AMOURS D'HIER

I

J'ai lu madame il faut le dire
Avec émoi vos confessions
Votre tristesse et mal de vivre
Devant mon manque d'attention,
J'ai du chagrin et je regrette
Que vous ne m'ayez pas compris
Et ce procès que vous me faites
En me traitant de malappris.
Il faut donc que je vous réponde
Pour éviter que l'on me prenne
Pour un gredin sale et immonde
Et la réputation qu'il traîne.

II

C'est vrai que je fus infidèle
Que je vous ai trompée souvent
Que sans remord à tire d'aile
J'ai voyagé sous tous les vents.
C'est vrai que j'eus d'autres passions
Et que mon coeur s'est dispersé
Essaimant ses déclarations
Comme un prodigue aux mains percées.
Le beau, le bon, telle est la quête
Que je ne renierai jamais.
Je vais répondre à votre enquête
Et me justifier, ah, mais !

III

C'est vrai vous fûtes ma compagne
C'est vrai vous fûtes mes amours
Lorsque nous battions la campagne
En nous jurant, toujours, toujours.
C'est vrai, j'ai tout appris par vous
Comme Aragon l'a si bien dit,
Pourquoi faut-il que je l'avoue
Quand vous réclamez un dédit.
Pourquoi faut-il que ma main tremble
A l'évocation du passé
Quand nous allions heureux ensemble
D'aventures jamais lassés.

IV

Je vous aimai ma bicyclette
Et vous aimerai toujours,
A jamais compagne de fêtes
Et souvenirs pour mes vieux jours.
Nos amours furent platoniques,
Nous avons le monde pour piste
Convaincus qu'il est satanique
De n'être pas cyclotouriste.
Je n'oublierai ma bicyclette
Aucun de ces si beaux moments...
Faites dons grâce à ma requête :
Je veux demeurer votre amant.

Rolland ROMERO

Ta gentillesse, ton humilité, tes connaissances, ta disponibilité, Rolland, nous les aimions. Ce terrible accident fatal est si injuste, si inconcevable, nous te rendons hommage en publiant ce merveilleux poème que tu nous avais adressé il y a quelques jours. J.P.

LOU-ANN OU MA NOUVELLE VIE...

**Quel rapport, allez-vous me dire, avec l'activité du club des Cent Cols ?
Mais si, vous allez voir...**

Qu'est-ce qui peut être plus fort qu'une passion ? Une autre passion, pour peu que l'objet de cette nouvelle passion soit plus précieux. Sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, ma pensée s'est souvent envolée vers Magali et ce bébé qui allait arriver, plutôt que vers le prochain col que j'allais franchir, même si j'ai pris un réel plaisir à ce pèlerinage, perchée sur mon bon vieux V.T.T qui accomplissait là son énième périple et avait retrouvé, avec les sacoches, sa configuration voyage.

Puisque Lou-Ann devait voir le jour dans la deuxième quinzaine d'août, je souhaitais partir tôt, dans les vacances scolaires, et peu de temps pour être près de Magali à l'approche du grand jour, au cas où elle aurait besoin de moi et aussi (surtout ?) parce que, loin d'elle, je savais que j'allais trépigner d'impatience, d'inquiétude et de mauvaise conscience.

Nous choisîmes donc comme but, sur 13 jours, le pèlerinage de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jacques par l'itinéraire des marcheurs et ce que j'avais craint de ce voyage de 850 km s'avéra vite sans fondement. En effet, je m'étais dit que je risquais fort de gêner les pèlerins à pied, traditionnels et à leur place sur les chemins mais, finalement, à part quelques rares passages étroits et/ou non cyclables, la voie piétonne permettait la cohabitation et l'acceptation de cette nouvelle race de pèlerins que sont les vététistes.

Ce ne fut pas le plus beau de mes voyages, ni le plus dépaysant, mais il restera certainement le plus attachant, le plus enrichissant, le plus émouvant. Motivé ou non par la religion, pour peu que l'on soit sensible et attentif aux autres, on voit des personnages remarquables émerger de la procession ininterrompue des centaines de personnes rencontrées. Le soir, si l'on a la chance d'être hébergé dans l'une des auberges de pèlerins qui jalonnent le chemin, les voisins de dortoir racontent, parlent, se dévoilent...

... Comme cet enseignant italien, incollable sur les richesses et détails du pèlerinage qu'il accomplissait pour la troisième fois, méthodique, cultivé, discret et solitaire sur le chemin, mais chaleureux et à l'écoute des autres pèlerins, le soir à l'étape...

... Comme ce français, parti du Puy-en-Velay et marchant seul depuis un mois et demi pour revisiter son passé et en revenir dépouillé, devenu un autre homme attiré par d'autres valeurs, soudain humanisé, et qui cheminait, suivi ou précédé comme son ombre par un jeune américain athlétique rencontré, justement, sur le chemin, et muet jusqu'à l'étape où son compagnon de voyage improvisé compensait son ignorance de la langue espagnole...

... Comme ce couple de français partis de La Rochelle avec âne et bagages, marchant sans hâte, pour prendre le temps de découvrir et de vivre...

... Ou encore ce couple de suisses à V.T.T, au paquetage volumineux échafaudé à l'arrière et à l'équilibre apparemment incertain : chez eux, pas d'effets de matériel ou d'équipement dernier cri, juste un look de cyclos occasionnels. Ce n'était qu'une apparence et nous avons retrouvé en eux ce goût immodéré pour le voyage à vélo ; nous parlions le même langage et partagions la même passion.

J'ai compris, tout au long de ce voyage, le réel besoin de solitude et de méditation de nombre de pèlerins et, sur mon vélo, mes jambes programmées pour pédaler assurant la progression, je pouvais penser moi aussi, et surtout à cette vie qui allait commencer. Plus tard, lorsque Lou-Ann sera en âge d'écouter sans ennui, si je suis encore là, je lui raconterai...

... Je lui dirai ce qui m'a le plus marquée...

Nul ne peut se perdre sur le chemin de Saint-Jacques ; un fil conducteur, fait de flèches simples, de coquilles plus ou moins stylisées aux superbes couleurs jaune et bleue, des figurines de l'année sainte 1993 (l'année est sainte si le 25 Juillet - la Saint-Jacques - tombe un dimanche), guident le pèlerin de façon plaisante. L'œil est vite imprégné de ces signes qu'il repère de loin et que le voyageur suit aveuglément, comme s'il était sur des rails. Le jeu se complique uniquement dans les grandes villes, lorsque se multiplient les voies et croisements et qu'un instant d'inattention peut laisser passer les précieux indices.

Nul ne peut craindre de souffrir de la soif, de la faim ou du manque d'un abri où se reposer. Les ravitaillements sont nombreux et les auberges de pèlerins, dont la version ancienne était les hôpitaux de Saint-Jacques, se multiplient d'année en année et jalonnent régulièrement le chemin, installées dans des lieux très divers (anciennes écoles, gymnases, vieux bâtiments restaurés et aménagés, ermitages, vieilles églises, anciens théâtres et bâtiments modernes...). Elles offrent presque toutes, pour un prix de base modique (libre à chacun de gonfler ses dons), une douche, un couchage et un coin cuisine, sommaires ou confortables, détail souvent secondaire, le pèlerin étant généralement plus préoccupé de spiritualité, de découverte et de convivialité que de confort matériel.

Nul ne peut être insensible à l'originalité de chaque région soucieuse de sa différence, riche de ses paysages propres, de ses légendes et des vestiges de son passé, comme les nombreuses illustrations de la 'Reconquista' objets de soins multiples pour faire honneur au 'chemin'. Pas question de décrire (réduire) en une ligne chacune de ces régions et impossible d'en résumer l'intérêt culturel à quelques monuments phares ; ce serait oublier l'infinie diversité de l'empreinte du chemin sur cette partie de l'Espagne. Durant tout le voyage, à travers la Navarre, la Rioja, la Castille-Leon et la Galice, la mémoire s'enrichit des splendeurs architecturales romanes ou gothiques que les hommes ont érigées sur le 'Camino' au cours de leur histoire religieuse. Sur des petits chemins discrets ou de larges pistes le plus souvent ondulantes (l'Espagne étant essentiellement montagneuse) et quelquefois désespérément rectilignes et plates, les pèlerins avancent dans un décor or, sable et vert de cultures, vignobles et forêts, réveillent les modestes villages et animent plus fortement les grandes villes. Lorsque, vers la fin du pèlerinage, à l'extrême ouest de l'Espagne, on plonge vers la verte Galice, on a l'impression de changer complètement de pays. Elle a gardé de ses origines celtiques une langue (le gallego, à consonances portugaises) et une culture à part et ses paysages évoquent plutôt l'Irlande.

Donnerai-je à Lou-Ann le goût du voyage à vélo, une autre façon d'apprendre ou de réapprendre la géographie et l'histoire ? Saurai-je lui communiquer l'envie de partir un peu à l'aventure, de consentir un effort qui valorise un peu plus le but atteint ? Je me posais ces questions, bien prématurément il est vrai, lorsque j'analysais mes journées qui se déroulaient toutes selon le même schéma (quand nous logions dans les auberges de pèlerins) mais qui ne péchaient jamais par monotonie.

Dans les dortoirs, la majorité des marcheurs, réveillés tôt, refaisaient consciencieusement leur paquetage en chuchotant, accordaient à leurs précieux pieds quelques soins supplémentaires et partaient animer le chemin dès les premières lueurs du jour. C'était tout juste le moment où, en même temps que quelques piétons attardés, nous émergions d'une somnolence paresseuse pour accomplir, nous aussi, les gestes habituels du voyageur autonome. Clic, clac, les sacoches refaisaient corps avec le vélo sommairement vérifié, mes jambes transmettaient à mon cerveau quelques doléances et douloureuses impressions au démarrage. Il suffisait de serrer les dents et de se dire que tout allait rentrer dans l'ordre ; quelques pédalées d'échauffement plus loin (de plus en plus loin chaque année d'ailleurs...), effectivement, c'était comme si, depuis la veille, je n'étais pas descendue de vélo... voire...

Rapidement, sans mérite aucun bien sûr, nous rattrapions nos voisins de chambrée, un salut et nous filions à l'étape suivante. Les auberges de pèlerins étant réservées prioritairement aux marcheurs, nous savions ne pas pouvoir compter systématiquement sur cet hébergement. Parfois en surnombre, nous poussions plus loin si l'heure le permettait ou bien nous logions à l'hôtel ou en chambre d'hôtes. Le midi, comme

le soir, autant que possible, nous fréquentions les petites auberges qui fleurissent sur le chemin offrant toutes, pour un prix dérisoire, le menu 'pèlerin' souvent original et local, manne touristique qui fait revivre de nombreux villages.

Nous renouvelions tous les soirs notre équipe de marcheurs compagnons d'une nuit ; les sacs à dos comme nos sacoches, déversaient, pour la nuit, leur contenu hétéroclite ; toilette, lavage et surtout soin des pieds constituent l'essentiel de l'activité d'un randonneur à pied, quel qu'il soit, sur le chemin de Saint-Jacques ou ailleurs. Bien sûr, la fin de la journée et la soirée étaient consacrées à la visite du lieu, à l'étude de l'étape suivante. Mais pour moi c'était le moment tant attendu d'aller aux nouvelles, de savoir si tout allait bien à Toulouse.

Qu'allions-nous découvrir le lendemain ? Allions-nous franchir des cols ?

Bien que ce fût un voyage modeste en ce qui concerne le nombre de cols récoltés et leur altitude (dénivellation totale 12000 mètres), nous en avons franchi quand même vingt-deux, dont 16 nouveaux, le point culminant n'étant d'ailleurs pas, comme on aurait pu le penser, dans les Pyrénées mais dans les Monts de Leon, à 1510m, non loin du col venté de la Cruz de Hierro.

Comme dans tout voyage, quelques anecdotes ou faits marquants, découlant directement de la spécificité de ce pèlerinage, se détachent des autres souvenirs.

Je me souviens de Pampelune, traversée au départ de la deuxième étape, comme d'une ville souillée par la fureur des fêtards de la San Fermin, aux rues jonchées de débris divers, ennemis de nos roues qui n'en sortirent pas indemnes. Loin des effluves et dernières rumeurs de la débauche et de l'impureté, le pèlerinage n'engendre pourtant ni la tristesse ni l'austérité, comme en témoignent, plus particulièrement, la pittoresque et rutilante fontaine d'Irache qui coule miraculeusement en eau ou en vin, au choix du pèlerin soucieux de ne pas se déshydrater et l'intensité de la fête au Cebreiro, village typique de 'paillosas', où bonne table et musique réchauffèrent une soirée glaciale et ventée.

Je me souviens de deux nuits plutôt spartiates, l'une où nous étions tous serrés en rang d'oignons dans l'immense salle du Polideportivo d'Ayegui, près de l'inoubliable Estella, et l'autre justement au Cebreiro, où le mauvais temps nous obligea à accepter l'ultime place au sol disponible dans l'auberge pleine à craquer : dans une salle d'eau et toilettes. Je passe sous silence (!) les nombreuses nuits où, cernée par les ronflements appliqués de quelques voisins de chambrée, j'appelais désespérément de mes vœux un sommeil pourtant bien mérité.

Voyage décidément bien particulier : il met en évidence la force des croyances, des motivations et des convictions, de quelque nature que ce soit, qui forgent la détermination des pèlerins.

Mon principal étonnement fut l'ampleur de la foule qui convergeait vers Saint-Jacques. Selon les étapes, j'imaginai pourtant la sensation d'inefficacité que ressentent peut-être les marcheurs sur quelques interminables et monotones lignes droites parfois chichement bordées d'une haie d'arbustes. Mais c'est certainement dans ces moments-là que le pèlerin, à tel point immergé dans sa réflexion et le recueillement, perd jusqu'au contact avec la piste et la conscience de ce qui l'entoure car, quelquefois, certains sursautaient vivement lorsque nous les doublions, comme réveillés par le bruit, et confessaient qu'il se croyaient seuls au monde.

Ma plus grande émotion fut l'arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la place de la cathédrale noire de monde. Même sans communion religieuse avec les pèlerins, il y a dans ce rassemblement la ferveur du chemin et de son accomplissement, la complicité, la ressemblance avec les autres pour une même entreprise et l'effort consenti pour atteindre le même but.

Aujourd'hui, Lou-Ann a six mois. Elle fait partie de moi ; où que je sois, quoi que je fasse, elle existe si fort que tout le reste devient secondaire. Le bonheur de la voir, et de l'avoir, est immense, complet. Bien sûr

je continue de vivre intensément mes «chasses aux cols», parce que cette passion-là n'a pas cessé, subitement, le jour où Lou-Ann est née mais, si je dois m'occuper d'elle, aucun col n'aura jamais l'attrait nécessaire et suffisant pour m'en détourner.

Chantal SALA N°3674 de MURET (Haute-Garonne)

LE COL DU GRANON ET SON FRÈRE, LE BARTEAUX !!!

Comme chaque année, après avoir «dragué» les Monts du Beaujolais, la Drôme provençale, un peu de frontière entre la Savoie et le Valais à la recherche de quelques cols à mettre au palmarès du Club, il est maintenant de tradition d'aller cueillir quelques +2000m dans le Briançonnais.

Les quatre mousquetaires habituels avaient jeté leur dévolu sur le Granon. Pourquoi pas ? Escale donc «Aux Castors», gîte habituel des «Télékom» en entraînement dans les Alpes, mais, aussi, refuge pour une équipe qui apprécie l'accueil, la cuisine... il faut bien, et la piscine pour se requinquer.

Un petit coup au Montgenèvre avec une escapade en Italie pour se mettre en jambes le samedi et plat de résistance le dimanche : l'assaut du Granon. Nous étions avertis : plus escarpé que l'Alpe d'Huez le n°1 des cols durs alpins, selon J-P Merot (9,4 % de moyenne sur les 10 km les plus durs). Etant précisé, toujours selon lui, que les cols d'une moyenne supérieure à 10 voire 12 % et plus, ça n'existe que dans les récits des cyclistes.

En conséquence, nous décidons de faire partir la jeune classe avec un handicap. Jean-Jacques devant, ma pomme, Thierry, Didier et le prof de gym fermant la marche. Petit développement jusqu'à Villard-Laté et puis, de la sortie du village jusqu'aux chalets, une portion très éprouvante de 6 km avec le 32x28 dans les passages à 11 %. Après La Bagine, un petit replat permet de prendre le bidon, car ce jour-là il faisait beau et chaud à l'arrivée au sommet.

L'escalade ayant été rondement menée, nos jeunes proposent immédiatement de redescendre et de faire Lautaret et Galibier. Les ayant gravis plusieurs fois, je préfère consulter la carte 3536OT. J'avais repéré un peu avant l'arrivée au fort, un panneau de bois indiquant : «Crête de Peyrolles» qui était bien, d'après la carte, le point de départ du col de Barteaux (2382m). Une aubaine ! Que 2,500 km de plus pour engranger un plus de 2000 ! La décision est prise pour Jean-Jacques et moi. La route ou plutôt le chemin amélioré peut faire hésiter. Cela a l'air aussi roulant que l'Izoard en 1956 !!! Il y a bien des cailloux certes, mais avec de bons pneus, cela doit passer, avec un peu de chance. A flanc de montagne, dominant Briançon et Serre-Chevalier, la route suit la ligne de pente. Un petit bosquet de mélèzes, un petit filet d'eau à traverser en mettant pied à terre sur 30 mètres, mais tant pis, on continue. Sur la piste caillouteuse, mais cependant praticable avec prudence, la pente s'adoucit et aboutit à un sens giratoire (même à cette altitude, c'est inouï !). Le col se présente 50 mètres plus haut, dans une prairie sur le GR 5. La vue sur Roche-Gauthier est magnifique à l'est et à l'ouest sur Les Agneaux encore enneigés.

Je n'ai croisé que deux randonneurs qui rejoignaient la Croix de Toulouse, un peu stupéfaits de rencontrer en ce lieu un cyclo, heureux d'avoir franchi un 2000 de plus.

Et Jean-Jacques ? Il a crevé et m'attend au pied du panneau indicateur. «La prochaine fois, on prend le VTT» me lance-t-il à mon arrivée. Je crois qu'il a raison, car il existe d'autres escalades accessibles dans le coin pour étoffer le palmarès des Cent Cols.

C'était le 19 août 2001 et j'avais eu une pensée pour Claude l'Alsacien convalescent qui n'avait pu se joindre à nous... Et pour Jean-Jacques, car, c'était son premier 2000.

Michel MOUTON N°4269 de St Martin-d'Hères (Isère)

A L'ASSAUT DU PARPAILLON

Fin août, dernier jour de vacances dans les Alpes. Près de trois semaines de séjour nous ont vu parcourir un millier de kilomètres et franchir une quarantaine de cols, d'abord dans le Vercors en guise d'acclimatation à la montagne, puis dans le Queyras aux dénivelés plus accentués. Il nous reste un objectif à atteindre : le mythique col du Parpaillon (2637m) et ses neuf ultimes kilomètres de piste muletière.

Après plusieurs jours de grand beau temps, l'orage de la nuit a brouillé le ciel, de nuages qui s'accrochent aux flancs des montagnes. Mais la météo annonce le retour du soleil sur la région ; alors, pas d'hésitation, c'est le moment d'y aller ! Une fois les vélos fixés sur la galerie, nous prenons la direction de Saint-André d'Embrun, petit village calme repéré la veille lors de l'escalade du col de la Coche. La voiture garée sur la place de l'église, à l'ombre d'un superbe tilleul, les vélos préparés et les bidons remplis à la fontaine toute proche, c'est un peu avant 10 heures que nous enfourchons nos montures pour une grimpée de presque 25 kilomètres et 1700 mètres de dénivellation. «Nous ne serons pas avant midi au sommet, c'est certain !»

A peine quelques centaines de mètres parcourus et déjà nous plaçons la chaîne sur le tout petit plateau : elle n'aura guère l'occasion de remonter sur le 42 dents, la pente n'offrant que peu de répit. Une première halte de courte durée pour admirer le point de vue sur la ville d'Embrun dans la vallée de la Durance, et c'est reparti. Le hameau du Villard traversé, une légère descente permet de récupérer un peu avant de franchir le torrent du Crévoux. Nous en profitons pour ôter le maillot, la carte Michelin annonçant un pourcentage plus important et, pas d'erreur, l'allure se réduit, la sueur se fait plus abondante, surtout que le soleil commence à percer la couverture nuageuse qui nous empêche de voir les pics environnants. A partir de Praveyral, nous récupérons des efforts fournis tout en continuant à progresser jusqu'au village de Crévoux où une pause casse-croûte à la fontaine est la bienvenue. Tout en haut du petit bourg, une supérette nous permet d'effectuer quelques achats : provisions et cartes postales. Mais il faut repartir, et plutôt que redescendre sur La Chalp, nous prenons l'itinéraire VTT qui rattrape la D39 par un chemin caillouteux nous donnant l'occasion de pratiquer une autre activité bien connue des adeptes de la «cyclomuletade» : la marche ! Nous en profitons pour prendre les premières photos de la journée en fixant sur la pellicule les pentes des pics Saint-André et de Chabrières.

Le retour sur le goudron est le bienvenu, la route étroite s'élève dans la forêt et l'ascension devient plus sévère. L'obstacle est cependant passé grâce au plus petit développement, quand se présente la portion la plus délicate à négocier : le chemin muletier.

A partir de là, notre progression ralentit encore, car, il faut éviter pierres, cailloux, traînées de sable, et les ravinements causés par les pluies, nous empruntons le plus souvent le bord extrême de la piste, passant d'un côté à l'autre afin de choisir la meilleure surface de roulement. Dans cet exercice parfois acrobatique, nous ne sommes pas gênés par la circulation ; nous sommes seuls à monter là-haut, même les véhicules motorisés se font rares et nous ne nous en plaignons pas. La forêt de conifères s'éclaircit et, à un détour du chemin en lacets, nous découvrons le panorama grandiose sur la montagne du Parpaillon qui culmine face à nous à 3000 mètres. Sur sa gauche, une plate-forme herbeuse nous accueille pour une pause méritée durant laquelle nous pouvons admirer le cours du torrent qui scintille au plus profond du ravin, car le soleil se fait de plus en plus généreux.

Ensuite, alternant pédalage et poussage, nous continuons à nous élever parmi les alpages où paissent quelques troupeaux de bovins. Bientôt retentissent les premiers sifflets de spectateurs intrigués par une présence étrangère et nous surprenons ainsi de nombreuses marmottes qui détalent dans l'herbe, traversent la piste ou font le guet, immobiles. C'est pour nous l'occasion de multiples arrêts afin d'observer ces sympathiques rongeurs à la jumelle et prendre des clichés du splendide paysage qui s'offre à nos yeux d'habitants de la plaine éloignés des massifs montagneux. Tout doucement notre but approche et nous arrivons enfin au pied des grands lacets où il vaut mieux prendre les virages à l'extérieur en slalomant entre

les pierres éparpillées sur le sol. Nous apercevons l'entrée du tunnel à seulement quelques centaines de mètres et dans un dernier effort, nous terminons cette rude ascension pour aboutir sur une vaste plateforme où souffle un vent glacial. Nous sortons les appareils photos afin de fixer l'événement pour la postérité, enfilons rapidement maillot et «Goretex», puis essayons d'apercevoir l'autre extrémité du tunnel et inscrivons sur l'un des autocollants apposés sur la grande porte, notre nom, celui de notre groupe cyclo, sans oublier de mentionner notre appartenance au Club des Cent Cols !

Maintenant, il nous reste à trouver un abri pour pique-niquer, car la faim se fait sentir ; pour cela, nous devons entamer la descente lentement, parfois à pied, jusqu'à une cabane de berger où, protégés du vent et face au soleil, nous pouvons enfin nous restaurer avec nos provisions tirées du sac de guidon. Le calme des lieux est interrompu par le passage régulier d'une demi-douzaine de 4x4 qui montent au col en soulevant un nuage de poussière. Après cette longue pause, nous pouvons admirer encore une fois la beauté de ce paysage minéral où subsistent des plaques de neige. Nous reprenons nos montures et nous nous élançons prudemment, freins serrés, sur la route du retour. De temps en temps, nous parcourons deux ou trois cents mètres en marchant, histoire de nous dégourdir les mains et les poignets mis à rude épreuve.

Avec le retour sur le bitume, nous prenons de la vitesse, mais il faut rester vigilants, car, la chaussée est étroite, bosselée et de forte déclivité : «pas étonnant que ce matin, en sens inverse, le passage se soit avéré particulièrement difficile !». A partir de La Chalp, la route s'élargit, le revêtement s'améliore et la visibilité devient parfaite, car nous sommes sortis de la forêt. Encore deux ou trois arrêts pour nous imprégner de la nature sauvage des parois et des crêtes environnantes, puis nous nous laissons emporter par la pente tout en négociant au mieux les derniers virages.

Nous nous retrouvons sur la place de Saint-André, toujours aussi tranquille en cette fin d'après-midi estival. Après une légère collation accompagnée d'un rafraîchissement bien mérité, les randonneuses installées sur le porte vélos, nous rentrons au camping municipal de Guillestre, fatigués, mais satisfaits de cette nouvelle sortie cyclomontagnarde, en attendant l'an prochain pour d'autres aventures à plus de deux mille mètres.

Michel et Cathia DESCOMBE N°1412 et 4999
d'ARVERT (Charente-Maritime)

LES COLS DE LA NOIRE ET DE RESTEFOND... À TANDEM

«RÉTRO - 1937»

Après le Parpaillon, l'Iseran (franchi voici trois ans, alors que la route actuelle était encore en chantier), et le col des Rochilles, le fameux col de la Noire, voisin de 3000 mètres, nous tentait par ses difficultés même, et, le soir du 7 juillet, nous atteignons Saint-Véran, M. et Mme Samica, ma femme et moi, avec la ferme intention de franchir, le lendemain, le col géant qui fait communiquer le Queyras et la vallée de l'Ubaye.

A six heures du matin, ayant quitté l'hôtel Beauregard nous découvrons, en haut du village, la vieille plaque qui indique « Chapelle de Clausis, deux heures »; Col de la Noire... ici, un «temps-piéton» !

Le sentier est bon, mais de pente irrégulière. Premier casse-croûte à la Chapelle Sainte-Elisabeth, où nous «tombons» maillots et chemisettes, car le soleil commence à chauffer. Après les anciennes mines de cuivre et les carrières de marbre, voici la Chapelle de Clausis, atteinte après de durs lacets, sur un chemin épouvantable.

La chapelle est sur un haut plateau, à 2394 mètres d'altitude. Il faut, ici, prendre à gauche, vers une cabane de bergers située juste sous la Tête des Toillies. Après avoir traversé un véritable marécage, nous atteignons cette cabane, à 2518 mètres. Il faut prendre, à droite, à flanc de montagne, en gardant toujours à sa gauche la Tête des Toillies, pour éviter le sentier du col Blanchet et de l'Italie. Du reste, l'échancrure du col de la Noire est visible.

Ici, commence le dur morceau, il faut porter les tandems dans d'in vraisemblables éboulis, on ne peut que rarement les faire rouler sur les vestiges du sentier. Brusquement, un éperon rocheux, d'allure inaccessible, barre le sentier. Samica et moi partons à pied pour étudier le passage ; sur cet éperon, au delà d'un petit plateau, à 2736 mètres, le col s'offre à nos regards, mais d'immenses névés nous en séparent. Je poursuis seul sur le névé, enfonçant jusqu'aux genoux, puis, découragé, reviens à l'éperon. Mais nos équipières, venues à la rescousse, inspectent à leur tour les lieux et déclarent avec un ensemble parfait : «Nous passons» !

Après un léger casse-croûte, nous entreprenons de hisser à quatre un tandem jusqu'au plateau, derrière ce maudit éperon, dans un chaos de pierraille. Même manœuvre pour le second tandem, puis, nous attaquons le névé. Les tandems s'enfoncent dans la neige. Tant bien que mal nous atteignons en biais un ébouli de pierres, où nous pouvons souffler un peu, mais il faut retenir les tandems qui, couchés sur la neige durcie, ont tendance à glisser.

Il reste à franchir une dernière pente neigeuse de 20 mètres de large à peine. Portant de nouveau les machines à quatre, nous mettons plus d'une demi-heure à en venir à bout, en creusant un petit sentier avec des éclats de roche, dans la neige durcie, sur une pente vertigineuse, où toute chute pourrait avoir de graves conséquences. Le col est enfin atteint, c'est une arête vive, que balaye un vent violent. Etrangement serti dans la neige, le lac de la Noire est à nos pieds, sous les escarpements de la Tête des Toillies, qui nous domine de 150 mètres.

Après un long arrêt et de nombreuses photos, nous attaquons la descente, en prenant à droite du lac. C'est ensuite un plateau herbu, sans trace de sentier, dominant à pic la vallée de Longet. Nous cherchons pendant plus d'une heure comment nous allons bien pouvoir passer ; il y a bien deux torrents, dont nous explorons les lits, mais ils finissent bientôt en cascades ; pas de descente possible non plus par la crête de la Cula.

Et, cependant, des mulets peuvent passer, il faut passer !

Nous décidons d'essayer à gauche, par le lac de Longet, le long d'une pente herbeuse très inclinée. C'est certainement le meilleur passage, il franchit le trop-plein du lac de la Noire, passe à flanc de montagne, puis au-dessus du lac de Longet. Par de belles pentes herbeuses, il est alors relativement facile d'atteindre la vallée et de trouver un sentier de l'autre côté du torrent.

Le sentier nous semble désormais facile ; il dépasse des fermes isolées, devient très étroit au défilé du Gâ, où il domine dangereusement le flot bouillonnant de l'Ubaye, puis débouche sur le plan de Prairouart. Le lac signalé par la carte Michelin n'est qu'un marais encombré de rochers et de beaux blocs de marbre vert. Enfin, nous pouvons rouler à tandem, atteindre Maurin-Maljasset, puis une vraie route, jusqu'à Saint-Paul-sur-Ubaye que nous atteignons vers 18 heures, ayant franchi en douze heures ce col de la Noire, qui nous a laissé d'inoubliables souvenirs.

Il ne faut s'y aventurer que par beau temps, et de préférence dans le sens Saint-Véran-Maurin. La Tête des Toillies, dans ce sens, est le repère le plus sûr. Se guider sur les cartes d'Etat-Major au 50 000ème, Aiguilles n°37, et Aiguilles du Chambeyron n°38, édition 1922.

Après le col de la Noire, le col du Restefond (2643 m), qui fait communiquer les vallées de l'Ubaye et de la Tinée, entre Jausiers et Saint-Dalmas, semblera facile. De Jausiers part une belle route goudronnée, de pente acceptable. A 12 kilomètres, un écriteau indique « Route militaire interdite », et un piquet de garde nous demande nos papiers. Nous voici en pleine zone de fortifications, sur une belle route bien tracée, qui coupe les lacets invraisemblables de l'ancienne route, en dominant d'impressionnants à-pic. A 22 kilomètres de Jausiers, on arrive aux cantines, à 1500 mètres du col. Nous nous ravitaillons très bien à la première cantine de gauche. En montant un peu à droite, de cet endroit on voit distinctement, à la jumelle, les lacets du col du Parpaillon.

De fait, du dernier lacet du Parpaillon on voit bien les constructions militaires du Restefond.

Restaurés, nous gagnons le col, où la route devient mauvaise et se divise en deux. Il faut prendre le tronçon de gauche, qui, très mauvais, descend légèrement en dominant un ravin très profond. Nous pouvons rouler un peu, mais voici qu'une patrouille, à nouveau, nous réclame nos papiers. Nous passons ensuite sous le col de Pelouse, puis atteignons le camp des Fourches, au col du même nom. Il n'y a plus ni route ni sentier pour descendre, rien qu'une prairie en pente et un lit de torrent. Enfin, voici quelques toits, c'est Bousiéyas, que nous ne découvrons qu'en y arrivant.

La route en construction n'étant pas terminée, nous prenons, à droite de celle-ci, l'ancien sentier, où l'on peut rouler. Après le camp du Pra, une belle route goudronnée descend la vallée, vers Vens, le Pont-Haut (très impressionnant), Saint-Etienne-de-Tinée, le curieux village d'Isola, et c'est une belle partie de roue-libre, presque jusqu'à Nice.

Ce col de Restefond, où il est impossible de se perdre, ne peut être franchi qu'avec une autorisation du colonel Dessaux. Il prend ses repas chaque soir, à l'Hôtel des Alpes, à Jausiers, et, très sportif, il nous a remis très aimablement ce laissez-passer. Les photos étant interdites, il convient de cacher l'appareil dans une musette...

Récit de M. DESDOUETS

publié dans «LE CYCLISTE» en 1937 (transmis par Pierre ETRUIN n°341)

«CHEMINS AUX VENTS»

«La bicyclette, comme le chemin, prend de la hauteur. En effet, le sentier escarpé, rude, constitue la vérité du chemin et, dans nos rêveries, nous grimpons toujours à vélo des côtes. Nous prenons appui sur les pédales pour nous arracher à la pesanteur. Les mêmes jambes qui nous retiennent piteusement au sol nous donnent la possibilité de décoller de la terre. Nous éprouvons le bonheur de danser d'une pédale légère sur les plus hauts sommets. Si nous affirmons que la bicyclette est aérienne, c'est que, grâce à elle, nous tombons dans des creux de fraîcheur ; puis nous longeons des crêtes de soleil et nous replongeons enfin dans des portions d'ombre. Nous retrouvons alors la variété liquide et limpide des paysages sous-marins avec leurs courants chauds et leurs courants froids, leurs retraits, leurs différences de niveau de pression.

De concert avec elle, nous jouissons d'une troisième dimension trop souvent ignorée. Nous nous apercevons que quelque chose d'infiniment subtil existe au-dessus de la terre. Nous autres, êtres du solide, du percutant et du contondant, nous redevenons sensibles au fluide. Que de sensations et surtout de rêveries aériennes ! Nous captions le moindre souffle, nous accueillons la brise fraternelle, nous nous courrouçons contre le vent du nord. Nous nous désespérons quand l'atmosphère est inodore, mais je n'ai jamais rencontré de chemins qui ne soient empreints de parfums souvent étranges. Surtout nous respirons, nous échangeons notre propre haleine contre le souffle du monde» .

Ecrit par Pierre SANSOT tiré de «Chemins aux vents» paru chez Manuels Payot.

QUELQUES LIEUX GÉOGRAPHIQUES REMARQUABLES

Voilà quelques années, alors que j'étais dans le Berry, je repérai un site cerclé d'une haie avec quelques bancs de pierre, et au centre, un monument : le lieu idéal pour reposer mes reins fatigués, manger un bout, faire le point sur la carte. J'appris, en lisant la plaque commémorative, que je me trouvais au centre de la France, ici, à Saulzais-le-Potier ainsi qu'il résulte des savants calculs de l'abbé Moreux.

Le soir, je logeai à Vesdun, et l'adjoint au maire, chez qui j'allai quérir les clés du gîte communal, me signala fièrement que je passerais la nuit au point central de la République ainsi qu'en témoigne un monument, sensiblement plus récent que celui de Saulzais. Et le lendemain à Lacelle, faisant part à mes hôtes de ma perplexité, ceux-ci affirmèrent que Saint-Amand-Montrond était bel et bien, et sans discussions, le nombril de l'hexagone. Les manuels scolaires sont formels. Je ne suis pas sans savoir qu'en topographie, lorsque les données sont multiples, il existe un triangle d'erreur, à l'intérieur duquel se trouve le point recherché. Ceci explique cela et la question fut réglée.

Quelques années plus tard, j'atteignis le cœur des monts de la Madeleine et traversai le village de Saint-Clément qui était reconnu, à cette époque, comme étant le centre de l'Europe, celle des Douze. C'était à titre précaire : l'Europe allait compter quinze membres et l'I.G.N. se remettait à l'ouvrage : le centre de l'Europe nouvellement élargie se situe bien plus au nord, en Belgique, précisément à Oignies, petit village frontalier voisin de Fumay. Il se trouve à mi-pente d'une des côtes les plus représentatives de la région, dénommée le Trou du Diable, et dont le pied se trouve en France, en bord de Meuse (ces horizons me sont familiers).

Et pour terminer, l'an passé, retour des Alpes, entre le Léman et le Jura, je me retrouvai au centre du Monde, pas moins, à Pompaplés. Je doute un peu que cette appellation ait reçu l'estampille du Service Topographique Fédéral. Il s'agit plus probablement d'une certitude toute intuitive des habitants du patelin ou plus sûrement d'un joyeux canular. Poursuivant ma route, j'en étais encore tout amusé lorsque je franchis, non loin de la Brévine, la frontière helvético-française. Et je découvris avec jubilation que le lieu-dit se nommait «le Nid du Fol». Sans commentaire.

Philippe TAMIGNAUX N°473 de COUVIN (Belgique)

LE COL DU PORTET

Certain que la météo n'allait pas s'arranger dans la nuit, je n'ai pas actionné les commandes de rempaquetage avec enthousiasme. Une fois les volets entrouverts, le ciel ne m'apparaît pas très incitatif à une débauche d'efforts. Et puis nous sommes dimanche ! Et je n'aime pas rouler le dimanche en voyage itinérant. Il n'en faut pas plus pour que la décision soit prise illico : « Je coupe ! « Enfin presque : on ne va tout de même pas laisser de côté un plus de «2000» sans aller le courtiser ! Le col du Portet et ses 2215 mètres monte tout de même 100 m plus haut que le Tourmalet et se trouve être tout simplement le second col routier français des Pyrénées derrière le Port de Boucharo, ex aequo avec le col des Tentés !

Un argument imparable qui, une fois le petit déjeuner pris très tranquillement, et la chambre à nouveau réservée pour la nuit suivante, je m'élançais vers une ascension dantesque ! Il s'agit ni plus ni moins que de l'escalade, jusqu'à Soulan, du fameux Pla d'Adet cher aux Géants du Tour. Une escalade qui d'entrée, après le charmant village de Vielle Aure et sa superbe église romane, justifie la cohorte de «2 chevrons» distribués tout au long de la D 123 par les carto-graphes de Michelin !

Nous dirons entre 8 et 12 % sans débander - pardonnez l'expression ! Sous un ciel menaçant, qui gronde même dans un lointain noir d'encre, j'avance le plus cool possible, tâchant de conserver un semblant de rythme qui n'autorise aucun instant de répit. Et quand je pense qu'à l'origine, j'avais prévu cette grimpe avant de repartir dans la foulée vers Peyresourde et l'Espagne ! Peyresourde peut-être mais après «basta» !

Plus l'on s'élève, plus le frais nous accapare. Vent sifflant et gênant, gouttes d'eau en préambule de ce que sera la suite, le ciel d'une beauté tourmentée ne laisse pas grand chose à découvrir en son horizon bouché ; le tableau « s'apocalyptise » au fil des hectomètres péniblement arrachés à la pesanteur. Seul au monde, je pense à un bon café fumant avec un croissant alors que le Pla d'Adet et ses immeubles se dessinent avec de plus en plus de précision. L'arrivée dans le bourg de Soulan est alors vécu comme une provisoire délivrance du feu musculaire allumé par cette forte déclivité.

Un village bien calme même... J'ai beau tourner la tête à droite, à gauche, rien ! Pas le moindre café, encore moins de commerces. Tout est figé ici, y compris l'eau de la fontaine du centre qui coule sans bruit ! Carte sous les yeux, je vois «Espiaube» et ses remontées mécaniques. Cap vers l'Espiaube en question... Ça monte ça monte encore plus !

L'environnement change soudain. A cette altitude, la caillasse et la végétation rase font leur apparition. Les étendues s'évadent alors vers des lignes enneigées de plus en plus escarpées. Je laisse sur la gauche la route du Pla d'Adet et me retrouve aussitôt en plein cœur d'une station de sports d'hiver muette comme une chambre mortuaire.

Quelle étrange impression que ces hôtels fermés, ces commerces vides et ces remontées inertes ! Ambiance « Il était une fois dans l'ouest », soleil et harmonica en moins, mais tout aussi oppressante.

Mon vieux, pour ton café-croissant, je crois que tu repasseras !

Quelques câbles métalliques claquent sous l'effet du vent. Près de l'abri où je m'engouffre histoire d'avaler un morceau, des tonnes de skis sont entreposées derrière une vitrine. Bref, ici, personne n'a rien à fiche d'un pékin à vélo, qui plus est, par cette température hivernale ! Et comme en fait, il n'y a personne...

A partir de là, commence véritablement l'ascension sauvage du Portet, celle qui continue à me laisser seul au monde dans un décor irréel. C'est l'hiver en été !

Je n'ose croire que ce qui commence à virevolter de temps à autre parmi les gouttes soient des flocons ? Non, c'est la fatigue qui me donne des hallucinations ! Route assez défoncée par endroits, virages très serrés et pentus, moutons par centaines, se regroupant d'instinct afin de faire donner les calories animales...

le Portet semble encore bien loin !

Voiture ! Incroyable mais vrai, cette présence humaine, même motorisée, me rassure quelque peu : je suis toujours sur Terre ! Une bétailière est garée face à l'étendue herbeuse d'un vaste pâturage. Près d'elle, un jeune berger balaie l'espace à la jumelle. Arrêt.

«Vous surveillez le troupeau ?»

Réponse, avé l'assent rroulant : « Comme il risque de neiger cette nuit, il va falloir veiller aux jeunes. Peut-être qu'on va même être obligé de les rentrer ! » Ça promet...

Pour l'heure, c'est une pluie espacée, encore acceptable, mais très froide. Le col tarde ! J'ai l'impression d'en rajouter, et pourtant il se devine au lointain, noyé dans d'épais nuages de plus en plus foncés. Tunnel. J'actionne la lumière arrière au moment même où les roues restent plantées. Qu'est-ce que c'est ? Pied à terre dans le noir naissant : il s'agit tout simplement d'une épaisse couche d'excréments de moutons recouvrant la chaussée ! Le tunnel en question sert donc de dortoir ou d'abri en certaines occasions ! J'en profite pour rajouter quelques vêtements en vue des derniers hectomètres. Quant à rouler là-dessus, impossible. Je ne vous raconte pas le décrochage des chaussures à cales après l'opération !

Il faisait presque bon sous cette voûte de pierre ! Une senteur «campagnarde» un peu faisandée m'en titille encore les narines tandis qu'apparaît enfin ce col tant désiré. Surmonté d'une construction imposante et de remonte-pentes, le Portet est le lieu de passage du GR 10 qui traverse la chaîne des Pyrénées et aligne ici même une dizaine de lacs dont le superbe (paraît-il) lac de l'Oule à deux pas de là, alimenté par la cascade de Couplan. C'est de là qu'arrivent les deux randonneurs qui s'engouffrent en même temps que moi dans la cabane de berger située à cent mètres. Trempés, exténués, ils déposent leur matériel et se changent aussitôt.

«Nous avons passé la nuit sous la tente, il n'a pas cessé de pleuvoir ! » Et cette pluie, les marcheurs, qui se frictionnent énergiquement le corps au gant de crin (outillés tout de même !), semblent l'avoir amenée avec eux : cette fois, il flotte dru ! Obligation de passer tous les «plastiques», surchaussettes et gants latex, pour entamer la descente ! Avant la manœuvre, et malgré le fort vent glacial, je ne puis résister à une ultime contemplation de l'environnement. Les sommets enneigés si proches, ce lac de l'Oule, et plus loin, celui d'Orédon et leurs cols muletiers que je ne verrai pas... mais cette inestimable satisfaction de m'être tout de même arraché au confort deux étoiles de l'hôtel pour venir jusque là ! Comme j'aurai bien mérité le bain bouillant et le déjeuner qui s'ensuivra !

C'est parti ! Mains au bas du cintre afin de bien faire gaffe à l'équilibre lorsqu'une bourrasque surgit d'un virage, je dévale prudemment ce qui fut si dur à escalader. Le tunnel ! M..., je l'avais oublié, celui-là ! Séance de marche obligée, miraculeusement éclairé un instant par une voiture. Cadeau des moutons et... re-décrochage des cales en sortant. Vent de plus en plus soutenu, pluie, freins souvent serrés au maxi, ça descend quand même assez vite. Dans le bas de la vallée, St-Lary se distingue à peine tant le plafond est bas ; la température gagne quelques degrés après Soulan, mais la pluie redouble et ce n'est pas sans peine que j'atteins enfin l'hôtel. Il est 13h. Les nombreux clients chaudement installés sous la terrasse couverte du restaurant assistent par la baie vitrée à mon délestage de vêtements trempés. Le vélo « couche » dans une remise tout confort et les fringues plastique pourront sécher sur un fil. Vite vite, l'escalier, la chambre, le bain qui coule à flot à toute vapeur... Plouf ! Il y a de bons moments dans la vie...

Gérard CLASSE N°3413
de KEMPER (Finistère)

PARC DES VOLCANS D'Auvergne

En me remémorant un tant soit peu mes pérégrinations, je me rends compte que j'ai pas mal sillonné ce parc (beaucoup de liens affectifs m'y accrochent). N'oubliant jamais avoir été «adoubé» par des anciens cyclos amis, au Pas de Peyrol, puis à la table d'orientation (alors à terre) du Puy Mary, un lointain 14 juillet. Mes parcours solitaires se situent à l'intérieur ou débordent d'un périmètre tracé par : au sud la vallée de la Truyère, à l'ouest par la D922 prolongée par la vallée de la Sioule, à l'est par la D921 et la vallée de l'Allier.

Le réseau routier très fourni pour de la moyenne montagne, permet de bien mesurer les intentions, d'allonger ou raccourcir les randonnées, d'éviter ou de chercher les obstacles jamais insurmontables (quand les développements sont judicieusement choisis). Et alors ! Les panoramas... Souvent à 360°.

En suivant les petites routes ombragées le long des couses, dans les gorges ou à flanc de montagne, aux bords des lacs, apercevant les châteaux dominant les plateaux ou les cherchant dans les futaies, le cyclo est en permanence subjugué. Ah ! Ce Massif Central.... Et le pédaleur est absorbé par la traversée des inévitables stations thermales romaines dominées par la chaîne des puys et des monts Dore ou cachées dans le massif du Plomb-du-Cantal.

J'aime bien entr' autre balade, les quelques kilomètres de ce circuit : quittant le Mont-Dore, je prends la direction du col de la Croix-Morand. Suivant le temps, je m'autorise un aller et retour au col et au lac de Guéry en n'oubliant pas le coup d'œil vers le nord aux roches Tuilière et Sanadoire. En revenant vers la route quittée, c'est le magnifique ensemble lac et Sancy qui met en scène le cheminement. Après le boulevard de la Croix-Morand la route se resserre. Moment de répit assis sur le bord de l'abreuvoir de Bressouleille, et je descends vers le lac Chambon et le château de Murol (que l'on a longtemps en point de mire pendant la montée de la Croix-Saint-Robert). Un peu de plat jusqu'à la sortie de Chambon-du-Lac et après la cascade à droite, la chaussée se redresse. A ma gauche, la route vers Besse-en-Chandesse m'invite sournoisement ; non, non, il ne faut pas exagérer ! Un autre jour ! Je l'aime aussi cette voie qui traverse la vallée de Chaudefour bien connue des botanistes. Maintenant, je file à travers les pâturages parsemés de bovins de plusieurs races. Indéniablement ce col de la Croix-Saint-Robert est l'un de mes préférés. Pour moi, un arrêt dans la descente pour aller rendre visite à la grande cascade, s'impose. La remontée est épuisante, car, à l'aller comme au retour, à pieds, le vélo est une charge. A l'entrée sud du Mont-Dore, j'enroule avec difficulté cette large chaussée menant aux pieds du Sancy. Je reviens à mon point de départ en me laissant glisser le long de la Dordogne (en définitive, la rivière que je connais le mieux jusqu'à son confluent avec la Garonne).

A bientôt et... bonne route !

Jean-Marie BOURDELAS N°1999
de LIMOGES (Haute-Vienne)

LE CHIEN, AMI OU ENNEMI DU CYCLISTE ?

En villégiature à Sorèdes, début septembre, je profite du beau temps pour aller sillonner les Monts Albères, quadrillés de nombreuses pistes et sentiers de randonnée menant vers une foultitude de cols, pas très hauts certes, mais qui ne se laissent pas franchir si facilement.

C'est ainsi qu'au petit jour d'une de ces belles matinées consacrées à la conquête de ces cols, j'achève la descente de celui de l'Espinass, situé dans la forêt de Sorèdes en limite de la Vallée Heureuse. A l'instant du franchissement d'un passage pierreux, V.T.T. à la main, j'entends à quelque distance, des aboiements. Je n'y prête pas une attention particulière lorsque je me retrouve bientôt face à une chienne à l'allure mi chien-loup, mi husky. Elle se dirige vers moi sans animosité, me semble-t-il (elle n'a pas le poil hérissé, ni les babines retroussées), je lui parle aussitôt et tente de la caresser quand elle arrive à ma hauteur. Caresse acceptée, ouf ! Arrive sur ces entrefaits une deuxième chienne, de race boxer. Même comportement, même réaction de ma part.

Tout est O.K lorsque je repars, les chiennes sur les talons, vers le hameau tout proche de la Fargue pour y retrouver le goudron. Alors que je pensais qu'elles resteraient près des maisons, les voici qui entreprennent de m'escorter sur la large piste qui va me conduire sur les crêtes, distantes d'environ 9 kilomètres. Durant le trajet, «la croisée» furete allègrement, truffe au vent : elle s'arrête parfois, intriguée par le ballet des papillons qui volètent de fleur en fleur. La boxer, plus réservée, trotte à quelques mètres de moi, lorsqu'au détour d'un lacet, j'aperçois quelques vaches en quête d'une herbe rase. Les deux chiennes s'arrêtent aussitôt et... m'attendent pour se décider à repartir en m'encadrant.

Elles ont manifestement peur des bovidés, la scène se reproduira plusieurs fois, car il y a d'autres troupeaux en liberté. Cela me rappelle la Corse. Premier arrêt à la fontaine de la Taragnède pour m'y désaltérer, ainsi que les chiennes. Des randonneurs pédestres, accompagnés d'un labrador, approchent : les animaux s'observent un court instant et finissent par sympathiser.

Je rappelle mes compagnes car je dois gagner le GR 10 afin d'y rafler 8 cols situés en plein sur la crête, à cheval entre la France et l'Espagne. Le sentier, souvent bien marqué, va me permettre de rouler assez facilement sur de nombreuses portions. J'atteins le col del Faig quand, sans crier gare, la boxer se met à essayer de mordre ma chaussure droite puis le pneu avant de ma monture. Je m'arrête aussitôt et l'invective, me demandant quelle mouche la pique. La «croisée» revient alors vers nous en aboyant et se précipite vers sa copine qu'elle bouscule. Pas de doute, elle l'engueule ! La scène se reproduira trois fois avec immédiatement la même réaction de la «croisée». Je pense qu'en fait ce sont les roues en action qui énervent la boxer. Je profite de cet arrêt pour les photographier sur fond de radiophare du Pic Neulos. Alors qu'agenouillé dans l'herbe je m'apprête ensuite à cadrer l'imposant castillo de Requensens, gardien de la vallée espagnole, la boxer vient planter son museau devant l'objectif et me lèche la main. Sans doute pour se faire pardonner.

Mes nouvelles amies vont me suivre jusqu'au pic des Quatre Termes, longé par un long et haut grillage rouillé qui matérialise la frontière. Peut-être un vestige des heures sombres de l'histoire espagnole ? Ce promontoire offre un panorama de toute beauté sur la côte Vermeille et les coteaux de Banyuls avec en premier plan, gardiennes des lieux, les tours de la Massane et de Madeloc.

De là, je rejoins le col des Trois Hêtres en cheminant à travers une haute futaie très aérée. Un quignon de pain abandonné près d'un panneau d'information fait les délices de la «croisée». Elle n'en laisse pas une miette à sa copine qui la regarde d'un air de reproche. J'avais prévu de regagner la vallée par le col d'Aranyo et le village de Lavall mais, en agissant ainsi, je prends le risque de perdre les chiennes et de les laisser errer dans la montagne. Aussi, je décide de faire demi-tour et de les ramener à la Fargue en utilisant, cette fois-ci, la piste carrossable qui passe par le col d'Estaque et la fontaine d'Orry.

Je dois m'arrêter de temps à autre car maintenant, en descente, les pauvres animaux ont du mal à me suivre. La «croisée» reste aux cotés de la boxer alors que, manifestement, elle pourrait courir plus vite. Un petit abreuvoir juché sur des blocs rocheux à environ 1m50 du sol et alimenté par un mince filet d'eau attire mon attention. J'y fais halte pour que les chiennes puissent boire. J'ai à peine posé le V.T.T. contre le talus que la «croisée» bondit dans l'abreuvoir et s'y plonge avec délectation, faisant allègrement déborder le précieux liquide. Elle en avale de grandes lampées tandis que la boxer doit se contenter des flaques boueuses du fossé. La situation est d'une telle drôlerie que je ne peux m'empêcher d'éclater de rire tout en m'empressant de fixer cet instant privilégié sur la pellicule. Son bain terminé, elle s'ébroue vigoureusement et m'asperge copieusement ! J'appelle alors la boxer et l'incite à s'abreuver à son tour.

Cette pause a revigoré mes compagnes qui repartent dans la descente caillouteuse jusqu'à La Fargue où je les attends pour la dernière fois. Elles s'allongent de tout leur long sur la berme et peuvent enfin reprendre haleine. Elles ont, c'est à peine croyable, parcouru à mes côtés 33 kilomètres et franchi 8 cols. De futures adeptes du club des Cent Cols ! Pendant ces quelques heures, je me suis senti heureux en leur compagnie, mais il me faut les quitter dans le hameau de notre rencontre.

Je dois avouer que c'est avec un pincement au cœur que je regagne Sorède après leur avoir prodigué moult caresses.

Trois mois plus tard, alors que je randonnais dans ma région, en pleine descente, un bâtard de chien-loup s'est précipité au-devant de moi pour me mordre. Je n'ai dû mon salut qu'en lui décochant un magistral coup de pied, ce qui m'a déséquilibré. Je me suis retrouvé éjecté, le vélo à la main, en train de dérapier des deux pieds sur la chaussée. C'est par miracle que je ne me suis pas affalé ; quant au clébard, il n'a pas demandé son reste.

Alors, le chien : ami ou ennemi du cyclo ?
Les deux, assurément !

Jean-Jacques LAFFITTE N°604
d'IRLEAU (Deux-Sèvres)

LE PARPAILLON, UN RÊVE RÉALISÉ

UN PEU D'HISTOIRE :

Les travaux de la route et du tunnel du Parpaillon furent décidés par le Général BARON-BERGE, Gouverneur militaire de Lyon et commandant l'armée des Alpes.

Ils furent exécutés par les militaires des Chasseurs Alpains, les soldats du Génie et des ouvriers civils, sous la direction du Capitaine DAVID à la fin du XIX^{ème} siècle (à partir de 1891 plus précisément).

Ils devaient servir à relier les vallées de la Durance et de l'Ubaye, mettant en communication les villes d'Embrun et de Barcelonnette, afin de réduire les temps de déplacements. On pensait à cette époque que l'Est des Alpes pouvait constituer une menace pour le pays. Cette voie permettrait de rejoindre le puissant fort de Tournoux, à la Condamine, et de relier les vallées par des routes empruntant les cols.

La route et le tunnel du Parpaillon (altitude 2637m) furent achevés en 1901. Elle resta longtemps la route la plus haute d'Europe.

Paul de Vivie (alias Vélocio) franchit ce col en 1903 et y retourna en 1909.

Dès 1930 le groupe montagnard Parisien lança une «campagne du Parpaillon» qui porta ses fruits, puisque 29 cyclotouristes allèrent découvrir ce col en 1930 et 54 en 1931. C'est de cette époque que date la «légende du Parpaillon».

Ma petite aventure :

C'est en juin 2001, à l'occasion d'un séjour près d'Embrun, que je me décide à entrer dans la «légende du Parpaillon».

Comment faire ? Vélo route ou VTT ? La première hypothèse est envisagée et je m'attaque aux premières pentes de cette célèbre montagne. En vain, car arrivé au village de Crévoux, je ne peux guère aller plus loin. Mon «coursier» avec ses petits pneus de 700x22 n'y résisterait pas, quoiqu'il y eut des précédents. La route militaire étant devenue un chemin muletier, je me décide pour la deuxième solution, le VTT, beaucoup plus adapté pour ce genre d'épreuve. Et c'est nouvellement équipé que je prends un nouveau départ, cette fois du village de La Chalpe le 5 juillet 2001.

Il est 8 heures et la fraîcheur aidant, je prends calmement la route, celle-ci étant encore goudronnée pendant 3 km sur un total de 12, mais je me doute de ce qui m'attend. C'est ainsi que les hostilités commencent avec un chemin caillouteux et couvert d'épines de sapins au départ. Un petit pont est franchi, puis le chemin se fait beaucoup plus rude, avec des cailloux très agressifs m'obligeant à bien choisir mes traces. Je passe devant une cabane où des chiens aboient. Leur patronne ne peut me renseigner sur la distance restant à parcourir. Nous ferons sans. Je suis seul dans ce décor de rêve, entouré de montagnes, les arbres ont disparu, c'est le domaine des grands espaces. Un torrent donne un fond de musique à mon escalade. Les épingles m'obligent à mettre pied à terre, ainsi que des coulées d'eau en travers du chemin. Plus haut, ce sont des coulées de neige qui me barrent la route et je passe à pied dans l'alpage.

Puis j'enfourche à nouveau ma monture, quand une marmotte me nargue en me coupant le chemin. L'altitude se fait sentir et le souffle devient court aux alentours de 2500m. Soudain, après un dernier tournant, c'est la récompense. Ce fameux tunnel du Parpaillon se présente à ma vue (il est 10 heures). Encore quelques cinquante mètres de marche sur la neige et je pénètre dans cet ouvrage tant convoité des cyclos-montagnards. L'atmosphère y est très humide, des coulées d'eau tombent de la voûte et forment des flaques au sol.

Au loin, je distingue une petite lueur, qui n'est autre que le bout du tunnel menant vers la vallée de l'Ubaye. Je ne me décide pas à franchir ces 466,80 mètres, dans le noir et l'humidité, me contentant du plaisir qu'a représentée pour moi cette escalade cyclo hors du commun.

Après un bref ravitaillement, en admirant encore les sommets qui m'entourent, j'enfile le coupe-vent et j'amorce ma descente (il est 10h 15). Elle se réalise relativement facilement avec un VTT. J'arrête ma «dégringolade» et prends un moment de plaisir à voir quelques marmottes qui se faufilent dans les hautes herbes de l'alpe, par petits bonds successifs.

Sur le retour, un des chiens qui se faisaient entendre à l'aller, me prend pour cible et repère mes mollets que je lève le plus haut possible en criant bien fort. Heureusement pour moi il abandonne sa proie, le bougre. Quelques randonneurs pédestres sont salués au passage et je retrouve La Chalpe où j'ai garé la voiture (il est 10h 50). Un petit détour par Crévoux à l'hôtel «Le Parpaillon» où j'ai relaté cette petite aventure sur un livre d'or ouvert aux cyclos de passage.

C'est tout cela la «légende du Parpaillon». Et je ne peux que recommander à tous ceux qui en ont l'envie de s'y engager. Ils en éprouveront certainement autant de bonheur que j'en ai ressenti.

Il restera à jamais gravé dans mon cœur de cyclo.

Daniel GRANGE N°1993
de La FERTE-MILON (Aisne)

CINQ COLS POUR UN PÈLERINAGE

Rien de tel que le simple avis de naissance de quelques cols dans les collines des Coëvrons pour décider votre serviteur à enfourcher son vélo et partir à leur recherche.

Sillé-le-Guillaume paraît être le point de départ idéal. Comme, depuis le drame de Fyé, les routes de la Sarthe incitent à beaucoup de prudence, j'effectue une rapide reconnaissance des lieux. La D310 m'inquiète beaucoup et je préfère limiter les dégâts en démarrant de Rouessé-Vassé.

Au-delà du passage à niveau, l'ordinaire petite vicinale s'élève gentiment en direction de la lisière boisée couronnant la crête. En ce lundi d'octobre, si le temps n'est pas franchement hostile, il est loin du grand beau. Peu de voitures, quelques ramasseurs de champignons et de temps en temps le grondement des trains passant en contrebas, rompent la monotonie silencieuse de la montée.

Deux kilomètres, deux et demi peut-être, et voilà, à 230 mètres d'altitude, le col de la Vallée, deuxième col de la Mayenne après celui de St-Sulpice. La route forestière dite de la Grande Ligne semblant être la meilleure voie d'accès aux cols suivants, je reviens sur mes pas pour l'emprunter. Peu accidenté, le chemin pénètre dans la forêt, puis paraît prendre beaucoup de plaisir à suivre les ondulations du terrain. Le roux sombre des fougères tranche sur la verdure des grands arbres, laissant entrevoir sur la gauche le gris bleuté de la haute vallée de l'Erve.

Sur la D103bis, la Croix de la Mare (273m), second col de la journée, n'est pas très éloigné de la Grande Ligne. Une bonne rampe bien franche, et ça y est ! Grossière erreur, je plonge sur Rouessé-Vassé et naturellement, il me faut regagner la dénivellation perdue.

De retour sur la Grande Ligne, je continue sous le couvert forestier, bien à l'abri du vent sévissant vigoureusement sur les portions découvertes. Un premier carrefour, puis un autre que je redoute, car il s'ouvre sur l'une de ces routes rouges dont j'ai une sainte horreur. Surmontant mon dégoût, je m'aventure sur la rutilante D304 et passe en force le col de la Galerie (258m). Rapide retour sur la Grande Ligne pour arriver en vue d'un beau plan d'eau de 45 hectares du centre nautique de Sillé-le-Guillaume. Les nuages échevelés traversant à toute allure le ciel gris se reflètent dans les eaux tristes du lac que les premières gouttes de pluie viennent troubler.

Cap sur Mont Saint-Jean. C'est l'heure de la vacation radio et j'ai du mal à trouver la cachette de la cabine téléphonique. J'ai autant de mal à trouver l'emplacement du col des Six Chemins. La brave paysanne questionnée sur le sujet, s'en va en maugréant je ne sais quelle malédiction dont je ne retiendrais que... «Le col, faudrait point se moquer du monde, mon pauvre monsieur !...». Me voilà beau ! Sans autre localisation que D105, je décide d'aller jusqu'au bout de cette route ; elle finit bien quelque part ! Que les kilomètres paraissent longs quand on cherche ! Ma persévérance est enfin récompensée ; le voilà ce col des Six Chemins avec son panneau tout neuf annonçant fièrement 168 mètres !

Demi-tour. Je reviens à Mont Saint-Jean, puis file sur Montreuil-le-Chétif. Sur le vaste plateau, le vent souffle comme un beau diable et les nuages bas augurent mal l'avenir. Un providentiel petit bois de résineux très serrés apparaît sur une minuscule route voisine. J'y serais bien, abrité du vent et de la pluie fine de retour ; agréable moment de détente confortablement installé sur un épais et très élastique rembourrage d'aiguilles de pins.

Brève accalmie. Nouveau départ avec un vent favorable et pas désagréable du tout. Montreuil-le-Chétif... Bref emprunt de la D310 (beurk !), puis, de la mignonne D173.

Que la pratique du cyclotourisme est agréable sur une telle voie ! Sans difficulté majeure, le col de la Source (243m), cinquième de la journée, est inscrit au palmarès.

Maintenant je vise le BCN de Sainte-Suzanne, théoriquement à 27 km. Mais, c'est faire peu de cas de mon irrésistible aversion à l'égard des routes trop passagères. Alors, par enchaînement, défiant les logiques arithmétiques et géométriques, j'emprunte la D103 puis, la D103bis, traverse Crissé, Rouez et La Raterie pour revenir à Rouessé-Vassé d'où, par un minuscule ruban goudronné, je rejoins Erclou, puis Torcé-Viviers-en-Charnie et enfin Sainte-Suzanne. En dépit du vent de tonnerre d'ouest qui me scotche au sol, et de la longue succession de vallonnements particulièrement indigestes, je profite pleinement du moment qui passe.

Quand au hasard d'une conversation, j'évoque les mille et une petites misères faisant le lot habituel du cyclotouriste en randonnée, ma très chère épouse n'a cessé de me répéter...» tu l'as voulu....tu ne vas pas te plaindre !...»

Mais aujourd'hui, pour quelles raisons irais-je me plaindre ? N'ai-je pas passé une journée formidable ?

René CODANI N°1882
de LARDY (Essonne)

CHABERTON

Je pars en descente, toutes les épaisseurs de vêtements disponibles sur le dos. Le bonnet est enfoncé jusqu'aux yeux. J'ose à peine bouger de peur de créer une brèche par laquelle pourrait s'engouffrer le froid. Il ne fait vraiment pas chaud, le long de la Clarée. La gelée blanche recouvre les prés en ce matin de début octobre.

Oui, pas une bonne idée, de partir en descente. Mais depuis le Rosier, pour rejoindre la Vachette, je n'ai pas le choix.

Après avoir franchi la RN 91, la montée du Montgenèvre commence tout de suite. Pas par la route, bien sûr. Une précédente ascension m'avait laissé un souvenir très désagréable du fait du trafic. Sur la Top 25, j'ai repéré un itinéraire qui me conduira au col par le GR 5, puis par une piste VTT. Il n'y aura pas de problème de navigation. Cela monte sec dès le début du chemin.

Il fait, maintenant, grand jour. Les montagnes sont blanches à partir de 2700 m. La neige, à cette altitude, m'inquiète un peu : le but de la balade se situant à plus de 3000 m. 26x26, j'arrive à la station, tranquillement. Une route, puis un chemin, à gauche. Un panneau de bois résume le programme de la journée : Chaberton 5 h.

A 2000 m, l'automne est arrivé. Les mélèzes flamboient. La piste devient très pentue. Devant moi apparaît le versant Sud du Mont Chaberton, vaste et sinistre ruine. Au pied de la face, le lit d'un torrent, que l'on devine ravageur, a été aménagé pour protéger les villages en aval. J'accède au vallon des Baisses en poussant le vélo. La pente est trop raide et il convient de se ménager. Je quitte l'étage des mélèzes.

Petite pause et séance de topographie. De gauche à droite, le col de la Lauze, 2529, celui des Trois Frères Mineurs, 2586, et enfin le Mont Chaberton, 3131, avec un peu plus bas le col du même nom, 2674 tout de même. L'aspect du sentier y conduisant a une allure inquiétante : jusqu'au refuge, on distingue son tracé. Mais au-dessus, il semble se dissoudre dans les éboulis et les barres rocheuses. Après la traversée du large lit du torrent, le GR devient difficile à suivre. Il faut négocier avec la pente, mais à l'approche du refuge, je dois rompre les relations diplomatiques. Il faut maintenant porter le vélo. De l'endroit où je suis, j'aperçois le sommet. Il semble y avoir pas mal de neige. Je sais que je n'atteindrai pas les 3131 mètres à vélo. A pied, peut être ?

Portage en permanence. Il y a même des passages où je dois franchir des escaliers rocheux en tirant le vélo par les roues. J'avais lu dans de bonnes revues que l'on rencontrait des motos au Chaberton. Et là, je ne vois pas comment elles pourraient venir à bout de ce secteur. Mystère ? Je rage contre cette vacherie de vélo qui me scie l'épaule et s'accroche de partout. Les sommets de l'Oisans apparaissent dans l'Ouest. Je rage, je peste de m'être fourvoyé dans une galère pareille. Mais il serait maintenant idiot de faire demi tour : le col n'est plus qu'à une centaine de mètres de dénivellation. Mais pour cela, je dois franchir une pente rocheuse recouverte de cailloux et de terre. L'angoisse.

Je monte en danseuse. Enfin pas la danseuse classique du cycliste. Là, j'ai le style gracieux du petit rat : le vélo sur l'épaule droite, le bras gauche compense et rétablit l'équilibre. Mes pieds, chaussés de délicats escarpins de VTT sautent, de surface stable en surface stable. Je progresse en comptant les mètres.

Ouf ! Voilà le sentier herbeux. Une épingle et je suis au col. Vite, voir de l'autre côté ! Une «bonne piste» y arrive depuis l'Italie. C'est par ce versant-là qu'arrivent les motos et les cyclistes. Il faut mettre à plat la problématique du retour : d'un côté la descente «facile» versant italien avec passage par le Montgenèvre et sa circulation infernale. De l'autre, demi-tour par le versant Sud avec sa difficulté technique. La réflexion est vite menée. Je redescends sur mes pas. Cela me paraît le plus rapide et surtout le moins dangereux : au moins, là, il n'y aura pas de camions ! Je laisse tomber l'idée d'aller au Chaberton. Une autre fois et à vélo : aujourd'hui, à partir de 2800, tout est blanc.

Mon but immédiat : en finir au plus vite avec cette descente, pour rejoindre le vallon des Baisses. Surprise ! Je n'ai pas la trouille. Je cours à côté du vélo. Je me surprends même à rouler dans quelques passages ! Je franchis des passages rocheux façon cyclo-cross. Je fais même des arrêts photos. Bref, je savoure et je prends mon temps dans cette descente que je voulais achever au plus vite. C'est à n'y rien comprendre ! Mais c'est mieux comme cela. Voilà déjà le refuge, puis le vallon. La balade sera plus tranquille maintenant.

Je monte pique-niquer au col des Trois Frères Mineurs. Le sentier zigzague sur la pelouse roussie par la saison. Depuis le sommet, je découvre le vallon de l'Opon qui sera mon itinéraire de descente depuis le col de Dormillouse. Au nord, le Mont Thabor et quelques inconnus. Au Sud, le Viso squatte le panorama.

Je m'installe à l'abri du vent, à proximité d'une ribambelle de marmottes. Elles font leurs dernières provisions avant l'hibernation. L'appareil photo est prêt au cas où l'une d'entre elles manifesterait de la curiosité à mon égard. Je repars vers le col suivant par une descente amusante. Je franchis le col de la Lauze en poussant le vélo. Couleurs tranchées : le roux de la pelouse contre l'azur du ciel avec quelques touches rouges et blanches pour les balises du GR. Le numéro 5 me conduit au col de Dormillouse.

Trois marmottes disparaissent dans leur trou à mon arrivée. Pause photos. Je m'assois sous le vent du terrier. Quelques instants plus tard, une occupante, plus curieuse que les autres, vient aux nouvelles. Nous restons face à face jusqu'à ce que je bouge. Clic ! Clac !

J'entame la longue descente sur Plampinet. Sentier fabuleux. Presque tout à vélo. Sur ma gauche, de grands éboulis à peine austères sous le soleil. A droite, c'est la carte postale de montagne : du ciel bleu, un peu de neige sur les sommets, quelques pitons rocheux, des mélèzes flamboyants, et au milieu, descend le GR. Je m'arrête si souvent pour regarder que je mets longtemps à rattraper deux randonneurs pédestres.

Plus bas, le sentier devient piste forestière. C'est plus raide. Les jantes sont brûlantes. Petite pause repérage. Au-dessus des chalets des Acles, il semble exister un passage qui permet de rejoindre le col de l'Echelle. A la belle saison à venir ?

Dans le pré à côté des chalets, des ânes paissent. L'âne est un animal très sociable. Quand on s'arrête à côté de lui, il s'approche. Mais là, malgré mon arrêt prolongé, personne n'est venu. Pas des ânes de bonne famille !

Le vallon est envahi sur toute sa largeur par les alluvions du torrent. La forêt de mélèzes est comme inondée d'une bonne épaisseur de cailloux. Sans doute la crue du siècle... Le chemin a dû être retracé. Cela secoue beaucoup. Cela secouera encore beaucoup le long des nombreuses épingles qui descendent sur Plampinet.

André PEYRON N°317
de CHABEUIL (Drôme)

«CAR OÙ EST TON TRÉSOR, LÀ AUSSI SERA TON COEUR»

Mathieu 6.

Après être entré au club des «100 cols» pour des saucissons (Revue n°21), j'avais découvert au fil des ans et des randonnées, la montagne et une confrérie dont j'allais oublier peu à peu certains préceptes. Il est vrai que nous subissons actuellement les affres d'une société dont la devise est connue de tous : plus haut, plus vite et plus fort.

La jeunesse aidant, j'ai pêché par orgueil ; mais comment ne pas résister à la tentation de retrouver son patronyme au milieu des premières pages du tableau d'honneur ?

A ce petit jeu, je me suis brûlé les ailes, au point de m'écoeurer et de ne plus me souvenir de certaines «campagnes», comme l'an passé. Je m'étais imposé une quête de 101 cols en 420 kilomètres de pistes et d'asphalte sur un VTT pour un dénivelé positif d'environ 10000 mètres ; sur les 28 heures de randonnée, je n'avais consacré que 4 heures aux arrêts et aux visites. Au final, je n'ai gardé de la région parcourue que le souvenir d'une carte quadrillée et disséquée à l'extrême pour rallier un maximum de cols en un minimum de kilomètres et de temps.

Cette année devait être celle de la rédemption. Il me fallait retrouver la Montagne pour ce qu'elle représente, à savoir une formidable école de volonté et d'humilité, et non pas pour le nombre de cols qu'elle pourrait me fournir. Il me fallait retrouver la Montagne pour ce qu'elle recèle de plus beau au fond de ses vallées (presque !) inaccessibles et au sommet de ses pistes rocailleuses et éprouvantes : des sites grandioses, des merveilles d'architecture, une nature souvent sauvage et préservée, des hommes exceptionnels. Il me fallait choisir un dernier chemin de croix pour ressentir la joie ineffable éprouvée au sommet de mon premier col. Je souhaitais une région de haute montagne, une ascension longue mais à visage humain, loin des cortèges de voitures.

Mon choix s'est porté sur cette minuscule D126 qui relie Arthez d'Asson au col du Soulor ; à partir de ce 999^{ème} col, il me resterait une bonne dizaine de kilomètres de pur bonheur pour atteindre ce fameux 1000^{ème} col tant convoité : l'Aubisque.

Je me suis délecté du panorama offert avant les tunnels de Bazens. Puis les souvenirs ont resurgi : jamais je n'oublierai le Vercors traversé avec mon père, le Beaujolais sillonné avec ma soeur, le tour des Écrins, le Salève, les Glières et les Aravis avec mon beau-frère, les monts de Tarare et du Lyonnais, la Chartreuse avec des amis étudiants, l'Oisans avec Lily et sa bande du Touriste Club de Lyon, le Jura suisse partagé avec Jean-Louis. Jamais je n'oublierai non plus les pâtisseries et les boissons offertes dans les Vosges, au Pays basque et en Ardèche, les vêtements séchés et parfois prêtés dans certains refuges en haut des cols et l'hospitalité de certains montagnards qui nous offrent un repas le temps que l'orage s'éloigne...

Quelques kilomètres plus loin, mon épouse me réservait un accueil plutôt pétillant et je pouvais bloquer le compteur sur 1000 en observant sans regret aucun, quelques cols muletiers à portée de fusil !

Les autres cols à venir ne seront que pur plaisir ; si la montagne ne m'en offre plus, peu importe il me restera toujours la Montagne...

Eric LASTENET N°3191
de CHATEAURENAUD (Saône et Loire)

A MES PLUS DE TROIS MILLE MÈTRES INCONNUS

Dans l'avion qui nous mène à Arica (dernière ville au nord du Chili à l'entrée du désert d'Atacama), une publicité montre un homme à vélo accompagné de la légende : « Parza algunos, esta es la mejor forma de recorrer le Chile » (pour certains, ceci est la meilleure façon de découvrir le Chili). Bien que cette publicité ne vantait pas les mérites du voyage à bicyclette, je me mis à rêver. C'est sûr que pour découvrir un pays, rien ne vaut le vélo qui vous mène de manière lente, là où la voiture et le bus ne pourraient aller, et là où le marcheur mettrait bien trop de temps, pour parcourir la distance qu'on peut faire pour véritablement découvrir un pays, tant soit peu plus vaste. Alors, quand on parle du Chili et qu'on a envie de pousser une pointe jusqu'en Bolivie...Enfin, juste faire un petit tour...

Départ donc d'Arica avec deux compagnons : Pierre Schillewaert de Stavelot et Bernard Gillain de Buzet près de Floreffe. Deux cyclistes expérimentés dans ce genre de voyage et moi, petit novice, découvrant les pistes et les routes du Chili, ne connaissant que les «beaux chemins de France» de Belgique et de Navarre.

Et tout d'abord le désert... Une grande leçon d'humilité et de patience comme dit Théodore Monod. De la poussière qui vous rentre partout, de la sécheresse, des pierres et des collines à perte de vue. «Sur l'île déserte, il faut tout emporter», dans le désert d'Atacama aussi, car, nous ne rencontrerons aucun village pendant trois jours, mais nous goûterons aux attentions des rares automobilistes de passage, qui nous proposent à chaque fois quelques fruits, un peu d'eau, et toujours nous demanderont si tout va bien, si nous ne manquons de rien. Ah, solidarité des gens du désert !

Putre, puis la longue montée vers Parinacota, superbe petit village accueillant à 4200 mètres d'altitude, des rencontres, des repas partagés, une pointe jusqu'au lac Chungala, tout petit, entouré par des montagnes et des volcans de plus de 6000 mètres ; superbe...à vous couper le souffle !

Mais je me pose une question : «Si nous sommes partis de la mer, on a dû franchir des cols ?». Pourtant, aucun n'est mentionné sur la carte ! Le Chili, pays de démesure, ne va quand même pas indiquer un col à peine élevé de trois ou quatre mille mètres. En plus, quand on lève les yeux au ciel, on voit encore des nuages plus hauts que les volcans. Va-t-il aussi falloir les escalader ?

Transfert à San-Pedro d'Atacama ; dix heures d'autobus pour traverser le désert, mille kilomètres de route. C'est comme si on avait traversé la France ! De là, départ vers la Laguna Verde, la Laguna Colorada, passage près du Licancabourg, les geysers de «Sol de Mañana». Des pistes pas faciles, mais des paysages somptueux. On se trouve là, comme au début, où il n'y avait que des rochers et la lumière qui les sculpte au gré des heures de la journée. Il y a le vent en continu qui souffle aux oreilles la plus belle des chansons de « Kéña » ; il y a cette lumière éblouissante et le froid de la nuit sous la tente et sous les milliers d'étoiles. Un voyage qui vous mène au tréfonds de vous-même, certes dur, mais tellement riche.

Tiens, là au fond, nous sommes passés à un col à 4800 mètres, près de Sol de Mañana et aucune mention sur la carte... (il faut dire que ce n'était pas le premier et comme le dit un proverbe andin : après chaque col, il y a un autre col...). Et puis, il y a Potosi, Sucre, Cochabamba, la rencontre de deux jeunes Autrichiens, Nina et Peter, et ce petit bout de route ensemble. Des montées infinies, des villages qui n'arrivent pas en fin de journée, des rencontres avec les villageois, des nuits passées dans des écoles, si gentiment ouvertes par des instituteurs si accueillants, des orages et des bergeries toutes simples, mais qui nous ont abritées pour la nuit, des moments passés avec des personnes qui accueillent des enfants orphelins de Potosi. Paysages grandioses, espaces quasi infinis, rencontres profondes ou rapides, mais toujours sous le signe de l'hospitalité.

Et toujours des cols franchis, des cols sans noms, des cols à plus de deux mille mètres, des cols où on s'arrête quelques instants, le souffle court. On voudrait que le temps s'arrête, alors on prend une photo avec l'illusion de sauver cet instant...

Et puis, le retour à Arica (en bus depuis Cochabamba) ; d'un œil fatigué, on regarde ces paysages qu'on laisse à regret. Content du périple accompli. On voudrait bien reprendre son vélo qui doit bien s'ennuyer dans les soutes du car. Mais les pistes ensablées, la tôle ondulée des chemins, les cailloux ont eu raison de nous. Heureusement, Jean-Charles Dekeyser et son épouse nous attendent à Arica. Ce sont eux qui furent nos anges gardiens et nos interlocuteurs au Chili. Ils possèdent une auberge et une petite agence de voyage susceptible d'aider des gens comme nous, qui ont eu un jour l'idée de prendre d'assaut, à vélo, la Cordillère des Andes.

Il reste dans nos têtes plein d'images, de souvenirs, de voix et de visages. Il reste l'envie de repartir parce que l'Amérique du Sud est un continent qui offre tant de richesses culturelles, tant de beautés, de paysages, et tant d'hospitalité.

On repartira ; c'est comme dit Goethe : «si quelque homme se lève et touche les étoiles, nulle part ne s'attachent désormais ses pieds incertains, et le vent et les nuages joueront avec lui».

Oui, c'est ça, nous avons touché les étoiles...

Christian MERVEILLE N°3861
de BRAINE (Belgique)

ECLIPSE TOTALE !

J'ai passé la semaine de l'éclipse de 1999 dans la région de Bitche (Moselle). Si les conditions d'observation du phénomène se sont révélées déplorables, je n'ai tout de même pas fait pour rien, le déplacement depuis Nice, ayant pris soin d'emporter mon vélo. Et c'est le lendemain de l'éclipse que j'ai pu me rendre compte de ce qu'est une nuit noire, sans lune, sous les arbres des Vosges : éclipse encore plus totale !

Comme je n'avais pu me libérer plus tôt de quelques obligations familiales, il était bien 15h passées lorsque je me suis mis en route pour un circuit au départ d'Obersteinbach.

J'ai donc commencé par une boucle au départ du col de Goetzenberg, suivie par une autre au départ du col du Litschhof, agrémentée du col Honenbourg (67-0473). Je dois préciser qu'ayant oublié le topo à la maison, je ne l'ai donc consulté qu'après coup.

J'ai pris mon temps pour apprécier la vue à 360° depuis le château du Honenbourg, puis le Fleckenstein, malheureusement fermé à cette heure-là : 19h passées. J'ai pourtant décidé qu'il serait plus « rentable » pour le retour, au lieu de faire 8 km de vallée plate, de passer par le col du Hohwardt, puis de continuer par les cols de Wineckertal et Langthal. Je suis donc monté sans problème au Hohwardt, (bravant l'interdiction de la piste aux cyclistes, comme il est d'ailleurs mentionné au topo guide, côté nord-est et j'ajouterais pour ma part que c'est finalement toute cette partie de la forêt qui est interdite) non sans faire un aller et retour au Saupass (67-0439) et au Kuhlaegersattel (67-0389b). D'où l'intérêt de passer à la nuit tombante, heure où les honnêtes gens sont rentrés chez eux.

Du Hohwardt, je rejoignis directement et sans problème, même à la nuit presque tombée, le col de Niedersteinbach (67-0350), laissant Guensthal et Entre Deux Windstein, pour une autre ballade. J'ai bien vu la pancarte du col à la lumière frontale, et je comptais, de là, rejoindre le col du Wineckertal (67-0358) tout proche. Mais, maintenant, je ne comprenais plus rien à la topographie ; la carte au 1/50000 ème indiquait bien pistes et sentiers en toute direction, ce que confirmait le terrain. Une boussole m'aurait été bien plus utile dans ce relief tourmenté et un peu trop compliqué pour moi. La nuit tombée, il devenait même difficile d'apprécier le restant de lueurs indiquant l'ouest, et, pour comble de malheur, c'est le moment opportun qu'ont choisi mes piles pour s'épuiser dangereusement. Je me suis donc retrouvé à faire ce qu'il ne m'était encore jamais arrivé de faire : marcher dans le noir total (même les yeux grands ouverts) en allumant ma lampe frontale quelques secondes pour vérifier si j'étais toujours sur la bonne piste.

Ce fut une expérience fort intéressante ! J'aurais même bien dormi sur place s'il n'y avait pas eu ma sœur au gîte en train de se faire un sang d'encre comme je pouvais me l'imaginer. Peut-être que mon copain Marc Sourimant, cent-coliste aussi et présent au gîte, lui expliquerait que ce ne serait pas la première fois que je rentrerais à la nuit noire.

J'ai donc dû passer plus d'une heure à errer, tester les pistes, puis à rebrousser chemin sans pouvoir me décider sur une direction à prendre. J'ai béni le club vosgien d'avoir prévu des balises fluorescentes, grâce auxquelles j'ai pu retrouver le GR 53. J'ai encore mis beaucoup de temps à déterminer à quel niveau je me trouvais sur ce GR avant de décider du sens pour l'emprunter. Finalement il m'a conduit à Obersteinbach, et je dois à la providence de ne pas m'être perdu à nouveau quand il lui a pris la fantaisie de quitter la piste principale pour un sentier qui s'est terminé en cul de sac. J'ai alors rebroussé chemin et avec les derniers flux de ma lampe qu'il me restait, j'ai tout juste pu apercevoir les balises indiquant le changement de direction du GR. L'aventure s'est soldée par un retour à plus de 23 heures au gîte où je me suis bien fait enguirlander.

Aujourd'hui, étudiant la carte à tête reposée, je suis sûr de n'être jamais passé au Wineckertal, tout simplement parce que j'ai pris d'emblée, à partir de ce dernier, une piste N-W en légère montée au lieu d'une piste W-S-W en légère descente. Comme ma piste menait aussi à un col géographique, je me suis cru au

Wineckertal sans y être, et à partir de là, il est très difficile de se remettre sur le bon chemin. Et pour finir, j'ai «loupé» quatre cols ! Et je devrais donc y retourner.

Moralité : le muletier la nuit, vaut mieux éviter, surtout par une nuit sans lune et dans la forêt vosgienne !

Jean-Michel CLAUSSE N°1364
de VILLENEUVE-LOUBET (Alpes Maritimes)

LES COPAINS D'ABORD

Il ne s'agit pas d'un récit concernant un circuit montagneux accompagné de cols prestigieux, mais d'une amitié née d'une passion commune : les cols !

Il y a dix ans, Jean Pierre Ratabouil et Gilbert Jaccon, avec quelques copains, décident de se retrouver pour un week-end, afin de chasser le col en toute tranquillité, et de renouveler ce rendez-vous, chaque année début septembre. Au fil des ans, le groupe s'est étoffé et chaque fois, c'est plus d'une vingtaine de copains qui se retrouvent pour assouvir leur passion. On trouve tellement de plaisir à rouler ensemble qu'on organise des rendez-vous en février, car attendre un an pour se revoir, paraît trop long.

Malgré notre amitié, ce qui n'était pas pensable, arriva : étant des gens de caractère, au cours de notre rendez-vous de septembre 2000 à Isola, un malaise agita notre groupe à tel point que Jean Pierre décida d'arrêter là nos chasses collectives. Chacun regagna son foyer avec un petit goût amer et ne put accepter une telle situation ; car, si l'appartenance à la confrérie des Cent Cols nous avait réunis, c'était une amitié sans faille qui nous unissait. Alors, profitant de l'hiver, le téléphone aidant, chacun chercha la solution. C'est Christine et Jean Michel Bouillerot qui la trouvèrent en nous proposant un week-end VTT à Mesmin en Périgord.

Voyons si l'amitié est vraiment la base de notre groupe, ou simplement l'attrait d'une chasse aux cols exceptionnelle ; car pour cela, le département, à ma connaissance, est mal choisi. Il n'y a pas un seul col !

Et bien, ils sont tous venus ; de Beaune, du Cantal, des Pyrénées Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et de Velaux. Ils étaient là, même s'il n'y avait pas de cols ! Et je peux vous garantir que les circuits étaient de toute beauté et que la dénivelée ne manquait pas.

Et que dire de nos soirées où les rires et les chansons animèrent ce petit village qui a su nous accueillir dans un gîte super. La convivialité et l'ambiance furent telles, que rendez-vous fut pris pour février et septembre 2002 en Auvergne. Comme quoi une passion peut engendrer une grande amitié.

Je tiens à remercier la confrérie des Cent Cols qui m'a permis de rencontrer des gens exceptionnels, avec qui il fait bon vivre.
A bientôt les amis !

Martial GARCIA N°3525
de PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

LE CHEMIN DES ÉTOILES... QU'EST-CE ?

C'est la plus haute randonnée cyclo...pédestre de France et certainement l'une des plus belles, sinon la plus belle, mais certainement pas la moins sportive.

De quoi s'agit-il ? D'un périple qui se déroule sur deux jours au départ de Lourdes, organisé par le groupe ETAU des cyclo-randonneurs Lourdais sous la haute autorité de René Delhom et de ses assistants Vincent et Jean-Louis.

Donc, le samedi 8 septembre, nous nous retrouvons sur le parking de la salle des fêtes où s'effectue le départ. Il y a environ une trentaine de cyclos (nombre limité pour des raisons de sécurité). Il fait encore nuit. Une bonne ambiance règne entre les cyclos, heureux de se retrouver et les organisateurs très sympathiques satisfaits de voir que le temps est de la partie. Il fait frais mais le ciel est dégagé. Je salue l'unique Alésien, à savoir Emile Soulier et les autres cyclos que j'ai pour la plupart eu l'occasion de rencontrer à une autre randonnée (Sierra Marena) qui se fait dans les Pyrénées-Orientales. Ces deux organisations ont des points communs essentiels à mes yeux, à savoir : nombre limité de cyclos qui pédalent deux jours en montagne dans une ambiance faite d'amitié, de convivialité, sans aucun esprit de compétition et où l'on a le temps de parler, d'admirer les paysages et de prendre de nombreuses photos. Il manque un Alésien au départ -le célèbre Bébert- qui a été victime quelques jours avant d'une très sévère chute dans les Cévennes. L'absence de casque ayant aggravé ses traumatismes, j'ai la surprise de voir son compagnon de route préféré - Emile - casqué ... C'est le début de la sagesse !

Il est temps de démarrer. Une voiture de police, gyrophares en action, nous ouvre le passage dans la cité endormie jusqu'à la sortie de l'agglomération où nous empruntons une piste cyclable qui est en fait une ancienne voie de chemin de fer goudronnée. Quel plaisir de rouler au petit matin, en sécurité, l'esprit tranquille! A partir d'Argelès-Gazost nous retrouvons la route, mais la circulation est assez réduite et nous pouvons admirer les gorges de Luz. A la sortie de Luz-Saint-Sauveur, la route commence à monter, mais cela reste convenable jusqu'à Gèdre où commence vraiment la partie touristique et sportive. A la sortie du village, nous prenons la petite D 922 à gauche. Très rapidement, nous gagnons de l'altitude, Gèdre est déjà bien en-dessous de nous, pour ensuite longer le gave de Héas. La vallée, étroite au début, s'élargit progressivement jusqu'à Notre-Dame-de-Héas. Il est temps maintenant de tourner à droite, de passer le péage (c'est gratuit pour les cyclos) pour parcourir les 7 km de la route en lacets qui nous emmènera au cirque de Troumouse, premier haut lieu de la randonnée. C'est un cirque très sauvage, presque inhospitalier, limité par un arc de cercle dont les sommets avoisinent les 3000 mètres. Il n'y a plus de neige, la végétation est limitée, l'ensemble est très aride. René qui a parcouru toutes ces montagnes à pieds dans tous les sens, nous donne les noms des différents sommets et des brèches qui les séparent.

Il est temps de redescendre, très rapidement pour certains, et de s'arrêter après le dernier lacet, car c'est là que se situe le restaurant qui va nous accueillir pour le repas de midi, que nous prendrons sur la terrasse, à l'ombre des parasols, car il fait un temps superbe et le soleil chauffe encore très fort. Repas délicieux, vin à volonté... est-ce bien raisonnable ?? Ambiance chaleureuse. Un petit café, et nous enfourchons nos vélos pour une petite descente avant de tourner à gauche, pour deux kilomètres environ d'une petite route très très pentue, qui aboutit au barrage des Gloriettes. Aller et retour sur le barrage pour admirer le cirque d'Estaubé situé au fond d'un vallon avec le lac en premier plan. La verdure est plus présente, quelques plaques de neige ont résisté aux mois d'été ; ce cirque me semble plus accueillant que son voisin de Troumouse. Descente prudente pour retrouver la route du gave de Héas et ensuite celle qui monte à Gavarnie, terme de la première étape. Arrivée au gîte, récupération des bagages dans le fourgon de René, prise de possession de la chambre très confortable, douche, et après, une boisson bien méritée ; il est environ 17h 30 et nous avons plus de deux heures devant nous. Nous partons à pied (n'oublions pas que c'est une randonnée cyclopédestre) pour gagner le fond du cirque de Gavarnie. C'est très agréable de marcher un peu après une journée de vélo. Le soleil éclaire le sommet du cirque, le bas étant déjà dans l'ombre ; cela accentue le relief. Il n'y a pratiquement personne, ce qui rend le site beaucoup plus majestueux et mystérieux.

rieux qu'aux mois de juillet et août, où les touristes, en grand nombre, ne permettent pas de goûter aux charmes de ce lieu peut-être trop connu.

Retour au gîte, il fait maintenant bien frais, pour le repas du soir au menu parfaitement adapté à notre activité de la journée et à celle du lendemain. Je me trouve à la table de René et c'est un vrai bonheur que de l'entendre raconter ses sorties de chasse, en particulier à l'isard, avec un fusil dans le temps, avec un appareil photo et un caméscope depuis quelques années. En effet, beaucoup de chasseurs semblent avoir oublié que la chasse est un sport, et qu'il y a une éthique à respecter, ce qui a pour effet d'inciter les vrais chasseurs à délaissé le fusil pour des appareils permettant de prendre de magnifiques images de cette faune sauvage des Pyrénées, pour le plus grand plaisir de ceux qui pourront admirer ces documents. Il est temps d'aller prendre quelque repos. Un coup d'œil à l'extérieur nous apprend que Gavarnie est totalement plongé dans les nuages. Que sera demain ?

6h du matin. Tout le monde est debout. Le temps est clair et très froid. Après un petit déjeuner à la hauteur de la situation, départ dans la pénombre. Equipement d'hiver de rigueur, si l'on peut dire, pour les 20 km de descente jusqu'à Luz-St-Sauveur. Pratiquement pas de possibilité de pédaler pour se réchauffer un peu. C'est avec plaisir que l'on se retrouve sur la place de Luz pour se dévêtir. René est là, avec son fourgon prêt à recevoir notre excédent de vêtements. Rendez-vous pour tout le monde au sommet du col du Tourmalet à 11 heures. Montée continue, au pourcentage assez régulier, à l'ombre jusqu'à Barèges, au soleil ensuite. Pendant les derniers kilomètres, on a tout le loisir d'admirer le Pic du Midi de Bigorre, qui, il est temps de l'avouer, est le haut lieu principal de cette randonnée. En effet, le chemin des Etoiles, c'est la route non goudronnée, fermée par une barrière, qui, du col du Tourmalet, permet de rejoindre les cols de Sencours et des Laquets. Bien entendu René a obtenu toutes les autorisations pour que nous puissions utiliser cette route jusqu'au col de Sencours. Il nous ouvre la barrière, demande poliment au troupeau de lamas, très curieux, mais pas vraiment souriants, de nous laisser passer, et c'est avec un grand plaisir que nous roulons sur le chemin des Etoiles. Il n'y a pas de voiture, sauf celles des organisateurs, la pente est modérée et l'on peut admirer, en levant la tête, l'observatoire du Pic du Midi qui se détache sur un ciel parfaitement bleu et, en la baissant, la route que nous venons de gravir pour gagner le Tourmalet.

Arrivés au col de Sencours (2378 m), tous les cyclos abandonnent leur monture et leurs chaussures de vélo pour des chaussures de marche, car, il reste environ 500 mètres de dénivelée pour atteindre l'observatoire. Avant de nous laisser partir, René, l'œil malicieux, sort de son fourgon un gros carton d'environ 2 mètres. Il nous explique rapidement que les médailles c'est dépassé et d'une utilité peu évidente, alors... qu'un bâton de marche, c'est beaucoup plus original et pratique pour une ascension pédestre. Chaque participant a droit à une magnifique canne sculptée (ours, isard ou marmotte) sur laquelle est gravé le nom de la randonnée et la date. Nous remercions chaleureusement notre organisateur. Très rapidement nous pourrions apprécier l'utilité de ce cadeau souvenir. Jusqu'au col des Laquets (2637m), le chemin est en bon état, mais après, le sentier devient escarpé et mal entretenu ; aussi, en montée, et encore plus en descente, avoir un troisième point d'appui permet de progresser plus facilement et en sécurité. Vers 13 heures nous arrivons enfin à l'observatoire, les nuages aussi. Ils montent de toutes parts, se déplacent très rapidement. Il fait froid, nous sommes maintenant à 2872 mètres. Heureusement le repas est prévu à l'intérieur. Il sera excellent. Plats variés, bien présentés et servis par des jeunes sympathiques. Le temps passe vite. Nous irons faire un tour à l'exposition qui retrace l'évolution des connaissances sur le monde des étoiles et en particulier du soleil ; nous nous arrêterons quelques instants au magasin de souvenirs où il y a de splendides cartes postales de l'observatoire en hiver, puis ce sera la descente. Dur, dur, pour les muscles des cuisses maintenant refroidis. Heureusement le paysage est très beau avec, en particulier, une vue plongeante sur le lac d'Oncet et le chemin des Etoiles.

Nous retrouvons nos vélos bien rangés et attachés à côté du fourgon auquel nous confions nos cannes et nos chaussures de marche. Descente prudente jusqu'au Tourmalet qui est, comme c'est souvent le cas, dans le brouillard. Celui-ci accompagnera les cyclos jusqu'à La Mongie. Ensuite quelques gouttes, simplement pour nous rappeler que nous sommes dans les Pyrénées (dixit Emile) et ce sera l'arrivée à Lourdes. C'est avec tristesse que nous devons nous séparer après ces deux journées exceptionnelles. De très beaux

paysages, des routes tranquilles, une superbe randonnée parfaitement organisée par René, Vincent, Jean-Louis et tous les cyclo-randonneurs Lourdais auxquels j'adresse mes félicitations et mes remerciements. C'est cela le Chemin des Etoiles.

Christian GERARD N°3185
d'ALES (Gard)

UNE RANDONNÉE TENDUE

La lecture de la revue du Club des «Cent Cols» ravive de nombreux souvenirs montagnards dont certains demeurent plus vivaces en raison des circonstances. C'est ainsi que le récit de René Codani «Le bout du tunnel» (revue n°29-2001, p.49) m'a ramené une vingtaine d'années en arrière où il m'est arrivé la même (més)aventure.

A cette période, comme je le fais encore actuellement avec mon ami Jean Barrié, je partais de temps en temps pour des campagnes de cols (souvent muletiers), généralement en compagnie de deux compères, Jean-Jacques Laffitte et Alain Migot, certaines fois seulement, avec l'un ou l'autre, comme ce fut le cas ici avec le dernier nommé.

Nous étions tous équipés de randonneuses 650 B avec pneus de 35, à une époque où l'inexistence des VTT ne nous empêchait pas de quitter le goudron avec nos robustes machines de route, toujours performantes et fiables.

Ce jour-là, Alain avait prévu un long circuit muletier depuis La Brigue nous faisant parcourir, si ma mémoire n'est pas trop défaillante, la route stratégique du Mont Saccarel au col de TENDE.

Le temps était beau et propice aux photos, notre programme se déroulait sans problème particulier malgré un départ trop tardif, Alain n'étant pas un lève-tôt.

Alors qu'après notre pique-nique nous déambulions depuis des kilomètres sur un chemin caillouteux en corniche, nous nous sommes trouvés face à un engin de travaux publics qui obstruait le passage. En proie au vertige, j'eus les pires difficultés pour passer cet obstacle dans la mesure où la seule possibilité consistait à le contourner sur la droite côté précipice. La journée étant bien avancée, Alain, plus habile que moi, finit par perdre patience devant mes tergiversations et repartit sans m'attendre.

Une fois sain et sauf de l'autre côté, je ne me pressais pas particulièrement pensant qu'Alain s'arrêterait sûrement pour que je le rejoigne. Il n'en fut rien ; sujet sans doute à un mouvement d'humeur d'autant qu'il s'était fait mal à une jambe (coup de pédale) en essayant de m'aider, il continua rapidement sur la lancée et, comme il me le raconta ensuite, entreprit immédiatement la descente depuis le col de Tende pour rejoindre La Brigue avant la nuit.

Je me retrouvai donc isolé au niveau du col de Tende, à la nuit tombante, sans âme qui vive, avec uniquement la carte Michelin, insuffisante en la matière : Alain, qui avait concocté ce périple, possédait seul la carte IGN au 1/25000 indispensable pour la circonstance. Il m'avait pourtant bien expliqué la veille qu'un chemin sur la gauche difficile et très sinueux, marqué même, je crois, comme dangereux, permettait de redescendre directement en France, mais comme René Codani, je n'arrivai pas à le trouver dans l'obscurité naissante.

Après avoir, pour explorer toutes les possibilités, grimpé jusqu'à un fort en cul de sac, j'atterris près d'une borne frontière d'où démarrait une petite route asphaltée plongeant vraisemblablement vers l'Italie, au fin fond de laquelle on apercevait de lointaines lumières.

Je ne vis pas d'autre alternative que de brancher ma dynamo et de me lancer - très précautionneusement - dans la descente. Celle-ci fut interminable, d'autant qu'à chaque épingle à cheveux, ou virage très serré, j'étais quasiment obligé de mettre pied à terre, l'éclairage devenant alors insuffisant vu la vitesse réduite.

Enfin j'atteignis à la nuit noire un village italien, et restais bloqué devant le fameux tunnel de 3 km interdit aux cyclistes. Malgré l'heure tardive (il devait être entre 21 et 22h), le douanier ou carabinier de faction m'interdit formellement le passage, exigeant que j'attende la venue d'un véhicule pour me transporter.

Je pense avoir poiroté, en grignotant, au moins trois quarts d'heure avant qu'on me donne enfin l'autorisation exceptionnelle de traverser faute de voiture pour m'amener, quand justement arriva un camion rempli de légumes qui fut illico réquisitionné pour embarquer le cyclo et son vélo.

C'est donc dans cet équipage que je fus véhiculé jusqu'à Saint-Dalmas, particulièrement frustré d'avoir manqué une belle et longue descente. Je repris alors ma machine pour atteindre notre hôtel de La Brigue, où j'arrivai passablement furieux : il n'y eut cependant pas de tempête, car je retrouvai un Alain assez inquiet, mais quand même serein comme le Ventoux car sans doute très confiant en mes capacités de survie ! Des souvenirs lointains qui ne s'effacent pas facilement même s'ils manquent de précision dans cette petite narration.

Henri BOSCH N°110
de ONET LE CHATEAU (Aveyron)

N.D.L.R : Deux membres du Comité de lecture ont, pour ce récit, proposé la note de 14,650 (curieux ! non ?)

COMPTES DE MILLÉNAIRES

Il était une fois, il y a dix ans déjà, un cyclo amateur de chiffres et COLlectionneur qui envisageait de passer son 100 ème col dans des paysages grandioses, à plus de 2000 m, en un lieu baptisé d'un nom qui sonne bien.

Le Col des Seigneurs (06-2111), dans le massif du Marguareis, fut choisi et toute la fin de saison établie dans ce but. C'est ainsi que début octobre, accompagné de Daniel et Rémy, deux amis de l'AC Grasse, il donna l'assaut au départ de La Brigue, BPF du Comté de Nice.

Mais sérieux contretemps, la Baisse d'Ugail (06-1392), non encore référencée sur cartes et Chauvot, perturba ce plan. Et la bouteille emportée pour la circonstance fut débouchée au Col de la Celle Vieille (06-2099) au nom moins prestigieux.

Pour la petite histoire, après excès de libations, Daniel commença à ne plus avancer et c'est ainsi que les trois compères durent effectuer toute la descente muletière du Col de Tende (06-1871) par une nuit sans lune et sans éclairage, bien évidemment, pour arriver à Tende vers 20h30.

Il était une autre fois, (but avoué étant 2000 en l'an 2000) prévu de franchir un col à plus de 3000 m. Le Col du Jandri (38-3151) était pressenti. Mais là encore, les circonstances en décidèrent autrement. C'est avec l'ami Martial de Perpignan, membre d'une prestigieuse bande de chasseurs à VTT, que l'exploit fut accompli le jour de l'Ascension. Le Col del Loup (66-0199a), capturé dans les vignes à l'ouest de Latour de France, ne fut pas tout à fait à la hauteur. Mais il n'y eut aucune honte à déboucher une bouteille de vin d'oranges le soir en compagnie de sa charmante épouse et de leur nombreuse progéniture (un petit pour 200 cols environ).

Le lendemain, commencèrent de nouvelles aventures avec le passage à Perpignan du camion de ramassage de l'AL. Lons le Saunier. Et c'est avec la bande à François qu'une centaine de cols hispaniques furent engrangés en provinces d'Albacete, Cuenca et Teruel.

Conclusion : si la COLologie n'est pas encore une science tout à fait exacte, elle est un excellent moyen pour nouer et entretenir de solides amitiés et découvrir de nouveaux horizons.

Gérard FILLION-ROBIN N°1681
de GRASSE (Alpes Maritimes)

RANDONNÉES TENDASQUES

En cet été 1999 mon choix s'est porté sur un séjour au camping de Tende (1) avec un double objectif, vélo et longues marches avec mon épouse, de ce fait j'ai privilégié les sorties de la mi-journée excluant ainsi les circuits décrits dans le TOPO.

Premier objectif : la baisse de Peyrefique, sévère montée jusqu'à Castérino, au-delà 2km500 de goudron avec les 500 derniers mètres en descente, puis une route caillouteuse avec un passage raide à la sortie du tunnel et enfin, bonne surprise, un kilomètre de goudron en vue du sommet, de là, la baisse de Barsenzane n'est qu'une formalité.

Deux superbes cols dominant Tende, le Loubaira (997m), et le Bosétia (1111m). Au bas du bourg un panneau directionnel indique le premier, un muletier revêtu au tout début. Le but atteint, il convient de continuer vers les relais de télévision, au premier virage ne pas suivre le balisage mais franchir la barrière, en 1 km on atteint le second, le col de Bosélia (1111m).

Le col de Tende à partir de Limone est un régal, pente régulière et goudron jusqu'au col de San Lorenzo, le passage le plus pentu se situe dans la traversée de la station «Limone 1400», la moisson continue jusqu'au fort de Giaure avec de superbes paysages en prime.

Qu'il s'agisse des cols du Parpaillon, de Menée, du Buis ou du Pas de la Fosse, le catalogue des cols de France nous offre deux ascensions, le tunnel et le col géographique. Pour Tende rien pour le tunnel, comment remédier à cet oubli ? En compulsant une carte IGN de 1978 je trouve la réponse avec un col à l'altitude 1279.

Autre sortie fort agréable la baisse de Géréon : à la sortie de La Brigue, ne pas franchir le pont et se diriger vers Val Del Prat, parcourir 2km500 et prendre à droite une route en partie revêtue. Après cette première réussite, un petit circuit permet d'ajouter les baisses de Péluna et d'Arpèse. A ne pas manquer : la baisse de Sanson par Notre-Dame des Fontaines, le col Linaire et le collet du Loup. J'ai beaucoup moins apprécié l'ascension de la baisse de l'Ourne, la première partie décrite dans TOPO 3 est agréable, mais au-delà du goudron, impossible de cycler pendant quelques kilomètres. Heureusement le haut est nettement plus praticable. J'ai évité le crochet par le col Moyen préférant prolonger la sortie jusqu'à La Porte en direction du mont Agnélino, quant à la descente mieux vaut l'effectuer par Castérino.

Ultime sortie : la baisse d'Ugail par le hameau de Morignole, large route classée R1 bien agréable au petit matin, de là, direction la baisse de Crouseta, sentier S2/3, certains passages franchis dans les hautes herbes me laissent penser que je suis le premier à fouler ces lieux depuis pas mal de temps.

Le balisage et les panneaux posés par le Conseil Général des Alpes-Maritimes évitent toute erreur de parcours, la région est superbe. Je suis bien décidé à revenir pour compléter mon palmarès et notamment découvrir un certain Collet (1492m), borne 349, décrit dans le Tour du rocher de Maina proposé par l'Office du Tourisme.

(1) Camping Saint-Jacques ouvert du 01/6 au 15/9 avec des chambres d'hôtes.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

LE ROITELET, L'AIGLE ET LA VIEILLE BUSE

FABLE CYCLOTOURISTE EN TROIS ACTES.

Acte 1 : La scène se déroule au sommet du Col de la Crouzette, en Ariège, début août 1980. La Semaine Fédérale de Pamiers bat son plein. Il fait beau et très chaud, le panorama est superbe et les cyclotouristes ont soif. D'autant plus que la route qui, depuis Biert, grimpe jusqu'à cette ligne de crête, est plutôt pentue, comme en témoignent les trois chevrons de la Michelin ; en outre, elle vient d'être revêtue d'un éblouissant tapis de gravillons blancs que les cyclistes n'ont apprécié que très modérément.

Annick et moi avons éclusé quelques gobelets de boisson fraîche et commençons tout de même à nous inquiéter de ne point voir apparaître Dominique. Il va avoir quinze ans et grimpe très correctement, mais peut-être commence-t-il à ressentir la fatigue, car c'est la septième journée de cols à répétition, et encore une fois, il fait très chaud.

Le voici enfin, rouge comme un coq et... visiblement furieux contre le monde entier, à commencer par son dérailleur, la D.D.E. locale, ceux qui ont tracé l'itinéraire, et nous deux, qui l'avons amené en ces lieux de torture !

«Enfin te voilà, Domi ! Que t'est-il arrivé ? Tu as eu des problèmes ? Tu as terminé à pied ?»

Il n'avait pas besoin d'un surcroît d'humour, le petit coq, et surtout pas d'un sourire entendu. Il pose sans délicatesse son vélo contre un arbre et explose : «J'en ai marre ! Ce vélo, il ne marche pas ! Et qu'est-ce que vous avez à rigoler comme ça ? Si vous croyez que c'est drôle ! Je le répète, j'en ai marre ! Vous ne m'y reprendrez pas ! ...»

Cela ne dure pas, bien sûr : quelques fruits, de l'eau fraîche à satiété, un temps de repos bien mérité, quelques photos pour immortaliser «l'exploit», et l'on est prêt à poursuivre la conquête de «l'Edelweiss ariégeois» par Portel, Pégère et consorts. Et le soir même, on se fait des projets de Tourmalet et d'Aubisque.

Acte 2 : Cinq août 1986. Les orages qui se sont succédés, presque sans interruption, depuis hier après-midi se sont enfin apaisés. La colère céleste s'était déclenchée juste comme nous franchissions le Passo di Giau et nous avons dévalé vers Cortina d'Ampezzo sous des trombes d'eau. La sagesse nous avait conseillé de chercher un hôtel dans cette ville qui en regorge, et de patienter jusqu'au lendemain pour profiter pleinement de toute la palette colorée des Dolomites. L'impressionnante fantasmagorie des éclairs fulgurants et les coups de cymbale rebondissant du tonnerre nous avaient tenu éveillés durant la majeure partie de la nuit. La brève accalmie matinale n'avait été qu'un soupir avant une coda digne de Richard Wagner qui nous avait contraints à nous accroupir sous la cape avant d'achever l'ascension du Passo Tre Croci.

Mais le déluge avait eu un effet heureux. Dès que le soleil s'était montré, dissipant peu à peu les nuées pour rayonner dans l'azur d'un ciel de paradis, c'est un camaïeu de verts qui avait servi d'écrin à la splendeur minérale des Dolomites. Du rose à l'ocre, les trois cimes du Lavaredo offrirent à notre contemplation émerveillée un spectacle d'une rare beauté. Et, vers la vallée, serti dans un cadre de conifères, le lac de Misurina scintillait tel un saphir gigantesque. Nous étions conscients que c'était un moment privilégié, qu'il fallait en imprégner nos sens éblouis, mais aussi tenter de «mettre en conserve» des parcelles de cette magnificence naturelle. Je mettais donc pied à terre plus souvent qu'à mon habitude dans les ascensions, afin de photographier les paysages mais aussi, autant que possible, mes chers et habituels compagnons de route. Pas question toutefois de s'arrêter sur les deux ou trois kilomètres de la route à péage qui grimpe au refuge Auronzo, car le pourcentage supérieur à 20 % aurait compromis la remise en selle !

«Tiens, photographie cette corniche rocheuse !» me disait Dominique, «Là, tu pourrais faire une contre-plongée quand maman va passer.. « Ou encore : « Prends un peu d'avance, tu nous cadreras dans les lacets...».

Pas facile pour moi de prendre de l'avance, dans un col, sur un fils qui grimpe comme un chamois, mais, à condition qu'il y mette un peu de bonne volonté et ... s'arrête un peu de pédaler, je veux bien faire un effort. Seulement à l'avenir, il serait bon d'inverser les rôles. Cela me permettra d'être sur les photos !...

«En tous cas, nous prendrons chacun notre appareil photo. Toi, Dominique, tu feras les prises de vue sur la route, et moi ... je profiterai des arrêts pour saisir mes clichés !»

Ainsi fut fait, qui permit à chacun de grimper à sa guise : Annick et moi, sur le mode «diesel», le plus souvent ensemble ; Dominique, plutôt «T.G.V.», soit filant devant à la recherche d'un cadre photogénique, soit chassant à l'arrière, ayant satisfait à sa mission de reportage.

Acte 3 : C'est l'hiver à la fin juin 1996, pour ce Brevet Cyclo-Montagnard du Jura. Depuis Lons-le-Saunier, il fait une température glaciale, et au contrôle de Gex, il nous a fallu dix bonnes minutes et deux boissons chaudes pour cesser de grelotter et sentir la circulation reprendre dans nos doigts de pied.

Mais ce n'étaient que les prémices. Dans Puthod, les choses tournent au cauchemar. D'abord il pleut, des gouttes qui, peu à peu, se font flocons. Puis il grêle et les impacts sur le casque scandent, sur un rythme inversement proportionnel à mon allure, ma progression vers le sommet de ce col qui me rebute inexorablement, pour la troisième fois en dix ans. Les deux premières fois, j'avais mis pied à terre parce que j'étouffais de chaleur et je sentais mon cœur s'affoler. Cette fois, je suis gelé, mais j'éprouve tout de même le besoin de m'arrêter deux ou trois minutes pour reprendre souffle - idiot que je suis, à moins de 200 mètres du replat et de la petite descente qui précède le dernier ressaut. Annick m'a devancé et m'attend au col.

Transis des orteils aux cheveux, malgré les vêtements chauds, les gants d'hiver, les surchaussures et le goretex, nous slalomons entre les flaques d'eau et les plaques de grêle et nous abritons, le temps de deux chocolats chauds, dans une auberge de la Valtay. Nombre de participants assiègent le téléphone pour joindre leurs accompagnateurs motorisés ou des taxis. Ils ont tort, car le soleil, pâle et rachitique mais plein de bonne volonté va percer timidement les nuages. Pas tout de suite, mais après le contrôle ravitaillement de Lajoux, où la chaleur communicative des bénévoles organisateurs fait merveille dans l'indescriptible atmosphère de refuge tiède et odorant qui règne sous les tentes hâtivement dressées pour s'adapter aux circonstances. Nous y retrouvons Dominique qui s'étonne que nous soyons mouillés car lui s'est «envolé» dès que les premières pentes ont dressé le nez, et a échappé, sinon aux nuages, du moins à leurs pleurs.

«Ah, vous voilà quand même ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez eu des problèmes ? des crevaisons ? Je me demandais bien ce que vous faisiez, car cela fait longtemps que je vous attends !»

«Fallait pas rouler si vite mon fils ! Nous, on a pris notre temps... Mais cette saloperie de Puthod, on ne m'y prendra plus !

Tu peux me croire sur parole !»

La suite fut agréable, et l'on vit même des vélos redescendre des voitures pour rentrer, triomphants, propres et sans complexe vers Lons-le Saunier.

Epilogue : Jean de La Fontaine eût su, mieux que moi, tirer moralité de ces anecdotes. Encore eut-il fallu que la pratique cyclotouriste fût en vogue à la Cour de Louis XIV. Le titre de la fable ? Peut-être, «le Roitelet, l'Aigle et la vieille Buse». J'en imagine assez bien les derniers vers :

La Montagne s'entend
à bien nous enseigner
Que vérité d'hier n'est point
celle de demain,
Tel qui rit, dans l'Aubisque,
le grim pant à sa main,
Souffrira mille maux, l'âge venu,
dans l'Escrinet.

LA QUARANTAINE VOLAGE (SUITE ET FIN...)

Il y a un an, je parlais de divorcer de ma bonne grosse draisienne, un cycle à bras à trois roues qui a toujours eu un peu d'embonpoint en hiver comme en été : 18 kg prête à partir (Revue 2001 n°29 p5).

Il y a un an, je rêvais sans retenue sur la photo d'une jeune femme à la ligne mannequin : un vélo couché, un fin coursier à deux roues de 12 kg, une machine sur laquelle on pédale avec... les pieds.

Il y a un an, ma mère me disait : «Un divorce dans la famille, ça fait désordre». Et inévitablement, elle ajoutait : «Tout le monde sait que le temps guérit toutes les blessures, celles du cœur et celles du corps». Je dois aujourd'hui admettre que, dans un sens, elle avait raison. Mais seulement dans un sens, car, j'ai certes repris la vie (sportive) commune avec l'ancienne, mais j'ai aussi ouvert ma porte (du garage) à la belle jeune femme. Avec celle-là, nous continuons de grimper des cols à la force des biceps, lentement mais sûrement, et avec celle-ci, depuis peu, nous fendons la bise sur le plat. Oh, n'allez pas imaginer des records de vitesse. Avec mes jambes à la musculature à moitié paralysée et atrophiée, 30 à 40 kilomètres en plaine, une moyenne de 16 à 18 km/h, un pont enjambant la voie ferrée constituent déjà des victoires, des petits exploits personnels impensables il y a seulement deux ans. C'est qu'il n'est pas facile pour un quadra de vivre avec une jeune femme à la ligne aussi... aérodynamique. Il a fallu tout bonnement réapprendre à faire du vélo, et sur un vélo couché, ce n'est déjà pas une mince affaire pour le commun des mortels car, le tronc du cycliste faisant corps avec le siège, on ne peut corriger les réactions de la machine qu'avec la direction, qui du coup en devient très sensible. Grimper à 5 ou 6 km/h tient ainsi de l'exercice d'équilibriste.

Serons-nous capables un jour de nous hisser au sommet d'un col, si petit soit-il ? Nul ne le sait aujourd'hui. Elle a tout à découvrir, la jeune femme ! Pour les grandes moissons d'été, il y a encore et toujours la bonne grosse draisienne, qui a déjà tant supporté.

Alors, comme vous pouvez vous en douter, il n'est plus question de divorce. Et ne dites surtout pas à ma mère que je vis en ménage à trois, elle me croit fidèle dans toutes mes balades.

François MIROUX N°4900
de KAUFBEUREN (Allemagne)

LE COL D'HECTOR

A propos d'un sondage organisé et détourné en un vague hommage à Brassens et aux cols, si tant est qu'il existe entre ceux-ci et celui-là le moindre rapport.

En cette tour de Babel
Lequel est le plus bel,
Le plus désirable parmi
Les cols de mes amis ?

Est-ce le col d'Allos, grimpant avec dextérité les abruptes parois ubayennes ? Où alors, et qui lui ressemble comme un frère, la Cayolle émergeant du sombre Bachelard, pour s'épanouir aimablement sur les crêtes des premières montagnes azuréennes ? Mais la Bonette, dit-on communément, a une autre ampleur et tant un versant que l'autre, chaotique de ci, verdoyant de là, le cycliste qui s'y aventure est toujours grandement impressionné, par le paysage d'abord, par lui-même ensuite.

Pour ne pas quitter ces parages, la Moutière, en venant du sud n'est pas mal non plus, surtout en vélo routier, lorsque poussant finalement le dit vélo pour rejoindre la route de Jausiers, on s'est déjà habitué à mettre pied à terre, tant ça monte sur ces raidillons de la Haute Tinée.

La Couillole aussi me plaît bien, quand, parvenant enfin au sommet, on découvre dans un site majestueux, l'imposant mont Mounier qui vous verrait arriver là, d'un air presque condescendant. Aux Aravis également, on découvre, et le mot est faible tellement il se laisse voir, autre et prestigieux sommet : le Mont Blanc lui-même, éclatant de lumière par une belle journée d'été.

Du Parpaillon-tunnel on ne découvre qu'un tunnel fermé ; le spectacle est alors avant. Tout en pédalant dur, il ne s'agit pas pour autant de le manquer, car à la redescente il vaudra mieux fixer son attention sur le chemin. On découvre en cette montée, par exemple le superbe Brec de Chambeyron et le reste... et quel reste, autant de près que de loin. Tout ! Sauf le sommet occulté.

Aux Garcinets... (Garcinets, dites-vous ?) oui oui : le col des Garcinets : 05-1185. Ca ne vous dit rien ? La route vient buter sèchement contre la montagne. Ca va passer ? Oui oui ! Mais plus questions de lacets, ce sont des zigzags par où la route se trace sur cette raide pente. Et alors... quelle allure !

La Colombière aussi a de l'allure. C'est de la belle et classique image de col. Parlons cyclo : c'est beau, c'est dur, c'est haut.

Et l'Izoard donc, avec (comme au Ventoux) toute cette caillasse en prime... et la présence des grands qui sont passés ici, récoltant sur ces terres difficiles l'auréole des champions, autant qu'au Tourmalet, vrai col lui aussi, franche bascule à cheval sur une fort haute ligne de crêtes où quelque chose va changer, sauf la gloire omniprésente (même pour moi, allez, humble pédaleur qui bascule à 7,5 km/h).

J'aime une belle inconnue : la Cine 04-1505. Mélange subtil de Tourmalet, de Garcinets, d'Allos et d'Aubisque... On y découvre du sommet, le col suivant (du Diable je crois) qui est bien au diable et que donc on n'atteindra pas -entre les deux, la route, le chemin, tout est parti en un gigantesque éboulement.

A la Madeleine on ne court pas ce risque. La route est solide, la montagne tout autant. Et la réputation du col. Seules les jambes du vaillant cyclo ne le sont plus.

Avant d'atteindre l'altière Lombarde, lorsque la route -après la station de ski- retrouve enfin sa vraie nature, sauvage, étroite, pleine de bosses et de trous, la roche est là aussi, d'une présence âpre et rougeâtre en cette montagne escaladée, quand la route se fait longue depuis la profonde Tinée et que nous voici aux portes du Piémont.

Pas loin de là, au Col Saint-Martin, les paysages traversés sont plus pastoraux, comme aux Aravis ; cependant le ciel est ici différent, plus bleu, plus fort et la tomme de chèvre ou de brebis remplace le reblochon. Je parlerais du col d'Eze pour dire simplement qu'il s'élève au-dessus de la mer, que par une froide et ensoleillée journée d'hiver, on peut apercevoir de ses dernières rampes, les sommets enneigés d'une île lointaine.

Et que dire de cette envoûtante Croix-Saint-Robert, traversée dans le brouillard où, impassibles dans une herbe haute et mouillée, des chevaux étonnés vous regardent passer comme une bête curieuse ?

Après c'tour d'horizon des mille et un' recettes

Vai'je tirer au sort en secouant ma casquette ?

Eh oui ! Choisir quoi ? Des pâturages des Aravis à la rudesse de la Lombarde, d'un paysage où, dans une brume bleutée, ondulent des collines de l'austère haute montagne, de la douceur de l'un à la froide et rigide beauté d'un autre. Du seigneur Izoard ou de la reine Bonette ? Des zigzags ou d'un coup de coeur ? La bascule du Tourmalet ? L'éloignement du col des Champs ? Le... La... Les... et le Galibier ? me fait remarquer quelqu'un. Au Galibier on trouve tout réuni. Il y a tout !

Oui... mais je ne suis jamais allé au Galibier, il ne peut donc pas être mon plus beau col !

Devant tant d'embarras, je n'ajouterai rien, sauf comme disait l'autre : le plus beau col, c'est celui qui reste à faire ?

Alors, rêvant déjà à la saison à voir

Sur mon brin de lauriers (des 100 cols)

Je m'endors comme un loir.

Grimpettes

Vraiment trop aimées

Vous faites

Très mal aux mollets.

Mais d'ici là, du coup de coeur organisé

Analysant toutes les ambages,

Je ne serai plus à même de décider.

Rendez-vous au prochain sondage.

Jean-Jacques DUBAR N°5046

de DIGNE (Alpes de Haute Provence)

JE SUIS HEUREUX !

Il faut ici que je vous fasse part d'un fait très important !

Depuis des années, désirant faire partie du Club des Cent Cols, mais grimpeur très moyen, j'ai gravi très péniblement, surtout les plus de 2000 m, un nombre suffisant de cols pour entrer, enfin, dans l'honorable confrérie. Aussi, le moment venu, j'ai répertorié les cols escaladés, établi la liste et envoyé celle-ci aux responsables pour acceptation. Attente, et enfin, la réponse me parvient. Oui, ça y est, je fais partie des Cent Cols. Je suis HEU-REUX !

Mais, accompagnant la réponse, je lis un feuillet sur lequel est noté que Cap de Long, lac d'Aubert, lac d'Orédon, les Bouillousses, Tromouse ne sont pas des cols. J'accepte, puisque le mot col ne figure pas, quoique ces lieux soient cités comme cols par ailleurs !

Continuant la lecture de ce feuillet, je découvre, ô surprise, que l'on m'a ôté également le Pas de la Case. Y aurait-il deux poids et deux mesures ? Atterré que je suis à la lecture de ce verdict, et après un moment de stupéfaction, je prends le guide « Chauvot » et à la page 7 je lis : critères et définitions des cols : sont pris en compte les Cols, les Pas, les Collets, les Brèches, les Boccas etc... etc.

Ne perdons pas les pédales, gardons notre calme et réfléchissons ; question : y a-t-il des Pas qui sont des Pas et des Pas qui ne sont pas des Pas ? Je préfère tout de suite vous dire que je ne veux pas ouvrir une polémique sur les Pas qui sont Pas et sur les Pas qui ne sont pas Pas, mais, convenons ensemble qu'il y a quelque chose qui ne va pas, car, sur ma liste je mets un Pas qui est un Pas et on me répond que mon Pas n'est pas un Pas, pourtant dénommé Pas.

Je ne comprends pas, non pas que ce soit incompréhensible, pas du tout, mais je n'arrive pas à saisir la différence entre un Pas et un autre Pas, puisque tous les deux sont des Pas.

Que faire ? Avant tout se calmer, évacuer les mauvaises idées ressenties à la lecture d'un tel jugement, car, me supprimer à moi un Pas que j'avais eu tant de mal à escalader, c'est ne pas reconnaître les souffrances endurées, les jurons proférés dans la montée, me demander d'oublier le bonheur, la joie d'être arrivé à vaincre un tel obstacle et de faire une croix sur tout cela ; c'est vraiment très dur !

Mais comme on le dit très souvent, le calme est arrivé après la tempête. J'ai trouvé la solution ; la seule ! Suivons notre guide à tous : le « Chauvot ». Suivons ses traces Pas à Pas, mettons nos pas dans ses Pas et il ne nous décevra pas. Croyons le quand il affirme qu'un Pas est un Pas ; c'est donc un Pas ! Quand ce Pas n'est pas un Pas, il ne le dit pas et ainsi, ne se trompe pas.

Aussi, faisons très attention ! Entre les Pas sûrs, les Pas litigieux et les non Pas, ne nous trompons pas. Un seul conseil, suivons notre guide, lui, nous mènera aux vrais Pas, et sans faire de faux Pas !

René MARIE N°5381
de FOULAYRONNES (Lot-et-Garonne)

TONTON AU TIBET

Allez, Tonton Frédo, pas d'histoire, parle-nous un peu du Tibet !

Pas d'histoire ? Ok ; exceptionnellement, je ne vous ferai pas le décompte (précis) du nombre de crevaisons, ni de mon kilométrage journalier. J'aurais pourtant juré que ça vous intéressait...Mais puisqu'on parle du Tibet, je ne vais pas vous parler de la seule route du Tibet dont on parle sans cesse : la classique route Lhasa-Kathmandu. Ceux qui l'ont faite et ont eu la chance de faire d'autres routes de très haute montagne en conviendront, ce n'est pas la plus belle de toutes. C'est, de prime abord, celle qui sécurise le plus : lien entre deux grandes villes, distantes de guère plus de 1000 km, avec en plus un embryon de circulation touristique à bord de jeeps. Et puis, la première partie n'est pas inintéressante : si l'on prend la « route » du sud, vue sur le splendide lac de Yamdrok, puis sur les glaciers de la piste Nakartse-Gyantse, et enfin justement la ville de Gyantse. Dans tous les cas, l'on passe par Shigatse, et son superbe Tashilumpo (monastère). Mais les deux tiers suivant, jusqu'à Kathmandu, sont loin d'être passionnants. Certes, l'on peut distinguer, dans le lointain depuis Tingri, l'Everest. Comble d'ironie, l'Everest lui-même n'y apparaît même pas comme le sommet de la chaîne !

Non, y'a pas à dire, je vous conseillerais une autre «route» qui, de l'avis des cyclos (français ou étrangers) qui l'ont parcourue, est nettement plus belle, peut-être même la plus belle de tout le Tibet : celle venant du Yunnan, c'est-à-dire de Kunming, Dali et Lijiang, ou du sud-est. Cette piste semble, sur les cartes à grande échelle, suivre tout bonnement le Mékong. Grossière erreur, ainsi qu'on s'en rend vite compte sur place ! Le tracé n'arrête pas de jouer au yo-yo entre 2000 m et 5000 m, de couper et recouper les vallées et gorges de la région et accessoirement de franchir une kyrielle de cols.

Pour commencer, les deux superbes villes historiques que sont Dali et Lijiang : rien que ça, vous en avez déjà pour votre voyage. Puis c'est l'entrée au Tibet, magnifique, grandiose. Si vous faites ça en avril, c'est un spectacle, de voir cette neige de partout, et notamment autour de l'archi-hyper-super (j'ai pas trouvé de meilleurs quantitatifs de qualificatif) magnifique lac de Rawok, juste à l'aboutissement d'une incroyable série de hauts cols - le plus élevé à 5008 m. Vous n'êtes alors pas au Tibet, mais en Norvège ou en Alaska. Voir ça ou le Perito Moreno (glacier se cassant la gu... dans un lac, dans le sud de l'Argentine) ou à la rigueur le Machu Picchu ; ensuite vous pouvez prendre votre retraite de touriste professionnel, vous l'aurez bien méritée.

La route reste très belle, jusqu'aux portes de Lhasa, soit le dernier col à 5020 m (150 km avant la capitale tibétaine). Et c'est là le plus intéressant du «trip» , car en roulant depuis le Yunnan, vous arrivez à vélo au grand site du bouddhisme tibétain, comme un pèlerin. Arriver au pied du Potala, grâce à vos mollets, ça a de la gueule, non ? Atteindre un site mythique à vélo a bien plus de valeur que l'atteindre banalement en avion, bus ou train. Or, si vous venez de Kathmandu, il est actuellement impossible de le faire à vélo, quoi que prétende le Guide du Routard, aux infos totalement obsolètes en ce domaine. S'il est assez aisé de faire Lhasa-Kathmandu (à la frontière, ils laissent passer sans problème), c'est exclus dans l'autre sens. Conclusion : vous atteignez misérablement Lhasa en jeep ou en avion.

Mais toutes les routes tibétaines sont interdites aux étrangers, allez-vous me dire... Justement, figurez-vous que la route Lhasa-Kathmandu est également interdite aux touristes, qui ne sont autorisés à circuler qu'en groupes organisés, ou prétendus tels (il est aisé de prendre une jeep entre Shigatse et la frontière, pour 270 FF). Et les vélos ne passent que parce que la police ferme les yeux...mais de temps en temps, elle les ouvre, lorsqu'un grand pont décide soudain de faire le ménage, et voilà les cyclos pourchassés le long de la Friendship Highway (Route de l'Amitié). Et la police est sûre, entre juin et octobre, de faire mouche, car les cyclos y sont relativement nombreux. Quand on fait une «opération coup de poing», on la fait là où l'on sait que ça vaut le...coup.

Tandis que sur les autres routes, à part les Chinois (en convois de jeeps), il n'y a pas d'étranger (à part un peu sur l'axe goudronné depuis Golmud, au nord du Tibet). Donc, on n'y fait pas vraiment la chasse à l'étranger. Une fois qu'on a passé le checkpoint principal, à l'entrée du Tibet (+ ou - 100 km des limites provinciales), c'est presque OK jusqu'à Lhasa, avec un minimum de prudence (camping sauvage, ne pas s'attarder dans les gros bourgs où stationne la police...). Le comble est que, en dehors des bourgs, plein de jeeps de la police (sans compter les convois militaires) n'arrêtent pas de vous doubler ou croiser, sans rien vous demander ! Ils poussent assez rarement le zèle jusqu'à vous contrôler en-dehors des bourgs - et j'ai souvent croisé des policiers dans les bourgs même, sans qu'ils m'inquiètent, l'essentiel étant de ne pas y dormir, puisque le seul contrôle réglementaire semble être ceux des hôtels. Il y aurait depuis cet automne (suite à la tension en Afghanistan ?) une recrudescence des contrôles. Raison de plus, la Friendship Highway est sûrement plus contrôlée que les autres routes : les checkpoints (notamment Lhatse et Shegar) y sont permanents, et plus pointilleux qu'ailleurs, il faut les franchir de nuit ou au petit matin (et même ainsi, à 2 ou 3 minutes près on a failli se faire pincer !).

Et puis, ajoutons que les rapports avec les Tibétains sont nettement meilleurs dans l'est, sur des pistes absolument pas fréquentées par les riches étrangers, que le long de la Friendship Highway. Les autochtones ne peuvent ignorer que des expéditions qui se rendent à l'Himalaya, dépensent des fortunes, et que le moindre des touristes entre Kathmandu et Lhasa a déjà dépensé de belles sommes, surtout comparé à l'extrême dénuement des gens du coin. Comme un fait exprès, les Tibétains le long de cette route sont franchement plus miséreux que ceux de l'est, une région comparativement prospère. Les cyclos qui se sont contentés d'un Lhasa-Kathmandu doivent s'être faits une piètre opinion des Tibétains, qui valent mieux que ces «pauvres» caricatures de mendiants qu'ils ont croisées...

Fin du fin : la route vers le Népal n'est revêtue que jusqu'à Shigatse (et encore : à condition de prendre la route «du centre», via Nyemo, l'itinéraire le moins intéressant entre Lhasa et Shigatse) : au-delà, le peu de goudron qu'il y avait recule ! Tandis que de gros travaux sont en cours entre Dali et Lhasa (goudron intégral les 400 derniers km), ce qui laisse augurer un axe totalement goudronné d'ici 10 ans.

Bref, vous l'avez compris : venez de Chengdu, venez de Kunming / Dali, venez de Kashgar jusqu'à Lhasa, mais évitez ce ringard parcours Lhasa-Kathmandu. Vous méritez mieux que ce monotone itinéraire - tout au moins de Gyantse à Nyalam, à 30 km de la frontière népalaise. Il n'est finalement pas tellement plus passionnant que celui en provenance de Golmud, au nord, le seul axe d'accès au Tibet totalement goudronné à ce jour.

Nota : fin 2001, de nombreuses sources indiquent que pratiquement tous les cyclos ayant voulu rouler cet automne 2001 au Tibet (principalement Friendship Highway entre Lhasa et Kathmandu, et Kashgar-Kailash-Lhasa) se sont fait pincer par une police redevenue particulièrement intransigeante, avec expulsion hors du Tibet et fortes amendes à la clé. Tout ce ram-dam serait dû à la tension en Afghanistan. Plus exactement : les autorités chinoises ont dû « profiter » de cette tension dans une région voisine, pour motiver leurs services de surveillance (armée, police...) qui avaient tendance à se relâcher, notamment par rapport au tourisme individuel (car, fondamentalement, la plupart des policiers et des militaires n'en ont rien à fiche que des touristes occidentaux se baladent au Tibet sans avoir payé au préalable au prix fort le droit d'entrée). Par contre, quelqu'un serait arrivé durant la même période à rouler dans le nord Tibet entre Golmud et Nakchu (d'où il est fort possible de se rendre à Qamdo puis Chengdu), confirmant le fait que la zone la plus risquée est celle du sud et de l'ouest du Tibet. Situation évolutive, très changeante d'une année, voire d'un mois sur l'autre... Rappelez-vous que ce qui est vrai en automne 2001 peut redevenir totalement périmé au printemps 2002 (à ce qu'il paraît, le printemps 2000 n'était pas non plus un bon moment pour rouler à vélo au Tibet...). Pour ma part, pour 2002, je vais sagement laisser tomber le Kashgar-Lhasa prévu, et me rabattre sur l'Est tibétain. Mais selon moi, en 2003 (voire dès l'automne 2002 !), il sera de nouveau possible de rouler à vélo dans l'Ouest tibétain, même si ça sera toujours illégal...

Frédéric FERCHAUX N°2523
de MARLY-la-VILLE (Val-d'Oise)

SUR UNE JAMBE

C'était en avril 1996, dans la Montagne Noire. Mon épouse m'avait laissé à Béziers sur le trajet habituel qui nous conduisait des Alpes Maritimes à notre maison de vacances au sud de la Dordogne. La randonnée commençait sous d'excellents augures. Trois cols gravis la veille, à cheval entre le bassin méditerranéen et le bassin atlantique. Une nuit fraîche et étoilée à l'abri d'un auvent, avec des pétales de givre pour décorer la salle à manger champêtre au petit matin. Il restait deux cols à franchir à proximité, avant de plonger sur l'Agoût et de rallier le Périgord par quantité de routes secondaires qui obligent à couper les vallées du Tarn, de l'Aveyron et du Lot avant de rejoindre celle qui m'est familière, du Dropt, entre Lot et Dordogne. Aucun autre col au programme, mais, des côteaux à foison.

Charme des randonnées de mi-saison en attendant la pleine saison ; celle où le climat autorise la traversée du Massif Central, rude dans sa partie orientale, où Cévennes et Vivarais foisonnent de passages qui, outre le cap à l'ouest, fournissent aussi le prétexte de franchir nombre de cols, même s'ils ne sont pas inédits sur la liste des «Cent» du même nom.

Pour les amateurs de facilité ou les cyclos disposant de peu de temps, il faut souligner que les vallées du Lot et du Tarn sont de rapides couloirs de progression vers l'ouest et la verte Aquitaine, en évitant la plaine languedocienne et la vallée de la Garonne, moins riches en itinéraires cyclo-champêtres.

En ce dimanche de Pâques, j'en étais à calculer que je pouvais espérer arriver le lundi pour le déjeuner, plus ou moins tard suivant la force du vent dominant ; le vent d'ouest. La pente n'était pas bien raide, propice à méditation, peut-être bien somnolence. Brusque réveil ! Me voici le pied droit à terre, une fraction de manivelle encore arrimée à la pédale, le guidon de travers, entraîné par le lourd et encombrant sac à dos, celui qui trône sur un porte-bagages renforcé et impressionne tant les non initiés. A la limite de la chute, je rétablis tant bien que mal l'équilibre en dégageant mon pied gauche de son cale-pied.

Bien réveillé cette fois, je constate les dégâts. C'en est fini des projets coupant les affluents de la Garonne ! On regarde la carte d'un autre œil sachant qu'il faudra bien 48 heures avant de trouver un vélociste en activité. Avec une manivelle réduite à l'état de moignon, deux symboles topographiques deviennent de première importance : où sont les voies ferrées, où circulent les rivières ?

Rallier la Dordogne, du moins le Lot-et-Garonne, par le train en changeant à Toulouse me prendra bien la journée en ce jour de trafic réduit. Programme guère réjouissant en ce dimanche pascal radieux ! Reste à exploiter les ressources de la carte au 1/200000 et à trouver les routes suivant au plus près un affluent de la Garonne en contournant l'agglomération toulousaine par le nord.

Et c'est parti pour une partie de manivelle ; manivelle au singulier ! Premier problème, démarrer du pied gauche. J'avais déjà expérimenté ce genre d'exercice dans la montée d'Illonse dans les Alpes-Maritimes. Cette fois-là, un chicot d'axe de pédale permettait de soumettre la manivelle droite à une légère pression, suffisante pour assurer une certaine régularité de révolution (si on peut dire) sur une pente moyenne.

C'est maintenant bien différent. Où placer le pied droit ? Pas question de le laisser pendre comme une breloque ! L'angle aigu de la cassure n'autorise qu'une position oblique de la jambe. Il faut fabriquer un support prenant appui sur le porte bidon. Inutile de chercher bien loin ce support : c'est la pédale et le reste de manivelle qui fera l'affaire.

Après quelques mises au point à base de courroies et sandows, il ne reste qu'à prendre son élan....pour constater, au bout d'un kilomètre, que la jambe gauche ne peut pas soutenir un rythme continu, même sur route plate. Et il reste 200 kilomètres, vent contraire bien évidemment !

Il faut changer de tactique ; deux tours de manivelle (toujours au singulier), puis, une pause et on recommence. Me voici progressant de manière saccadée dans la campagne tarnaise, tout heureux d'avoir pu parcourir 10 kilomètres dans la première heure sans autre douleur, paradoxale celle-là, de la jambe droite ankylosée qui n'apprécie pas la position repliée.

L'espoir renaît jusqu'à la première côte, bien modeste, du village de Puylaurens. Quelques pour cent qui, en temps normal, ne nécessiteraient que quelques mouvements de manettes. Ceux qui connaissent ma tendance à «tirer grand» apprendront que c'est sur un ridicule tour de roue que je parviens, en tirant la langue, au terme de cette redoutable côte. Bien plus tard, un superbe village perché près de la Garonne, affublé d'une pente à 5 % me verra franchir, ô honte, les derniers hectomètres à pied.

Et il m'a fallu deux pleines journées pour traverser une des régions les moins accidentées de France avec ma demi-paire de manivelles.

C'est en de telles circonstances qu'on ne peut que mettre chapeau bas face à ce cycliste unijambiste du triathlon de Nice, dont j'ai suivi le vélo adapté, à allure honorable sur les pentes du col de Vence proches de 10 % dans certaines parties. Une des manivelles, non solidaire de l'axe supportait la jambe invalide en position basse.

Chapeau bas aussi devant notre « Cent Cols » de Metz qui a gravi son millième col, le col du Pilon, pas si loin d'ici, et dont il nous a relaté naguère l'ascension.

A son palmarès, 1000 cols. Au mien, la côte de Puylaurens à jeu de jambe égal !!!

Bravo Bernard ! Tes exploits, tes récits prouvent qu'on peut surmonter de graves handicaps. Que le vent, la pente, la fatigue pèsent peu, quand on dispose de ses deux appuis et de ses deux leviers !

Et de me souvenir de cette apostrophe de cette brave dame du Tarn-et-Garonne à l'accent rocailleux, me doublant au guidon d'une bicyclette hors d'âge.

- Elle est malade votre jambe ?

- Tout va très bien, madame, et quelle chance nous avons de disposer de nos deux jambes !

Michel VERHAEGHE N°204
de VENCE (Alpes-Maritimes)

Avec ses deux jambes, Michel Verghaeghe à escaladé, dans sa vie de cyclomontagnard, plus de 7000 cols différents (c'est notre «Maitre»!) J.P.

CYCLISME ET MONTAGNE

(L'exemple français à la Belle Époque)

L'enthousiasme populaire que suscitent les étapes alpestres ou pyrénéennes du Tour de France, les participations massives enregistrées aux randonnées montagnardes, l'affluence, en période estivale, de pédaleurs chevronnés ou occasionnels sur les routes d'altitude, désignent clairement la montagne comme étant, de nos jours, un espace privilégié de la pratique cycliste.

Milieu naturel à la fois séduisant et contraignant - les deux termes de l'ambivalence se conjuguent pour expliquer l'attrait induit - la montagne fascine le monde du cycle. Le constat de cette rencontre, de ce fait de société contemporain, s'établit aisément, mais en même temps il interroge et invite à se pencher sur ses origines et ses facteurs déclencheurs, recherche que nous limiterons ici à sa dimension historique.

A l'évidence tout se joue, à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du suivant, au temps de la Belle Époque, à partir du moment où les adeptes du deux roues disposent de bicyclettes, c'est à dire de machines plus aptes à affronter les fortes déclivités. Auparavant, en effet, les cyclistes se contentent des routes de vallées et se risquent peu en altitude. Toutefois, si à partir des années 1890 ils prennent de la hauteur, ce n'est qu'une décennie plus tard qu'éclot une pratique montagnarde telle qu'on la conçoit maintenant. À partir de cette trame chronologique tripartite, nous rechercherons à quel rythme, touristes, d'une part, coureurs, d'autre part, s'approprient la montagne - l'effort gratuit précède-t-il l'exploit sportif ou inversement -, pour quelles raisons ? et avec quelles incidences ?

LES CYCLISTES PEU PRÉSENTS AVANT LA BELLE ÉPOQUE.

Lorsqu'à la fin du Second Empire naît la vélocipédie, la montagne n'est déjà plus décrite sous les traits d'une nature menaçante, comme se plaisaient à le faire les auteurs jusqu'au XIX^{ème} siècle commençant. Le regard porté sur le domaine montagnard s'apaise. Ne reste plus que l'émerveillement devant la beauté des sites. Ainsi quand J. Michelet publie, en 1868, *La Montagne*, quatrième volet de sa tétralogie consacrée à la nature, rompt-il «avec les invocations pompeuses, avec les oburgations, avec le faux tragique» et s'exprime-t-il «de simple façon, en une langue facile». Finies les descriptions grandiloquentes sur fond dramatique, oubliée la terreur que les précipices vertigineux, les gorges profondes, les sommets impressionnants, les tempêtes de neige voire les habitants de ces contrées sauvages étaient censés inspirer aux citadins. La montagne devient accueillante et s'intègre à l'univers de l'homme - du bourgeois - des années 1860-1870.

Cette profonde mutation, favorisée par de meilleures conditions d'accès liées à l'extension du réseau ferroviaire, encouragée par les séjours pyrénéens du couple impérial, tient aussi pour beaucoup à l'action des hardis pionniers que sont alors ascensionnistes et excursionnistes pédestres. En effet la vogue de l'alpinisme, débutée en Suisse, se propage en France à l'initiative des Anglais qui fréquentent d'abord la Savoie - l'entrée de Chamonix dans l'ère du tourisme date de 1865 - avant de découvrir le Dauphiné. Les Français ne tardent pas à se joindre au mouvement, individuellement en premier lieu, puis collectivement, dans les années 1870, en créant le Club Alpin Français (1874) et la Société des Touristes Dauphinois (1875). S'ouvre alors une phase d'engouement pour la montagne qu'illustre la forte progression des effectifs du C.A.F. - essentiellement des bourgeois - dans ses sections disséminées sur l'ensemble du territoire.

Pour autant ce processus de démystification et de domestication des massifs français est d'un faible effet sur les cyclistes. Sont-ils tentés de participer à cette entrée dans un environnement devenu plus familier ? Ils se heurtent aux insuffisances des engins mis successivement à leur disposition. Le fruste vélocipède, l'acrobatique bicycle, le lourd et peu maniable tricycle s'accommodent difficilement des reliefs tourmentés

et des revêtements parfois très défectueux. En conséquence, même si La Vie au grand air retient, à côté de Bordeaux et d'Angers, Grenoble et Pau, parmi les « quatre capitales ancestrales de la vélocipédie d'antan », les membres de leur véloce-club respectif ne se hasardent pas hors des routes peu accidentées de leurs environs. Cycler sur les flancs des massifs tient de l'exploit. C'est ainsi que sont présentés le passage du col du Mont Sion par des vélocipédistes d'Annecy ou l'excursion dominicale de cinq adhérents du Bicycle-club de Lyon qui « bien qu'effectuant 150 km et faisant une excursion de trois heures à pied, se sont élevés à l'altitude de 1250 mètres sans marcher à pied, en gravissant une rampe de 17 kilomètres ».

Les cyclistes éloignés, tels les Parisiens de la Société Vélocipédique Métropolitaine, rare association se vouant au tourisme, n'imitent pas leurs homologues pédestres. Leurs grandes excursions annuelles ne les éloignent pas des espaces francilien, ligérien et normand.

Ainsi, pendant vingt ans, l'exemple des alpinistes ne suffit pas. Les cyclistes, et seulement ceux du lieu et des villes proches, ne s'approprient que les parties basses de l'espace montagnard, handicapés qu'ils sont par les limites techniques des machines. Mais, à la fin des années 1880, la mise au point de la bicyclette, ouvre de nouvelles perspectives et, en 1888, le secrétaire de la Société des Touristes Dauphinois déplore que le nouvel engin « autre genre de sport, toujours plus en faveur, fait à l'alpinisme une sérieuse concurrence ».

LES TOURISTES, LES PREMIERS À L'ASSAUT DES PENTES.

L'entrée en scène de la « petite reine » accroît notablement le parc vélocipédique français. De quelques milliers dans les années 1880, les effectifs bondissent à 50 000 unités en 1890, 250 000 en 1893, 500 000 en 1896 et 860 000 en 1899. La part des régions de montagne dans cet essor est réduite. Les statistiques fiscales révèlent que, pris globalement, les seize départements les plus marqués par l'altitude présentent un taux d'équipement plus de deux fois inférieur à celui du reste de l'hexagone. Conséquence logique, ces départements retenus ne renferment que 6 % des associations cyclistes françaises. La montagne, là où « les kilomètres sont plutôt de 1200 mètres, sinon davantage par rapport au terrain moyen », fait figure de pôle de résistance. Mais, à l'évident déterminisme topographique doit être adjoint, comme élément d'explication, la pauvreté de certaines zones. En effet, les massifs du Jura et des Vosges, mieux intégrés à l'économie d'échanges, présentent des taux proches de la moyenne nationale. Quoiqu'il en soit l'impact de la vélocipédie reste faible dans le milieu montagnard, d'où l'étonnement des populations du Massif Central lorsqu'elles voient « un cycliste un peu entraîné oser s'aventurer dans ces régions si accidentées ». Rien d'étonnant à cela : le calendrier des promenades du Vélo-Club d'Annecy ne prévoit, en 1895, que quatre sorties de courte distance et aux profils très doux. Et si à la suite d'une dynamisation voulue en 1897, une partie des excursions de 1898 et 1899 comportent des routes plus pentues, elles n'abordent pas les hauts cols et drainent peu de participants.

La compétition sur route, jusqu'alors peu pratiquée, se développe mais, privilégiant la vitesse, elle se cantonne aux axes faiblement ondulés. C'est ainsi que les championnats de la Fédération du Haut-Rhône se déroulent dans la haute vallée du Rhône (région de St-Genix et Yenne) puis dans celle de l'Isère entre Chambéry et Albertville. De même, les grandes épreuves, celles du Lyon Républicain (557 km), de L'Avenir d'Aix-les-Bains (175 km), en 1892, ou du Progrès de Lyon (428 km), en 1896, ne s'éloignent pas des grandes voies. Dans les autres massifs aussi, l'heure n'est pas encore au franchissement des lignes de crêtes.

En fait, l'impulsion décisive vient des touristes des plaines, à la suite de la création du Touring-Club de France en 1890 et de la publication de guides vélocipédiques consacrés aux régions montagneuses. Les récits de voyages, les itinéraires, les programmes d'excursions parus dans la revue ou l'annuaire du T.C.F. lèvent les réticences. Les guides concourent au même but. Un premier, consacré aux Pyrénées et œuvre de M. Jacquot, date de 1890. Mais le véritable élan est plus tardif. Il correspond aux sorties des Guides du cycliste en France de J. Bertot (1895-1896) et des Guides vélocipédiques régionaux d'A. de Baroncelli (1895-1900) qui, délaissant « le détail historique et descriptif des villes et des contrées », se centrent sur « la description de la route au point de vue purement vélocipédique ». Les cyclistes n'ont donc plus besoin de recourir aux clubs du cru, comme le font, en 1892, deux membres du Véloce-Club Havrais qui, attirés par

le parcours d'Annecy à Sallanches, via les gorges de l'Arly et Megève, dont «le guide Joanne vante le pittoresque», s'enquière auprès du V.C. Annecy si la route «est praticable à la vélocipédie».

Les Alpes, s'il faut en croire le nombre de relations de voyages parues dans la presse spécialisée, attirent, et de loin, le plus de randonneurs. Le massif de la Chartreuse et son abbaye, déjà visités à la Renaissance, ainsi que la vallée de Chamonix, cols des Montets et de la Forclaz compris, ressortent du lot devant le Vercors (Grands Goulets et col du Rousset) et la Haute-Tarentaise avec son débouché vers le Val d'Aoste par le Petit Saint-Bernard. Sinon, les touristes retiennent, des Vosges, le Ballon d'Alsace et le col de la Schlucht, du Jura, celui de la Faucille, du Massif Central, l'Auvergne et les Cévennes et des Pyrénées le Tourmalet, l'Aubisque et l'Aspin. Les récits déroulent méthodiquement le parcours, avec ses difficultés, ses parties aisées, les panoramas qu'il procure, le tout présenté sobrement et avec la volonté de rendre service. Ce que résume un auteur par la formule : «Ce n'est pas du lyrisme que je fais, mais du tourisme. Je tiens plus à être utile que poétique».

Cependant «les adeptes de l'alpinisme à bicyclette ne sont pas légion» signale L. Hottot qui, en vingt jours au travers de la Savoie et du Dauphiné, n'a pas «croisé ou dépassé plus d'une demi-douzaine de cyclistes au long cours». En 1894, les protagonistes d'un voyage d'Albens à Turin par le Mont-Cenis sont, aux dires des douaniers «les premiers bicyclettistes qui pénètrent en Italie par cette route».

Le perfectionnement encore insuffisant de la bicyclette explique cette timidité. Le deux roues bien que devenu plus performant et plus sûr n'offre pas encore de solutions appropriées et unanimement reconnues face aux forts pourcentages. Pour les montées, les petites multiplications variant de trois à quatre mètres, préconisées par le capitaine Perrache, alias «l'homme de la montagne», rencontrent l'hostilité des partisans du cinq mètres cinquante. Dans la rubrique technique de la Revue du T.C.F. s'opposent également, au sujet des descentes, les inconditionnels du contre-pédalage à ceux de la roue libre couplée au frein sur jante ou à tambour. Au final, la pratique majoritaire est simpliste. Elle consiste, afin d'aborder sans danger les déclivités rapides à remorquer une bûche ou un fagot de branches et dans les montées soit à pousser sa bicyclette, soit à la placer sur le dos d'un mulet ou à utiliser cet animal comme bête de trait. «Un cheval ou un bon mulet peut facilement traîner cinq cyclistes sur leurs machines». Certains suivent même les conseils d'A. de Baroncelli qui préconise, par exemple pour l'ascension du col du Tourmalet, de louer à Barèges une voiture particulière.

A ce manque fréquent d'autonomie, le tourisme vélocipédique ajoute une seconde caractéristique, celle d'une spécificité encore peu affirmée puisque, assez fréquemment, le cycliste intercale dans son voyage des journées de marche. Il faut attendre le début du XX^{ème} siècle pour que le cyclisme impose sa singularité en montagne.

TOURISTES ET COUREURS AU COUDE À COUDE.

L'arrivée d'une nouvelle période, à partir de 1905-1910, doit beaucoup au T.C.F., à Paul de Vivie alias Vélocio et à Henri Desgrange. Tous trois contribuent à lier étroitement et durablement cyclisme et montagne, sur fond d'expansion du phénomène vélocipédique. En effet, en 1914, 3 500 000 bicyclettes roulent en France et les pays de montagne ont rattrapé une part de leur retard. Des véloci-clubs s'infiltrèrent dans les hautes vallées, comme celles de l'Arve (Cluses en 1900, Magland en 1904, Sallanches et Saint-Gervais en 1910) ou de la Tarentaise (Moûtiers en 1901, Bourg-saint-Maurice en 1909).

L'action du T.C.F. s'inscrit dans un vaste projet de promotion du patrimoine naturel. La puissante association, elle, fête son cent millième membre au début de l'été 1906, engage de multiples initiatives, qui vont de la pose de poteaux avertisseurs de danger ou de direction, à l'amélioration du réseau routier. Elle contribue financièrement à la réalisation de la corniche de l'Esterel inaugurée en 1903, au projet de route des Alpes (1909) ou des Pyrénées (1911). Elle subventionne la route de la Bérarde en Oisans ou celle du col d'Eze, avec le but avoué par son président, Abel Ballif, de concurrencer, pour la fréquentation touristique, «la Suisse et ses décors d'opéra-comique».

Plus directement encore, les cyclistes bénéficient des enseignements que livrent les concours instaurés par le T.C.F entre les constructeurs. Un premier, uniquement consacré aux freins, se déroule en Chartreuse en 1901, deux autres, portant sur l'ensemble de l'engin, ont pour cadre les Pyrénées (1902) et à nouveau la Chartreuse (1905). Il s'agit de substituer à «la bicyclette éreintante», «la bicyclette rationnelle» équipée d'une roue libre, d'efficaces freins à patins et de plusieurs vitesses, à savoir un engin propre à se déplacer en montagne.

Vélocio va dans le même sens et s'attache surtout à vulgariser la polymultiplication. Sa revue, *Le Cycliste*, foisonne d'articles techniques faisant part de ses essais personnels et de ceux des lecteurs. L'idée de doter le cycle de plusieurs développements remonte à 1869 mais, après un long oubli, les expériences ne reprennent qu'à la fin du siècle et aboutissent en 1908 à la mise au point de dérailleurs performants qui facilitent grandement l'abord de la montagne. En liaison avec ce travail de recherche sur la mécanique, Paul de Vivie soude l'École Stéphanoise, groupement informel de fervents touristes du Forez et de la région lyonnaise qui théorise le déplacement touristique, lui fixe des normes et l'adapte plus particulièrement à la montagne : «distribuer sagement son effort [...] marcher non seulement avec les jambes mais surtout avec la tête, sagement proportionner l'effort, c'est à dire le développement à la résistance».

Économe de ses forces, l'adepte de l'E.S. n'hésite pas à employer de très petits développements. Suivons l'un d'eux dans les forts pourcentages (14 %) du Pas de Peyrol, dans le Massif Central. «Je me mis à l'attaquer très posément, prenant de suite une cadence très régulière, très pondérée, tournant sur 2,88m. Je montai ainsi le tiers environ, mais la roue se mettant à patiner, je fis jouer un déclic et incontinent, je continuai sur 2,55m, toujours à la même cadence. Au tournant, le pourcentage plus accentué et le patinage dans le sable réclamèrent un coup de manette pour mes 2,16m qui continuèrent à me porter au sommet du col où j'arrivai sans à-coups, sans heurts, sans essoufflement. En somme, l'ascension n'avait pas été pénible ; j'avais à loisir, tout en grim pant, contemplé le magnifique panorama de la vallée de Falgoux».

Les faibles démultiplications aident donc au contrôle de soi, à la régularité de l'effort et à la découverte sereine de la nature. A ces montées prudentes - «la vitesse ne dépasse guère dans les côtes 4 à 6 kilomètres à l'heure» -, succède dans les descentes, grâce à la roue libre et aux freins, le «déboulé de l'avalanche». Cette nouvelle approche, souvent appuyée dans les Alpes sur l'utilisation du guide Dolin, confère à la randonnée montagnarde ses caractéristiques fondamentales. Pourtant une minorité, soit continue comme par le passé, soit préfère une attaque plus sportive. Au total, sans qu'il faille parler d'invasion, la fréquentation des routes d'altitude croît. Des clubs éloignés programment des excursions dans les divers massifs.

Pendant que les cyclotouristes apprivoisent la haute montagne, Henri Desgrange l'ouvre à la compétition en lançant les coureurs du Tour de France sur les routes des cols. Le pari est risqué, aussi la conquête est-elle graduelle. Elle débute en 1903 par le col de la République cher à Velocio, se poursuit par le Ballon d'Alsace et le col Bayard (1905), puis le col de Porte en Chartreuse (1907), la grande étape des cols pyrénéens (1910) et enfin les cols du Galibier et d'Allos (1911). Que cette innovation comporte des arrière-plans pédagogiques - découverte par les Français de régions inconnues - et nationalistes - marquage des frontières naturelles -, ne doit pas occulter l'essentiel : «obliger les rois de la route à donner le maximum de ce qu'ils peuvent fournir» et renouveler l'intérêt de l'épreuve. Ce double but, sportif et médiatique, conduit L'Auto à retrouver des accents surannés : Les massifs redeviennent ces «sommets de granit coiffés de leurs neiges éternelles nous [menaçant] d'écrasement au creux des vallées», «l'enfer [où] quelque avalanche [peut] rejeter tous ces mécréants». Face à ce milieu redoutable, les cyclistes sont «des fourmis [...] occupées à grignoter le monstre des dents de leurs pédales», fourmis que la réussite mue en héros : «Honneur à Georget, le héros du Galibier [...]. Honneur à cet homme de fer qui vient, une fois de plus, de faire triompher la reine Bicyclette [...], après avoir mis son pied vainqueur sur la tête du monstre».

Le lien établi avec la nature se situe aux antipodes de celui qu'entretient le touriste. Le contact devient conflictuel, la montagne est l'ennemie qu'il faut vaincre, terrasser. Lors de ce combat, le compétiteur va jusqu'au bout de ses possibilités. Il compte sur sa force physique : «du heurt puissant de leurs cuisses, nos hommes se sont élevés et les vallées retentissaient des «han» formidables qu'ils poussaient». Le règlement

de l'épreuve leur imposant d'utiliser une seule et même machine sur l'ensemble du parcours - seuls les pneumatiques peuvent être changés - les innovations techniques dues aux touristes les concernent peu. Ils s'équipent de freins sur bandage et non sur jante, délaissent les changements de vitesse jugés trop fragiles et auxquels Henri Desgrange est hostile. Tout juste tolère-t-il la double multiplication par retournement de roue qu'adoptent les coureurs à partir de 1911, ce qui n'empêche pas certains de devoir effectuer une partie des montées à pied. La situation est identique dans les quelques courses qui se risquent en moyenne montagne, le Tour de France étant la seule à aborder les grands cols.

Ainsi, en 1914, touristes et coureurs tutoient les hautes altitudes et s'approchent des cimes de ce milieu naturel «extrême» que constitue la montagne. Les randonneurs, les premiers en action, ont, dans la discrétion, privilégié une méthode raisonnée, assise sur l'emploi d'innovations techniques, dont surtout la polymultiplication. Les compétiteurs, à l'initiative d'Henri Desgrange, plus tard venus, ont accompli une conquête médiatisée et basée sur la force physique. En découle un rapport cycliste-nature opposé : celui du touriste qui est plaisir fusionnel et celui du coureur qui est souffrance dominatrice. La phrase due à un cyclotouriste : «Exclure la montagne, c'est se priver de spectacles incomparables et d'émotions captivantes» ne vaut donc au niveau des compétitions que pour...le public et les suiveurs. La montagne, son cadre grandiose, ses routes exigeantes soulignent ainsi la dualité de la pratique du deux roues entre d'une part un spectacle que l'on s'offre et d'autre part un spectacle que l'on offre, lesquels, sont tous deux séduisants. Le cyclisme y acquiert ses lettres de noblesse.

Alex POYER N°862
du MANS (Sarthe)

«COLS FERMÉS»

«en mai, fais ce qu'il te plaît»

Forts de ce dicton nous avons profité de quelques jours de vacances pour faire du vélo dans la région de Nantua : magnifique champs de narcisses, trolles, gentianes et une pancarte «fermé» au pied du col de Belleruche ; l'obstacle était bien réel mais fût vaincu.

En juin 2001, un voyage en Italie nous amène au pied du Passo-Pennes ; à nouveau une pancarte surgit : «fermé» mais, mauvais élèves, nous avons entamé la montée du col avec des cyclos italiens. A mi-parcours nous avons récupéré le chasse-neige qui nous a ouvert la route jusqu'au col : il était tombé 50 cm de neige dans la nuit. Par contre nous nous sommes inclinés devant les forces de l'ordre empêchant l'accès à la Forcala di Livigno : neige et chutes de pierres, de même pour le Gavia.

Il faut être fou de vélo, de montagne et du Club des Cent Cols, ça fait du bien.

Merci Monsieur Perdoux, rêvons encore un peu...

Chantal et François PEROZ
N°4922 et 4911

COL DE NUIT

Dans le halo orange de ses réverbères, Bédoin dort profondément. Le ruissellement de sa fontaine fleurie nous accompagne, mon fils et moi, quand, très tôt, nous préparons nos vélos pour l'aventure nocturne de mon septante et unième anniversaire. Vingt degrés à deux heures du matin. Tenue d'été, manches courtes, culotte courte, pas de surchausses, gants légers. Nos vélos, lavés, huilés, pomponnés s'impatientent. Grimper ce Ventoux sans voir sa route, sans voir ses pentes. Pour eux, quelle aventure ! Pour moi, "quelle folie !"

Je pars seul. Thierry peut encore flâner autour de la fontaine. Sa jeunesse aura tôt fait de me rattraper, de me précéder. Chaussures à peine accrochées aux pédales et déjà, je dépasse le dernier réverbère. Ma seule lumière reste un petit faisceau lumineux qui, devant moi, se balance de gauche à droite et de droite à gauche. Autour de moi, le noir n'est pas absolu. Au bord de la route, je distingue les premières rangées de vignes. Bras et jambes dénudés prennent grand plaisir dans la tiédeur de la nuit. Au premier virage, Bédoin, derrière moi, n'est déjà plus qu'une tache lumineuse, dominée par le clocher de son église. Loin devant, très petite, une autre tâche orange. Il s'agit du hameau de Sainte-Colombe. Je perçois quelques chants d'oiseaux, non des hululements de chouettes ou d'autres espèces nocturnes, mais des chants d'oiseaux de jour que mon éclairage dérange.

La fontaine des Bruns, si fraîche, si désirée en été, s'entend de très loin. Elle s'amuse à capter les lumières du dernier lampadaire de la route. J'éprouve un grand plaisir à pouvoir, pendant quelques centaines de mètres encore, avancer sans coup férir, dans l'attente du virage de Saint-Estèphe. Dernier regard vers la plaine, où maintenant scintillent de nombreux hameaux ou villages. Virage à gauche. Petit plateau devant et grand pignon derrière.

J'appréhende la longueur des kilomètres au pourcentage élevé. J'entre dans un noir plus profond. Des deux côtés de la route, la forêt, très sombre, ne permet que de brèves apparitions d'un ciel, gris très foncé, tout comme la route que je devine au-delà de mon maigre faisceau lumineux. Grand avantage : dans cette obscurité, je n'aperçois pas les longues lignes droites qui, tant de fois, m'ont parues interminables, infranchissables. Parfois, dans l'enfilade des cimes forestières, j'aperçois Cassiopée. Elle sera ma compagne pendant toute cette partie de mon trajet. Tantôt étonnée, tantôt gaie, parfois encourageante, voire souriante. Je l'admire de plus en plus. Il n'y a plus d'oiseaux. Parfois des bruissements de feuilles, de branchages écrasés, mais jamais je ne vois l'animal qui en est la cause. Thierry, en me dépassant, me dit que, devant lui, il croyait voir un monsieur qui cherchait ses clefs perdues, avec une lampe de poche. Moi qui me croyais pédaleur ailé, courtisant Cassiopée.... Mécontent de cette comparaison, je coupe mon phare. Je m'aperçois alors que sa brillance ridicule ne m'était d'aucune utilité. Sans elle, ma vision est suffisante. Cassiopée paraît plus lumineuse, donc plus désirable.

Virage à droite, les arbres disparaissent. Me voici brutalement inondé de toute la luminescence de la Voie Lactée qui bombarde ma rétine d'un fourmillement d'éclats d'intensités variées. Cette compagnie féerique me donne un grand bonheur.

C'est dans cette béatitude que j'atteins le chalet Reynard, obscure silhouette qui se détache sur la caillasse, beaucoup plus claire.

Le ciel entier m'appartient. Je ne pédale plus. J'avance d'étoile en étoile. Au premier virage, en dessous de moi, une féerie de lumières. Des blanches, des rouges, des oranges de toutes grandeurs. La plaine est en fête. Je suis le cosmonaute à pédales. Mes roues sont des ailes. Il n'y a plus de route, il n'y a plus de pente. Je suis Saint-Exupéry qui survole la Patagonie. Je suis entre ciel et terre. Je ne suis plus cycliste. J'ai l'impression d'être tout simplement un morceau d'Univers.

L'étoile polaire me guide. De courbe en courbe, j'arrive à deviner le sommet. Le ciel est un peu moins noir, peut-être même légèrement bleuté. Certaines étoiles s'effacent. Je remets les pieds sur terre et sur les

pédales. Je crains de n'être pas au rendez-vous du lever du soleil. J'accélère mon ascension. Par-delà le col des Tempêtes, une fine ligne rouge foncée et pas encore de soleil. Je verrai la naissance de ce 27 mai !

Fils et père se félicitent. Ils débordent de joie. Leurs yeux chargés d'étoiles brillent de bonheur. Ils sont rayonnants, sans soif, sans faim, sans froid. Ils vont, ensemble, dans une loge impériale, s'installer pour leur plus beau matin. Ils ne sont pas seuls. Quelques piétons arrivent du Mont Serein.

La bande rouge-foncé s'éclaircit un rien. Elle dessine un liseré noir : les crêtes des Alpes avec, en cherchant bien, la silhouette ridiculement petite du Mont Blanc. Un dôme orangé, percé d'une teinte plus claire s'élargit insensiblement. Le noir du ciel est remplacé par un gris bleuté d'intensité changeante où apparaissent des nuages allongés de teintes violettes. Le milieu du dôme devient une colonne jaune de plus en plus claire, de plus en plus haute, de plus en plus large. Autour d'elle, des dégradés de turquoise, de violets, de bruns, d'oranges et de jaunes qui se modifient continuellement.

Et enfin, ce jaune devient un blanc que l'œil ne peut plus fixer. Derrière nous, le sommet du Ventoux, en teintes pastels, se détache sur un ciel d'un bleu pâle, très tendre. Quittant le sommet, nous regardons l'ombre du Mont qui obscurcit la plaine de Bédoin.

C'est dans l'allégresse et la clarté retrouvée que la descente eut lieu. Plus le soleil grimpa, plus les cyclistes descendaient, plus la chaleur augmentait et plus leurs ombres s'effilaient. Ce fut comme une bonne et grasse matinée. Après le virage de Saint-Estèphe, ils durent se remettre à pédaler comme pour se dérouiller après un réveil progressif. Une bonne journée débutait. A l'entrée de Bédoin, ils croisèrent les premiers cyclistes du jour qui portaient matinalement accomplir leur périple. Ils ne purent s'empêcher de les toiser, tel l'amant satisfait croisant le mari cocu. Oui, ils avaient tous deux passé la nuit avec la montagne, elle dans ses raideurs, eux dans leur moiteur. L'histoire raconte que la montagne n'accoucha que d'un récit.

Bédoin, ensoleillé, a le parfum du boulanger. A la terrasse du café, quelques croissants se laissent croquer avec plaisir par deux hommes heureux.

Le fils dit à son père :

«De par ma profession, on me sort du sommeil pour aller travailler activement en rêvassant, mais cette nuit, le sommeil m'a quitté pour aller rêver activement.

En souvenir de cette lumière blanche zigzaguant dans les plus gros pourcentages, je me suis laissé dire que le vélo, comme l'amour, était le plus court chemin entre le rêve et le plaisir.

Dans ma mémoire, pour toujours, seront gravées les pentes du Ventoux gravies de nuit».

Jacques et Thierry FRANCK N°4134 et 5273
de NEUPRE (Belgique)

PICO VELETA : TOIT DE L'EUROPE

Juillet 2000, je réalise avec un groupe de 6 copains, la liaison LIMOGES-VALENCE ; cinq jours merveilleux, pour 1000 km et une bonne récolte de cols, dont le puerto de la Bonaigua, culminant à 2072m; de quoi mettre en appétit, quand on rêve de réaliser l'ascension de la plus haute route carrossable d'Europe qui permet, d'atteindre, près de GRENADE, dans la SIERRA NEVADA, après 50 km de montée, le fameux Pico Veleta, haut de ses 3398 mètres.

Cette semaine de randonnée allait nous permettre de découvrir de superbes paysages en empruntant des routes sécurisées et en profitant d'une météo agréable, ciel bleu et température de plus en plus chaude, au fur et à mesure que nous descendions dans le sud de l'Espagne.

La fin de ce périple 2000 allait se terminer à PEDRALBA, où le groupe entendait se refaire une santé, après les efforts consentis ; quelle joie de pouvoir déguster la bière, les tapas locales et quelques plats typiquement espagnols, comme la zarzuela, sur les conseils judicieux de quelques villageois ; mais hélas, point de Pico Veleta... et pour cause, par rapport à VALENCE, il fallait encore effectuer plus de 600 km de route pour envisager de réaliser la fameuse escalade.

Un nouveau projet allait donc voir le jour : pour Albert, Christian, Pierrot, Claude, Roger et moi-même, la seule façon de gravir le Pico Véleta, consistait à compléter notre LIMOGES-VALENCE, par un VALENCE-GRENADE, en découvrant un peu plus les sierras espagnoles tout en faisant une approche rationnelle du but final de la randonnée. La concrétisation de ce projet allait se faire, sans coup férir, en septembre 2001 ; cinq étapes de 150 km au travers de différentes sierras pour venir tester la SIERRA NEVADA, la veille du grand jour, au puerto de la Ragua, à 2000 mètres d'altitude ; enfin, le grand moment était arrivé...

Curieusement, le temps se dégrade ; c'est un peu l'inquiétude tant la montagne est redoutable par mauvais temps... et puis, le matin du grand jour, la météo affiche grand beau temps ; les vélos sont une dernière fois contrôlés et bichonnés, c'est la fièvre ! Les cartes sont une nouvelle fois consultées et notamment le profil du parcours qui fait état de 2700m de dénivelée en 50 km ; pas de doute c'est un véritable col dur ! Nous avons choisi de gravir le géant par son accès le plus difficile ; il n'en restera que plus de souvenirs ! Dès Cènes de Vega, nous sommes dans le vif du sujet en abordant des pentes supérieures à 10 %. Sur le GR 46 ; petite route étroite qui présente des virages en épingle à cheveux, bétonnés et striés pour assurer l'adhérence. La roue avant du vélo a tendance à décoller. C'est galère et inquiétant tant nous sommes encore loin du but. Cette route redevient plus digeste à l'approche du collado de las Sabinas, à 2180 mètres d'altitude. A ce niveau de l'ascension, nous retrouvons la nouvelle voie d'accès qui mène vers la station de montagne, les pourcentages sont acceptables (5 à 7 %) et progressivement nous prenons de l'altitude pour admirer, dans chaque virage, de splendides panoramas. Nous voici maintenant à 2500m d'altitude. La végétation se fait rare, et nous constatons qu'il n'y a plus de circulation automobile ; seul subsiste un ballet de camions, lourdement chargés, qui effectuent des transports de matériaux vers des chantiers d'altitude.

Les dix derniers kilomètres se négocient à 7 % avec des passages supérieurs à 11 %. C'est dur parfois, surtout qu'on n'en voit pas le bout et qu'il y a bientôt trois heures que nous pédalons sans arrêt. Heureusement, jusqu'au sommet, la route est bien goudronnée, du moins jusqu'au col proprement dit. Après, pour accéder au Pico Veleta et à son promontoire, à 3398m, il faut accepter de parcourir environ un kilomètre de piste, mal revêtue à fort pourcentage... le jeu en vaut la chandelle, car de la crête qui surplombe d'une quinzaine de mètres le col, le panorama est tout simplement exceptionnel avec, à proximité immédiate, le Mulhacén, point culminant de l'Espagne à 3482 m.

Il n'est pas question, hélas, de s'attarder ; la température s'est considérablement refroidie et même nos coupe-vent sont un peu justes pour assurer un confort suffisant. De plus, nous constatons que les voitures ne sont pas là pour nous accueillir comme prévu et assurer notre descente tranquillement ; en fait les voitures n'ont pas eu le droit de gravir les onze derniers kilomètres qui constituent une voie privée militaire.

Nous sommes heureux de l'apprendre, d'autant que nous sommes maintenant frigorifiés et qu'il nous faut assurer une descente bien pénible.

Quelle joie au final de nous engouffrer dans ces voitures et de grignoter quelques aliments. Les commentaires ne feront finalement état que des satisfactions procurées par cette ascension mythique.

Michel NAU N°2825
de COUZIEX (Haute-Vienne)

DE L'INFLUENCE DU MONT-BLANC SUR LE CCC

Des scientifiques ont mesuré le Mont-Blanc en 2001. Au cours de ces 30 dernières années, le massif alpin a continué à grandir, son point culminant croissant pour sa part de 3 mètres, passant de 4807 à 4810m. On peut donc en conclure que le col Major (74-4740) a grandi d'autant. Vous êtes en train de vous dire : «Et alors, à part pour Michel Verhaeghe et ses poursuivants (et encore !), quel y est notre intérêt ?»

Notre intérêt, il est mathématique : si le Mont-Blanc prend trois mètres pour 4807m (une pousse de 1,5m pour 2500m en étant pessimiste), on arrive à un croissant de 1,2m minimum à 2000m ($3 / 4810 \times 1999 = 1,2467$ pour les fans de la calculette).

Je vois des oreilles qui se dressent et des sourcils qui se réveillent !

Si on tient compte de la distance entre le Mont-Blanc et le point zéro français (le port de Marseille) qui n'a pas bougé d'altitude, on trouve 300 km. On peut donc considérer (arbitrairement) que l'altitude du Mont-Blanc a augmenté régulièrement entre la côte 0 et le sommet alpin (que les matheux qui pensent à une augmentation logarithmique fassent les calculs !). Et que les autres altitudes ont fait de même, un point situé à 50 ou 100 km au nord du Mont-Blanc s'élevant à priori d'autant qu'un point situé à 50 ou 100 km au sud (vers la mer).

Donc, la nouvelle altitude des cols alpins français suivants serait :

- Col de Raus (06-1999) (240 km du Mont-Blanc) : $1999 + (1.2467 \times [300-240]/300) = 1999.25$ m
- Col de Sarennes (38-1999) (50 km du Mont-Blanc) : $1999 + (1.2467 \times [300-50]/300) = 2000.039$ m.
- Col du Planchamp d'Oche (74-1999) (53 km du Mont-Blanc) : $1999 + (1.2467 \times [300-53]/300) = 2000.026$ m.

Ce qui nous fait scientifiquement deux cols à plus de deux mille de plus.

Il y a maintenant enfin une raison de se taper la circulation de l'Alpe d'Huez (même si pour les amoureux du calme il existe des petites routes aussi pentues, voire plus, mais moins stressantes pour y accéder).

Quant au Planchamp d'Oche, peut-être que son passage en plus de 2000 décidera un membre du CCC à aller y tracer une route qui nous changerait alors du S4-5 actuel.

Et le Col de Raus devra encore attendre plus d'un siècle au rythme actuel pour franchir la barre fatidique. Mais allez le faire à l'automne, il est superbe.

Cyclodocus N°2081
(Grenoble)

CHASSE AUX COLS DANS L'ETAT DU COLORADO

Le territoire de chasse s'étend sur une superficie de 400 km² du nord au sud et d'est en ouest, pour un total répertorié de 227 cols, tous à plus de 2000 (certains même à plus de 3000 m d'altitude). Une petite centaine de cols est située sur des routes goudronnées, les autres sont sur des routes forestières classées de un à cinq, selon l'état du terrain.

Pourquoi le Colorado ? Eh bien, comme d'habitude, c'est grâce aux lectures spécialisées, comme la revue des Cent Cols et autres parutions, que, petit à petit, l'idée surgit et progresse jusqu'à devenir concrétisation. Michel Minault (membre de l'ACV) fut, en son temps, un spécialiste des Etats-Unis où il s'est rendu plusieurs fois, et ses récits m'ont aussi fortement influencé. André Tignon n'est pas étranger à ce voyage au Colorado, lui qui avait fait un séjour en l'an 2000 avec quelques autres membres des Audax de Tournai.

Le point le plus bas du Colorado est situé à Denver, capitale de l'Etat, (lieu de l'atterrissage de notre avion) qui est à 1 600 m d'altitude, ce qui réduit d'autant l'escalade des cols pour arriver aux plus de 2000, voire les plus de 3000.

Mon handicap fut une grosse gêne respiratoire provoquée par l'altitude et mentionnée dans toutes les documentations touristiques. Gêne respiratoire due à la raréfaction de l'oxygène qui entraîne une force musculaire amoindrie. Notre séjour ayant duré cinq semaines, après deux semaines d'acclimatation, je me sentais déjà beaucoup mieux, tout en étant un peu gêné en fin de séjour.

Mis à part l'attraction exacerbée et la « jouissance » provoquée chaque jour par l'addition de nouveaux cols, je fus aussi subjugué par les grands espaces américains bien connus, par les paysages fantastiques du parc National des Arches et ses roches de grès rouge déchiquetées par des millions d'années d'érosion, du «Colorado National Monument», des «Great Sand Dunes», du «Mesa Verde National Parc» et ses habitations troglodytes. Quel spectacle aussi que tous les animaux sauvages aperçus au détour de chaque route, essentiellement des wapitis, mais aussi les chèvres blanches des Rocheuses, les marmottes et autres petits écureuils !

Malheureusement, pour en revenir au vélo, les routes n'ont pas été toujours plaisantes, car la fréquentation automobile est à la longue lassante, même si les cyclistes bénéficient d'une bande de roulement les mettant en sécurité. Mais, sur les routes de montagne, tout le monde doit cohabiter. Je reconnais d'ailleurs le « fair-play » des automobilistes et camionneurs.

Quant à la nourriture, il est évident qu'il ne faut pas s'attendre à la finesse, ni aux plats légers et délicats. C'est de la grosse et copieuse cuisine qui nous attend. Tous les Américains repartent des restaurants avec leur « doggy bag », petite boîte en plastique qui contient le surplus des plats qu'ils n'ont pas pu terminer.

Pour la boisson, c'est le Coca-Cola, «l'Ice-Tea» et les nombreuses sortes de bières américaines qui s'imposent, avec l'éternel verre d'eau rempli de glaçons qui est systématiquement posé sur chaque table. Peu de vin, ou très cher. Ma description est sans doute partisane et tendancieuse, mais, c'est ce que j'ai ressenti!

A constater que la population est plutôt corpulente (Denver avec ses 20 % de la population obèse est la ville américaine au plus bas pourcentage), mais toujours d'une extrême amabilité, même si ce n'est peut-être que superficiel. La conduite automobile est plutôt cool. Pas de dépassements de vitesse intempestifs, pas d'agressivité. Nous aurions besoin d'en prendre de la graine !!!

Bref, le bilan de ce séjour touristico-chasse aux cols s'est traduit comme suit : 10000 km parcourus en voiture (avec la découverte des sites touristiques), 1 200 km parcourus à vélo, 80 cols à plus de 2000 m, dont 27 à plus de 3000 pour plus de 30 000 m d'élévation. Bilan qui n'a été possible que grâce à l'assistance

automobile de mon épouse qui me déposait au début de mes parcours et venait me reprendre à la fin de ceux-ci, les parcours en boucle étant très limités dans cette configuration de terrain.

Guy DELANO N°2004
du CHESNAY (Yvelines)

QUELQUES COLS INÉDITS

Cette année, vacances familiales destination l'île de Malte. Cette toute petite île de la Méditerranée (340 km²) pour environ 400 000 habitants (sans compter les touristes très nombreux) est l'un des pays européens où la densité de population est la plus forte (environ 1 100 habitants par km²).

L'urbanisation est très importante (88 % des habitants résident en ville) et la circulation y est très dense. Les routes sont dans l'ensemble assez étroites et bosselées, on y conduit à gauche comme en Angleterre, mais à la sauce italienne. La conduite est qualifiée de déroutante dans certains guides de voyage. Déroutant, au sens littéral, c'est quitter la route !

Dès notre arrivée, nous avons pensé qu'il était plus judicieux (et meilleur marché) de prendre les bus que de louer une voiture. Le réseau de bus est très dense (l'île est petite), le coût très modeste, les bus sont typiques. Cette île au passé mouvementé offre de multiples monuments à découvrir. Au cours de nos visites, je regardais dans les magasins de souvenirs les cartes routières de l'île et, quelle n'a pas été ma surprise de trouver sur plusieurs, l'appellation «gap» qui, renseignement pris auprès de vendeuses d'origine anglaise, signifie col. J'avais trouvé la bonne carte mentionnant les cols (l'altitude maxi de l'île est de 282 m). Il fallait trouver un vélo et il ne restait qu'un jour de vacances. Par chance, l'hôtel où nous étions logés louait des vélos. On a mis à ma disposition un V.T.T (Vélo Tout Tordu !) de marque Bartali qui devait être au garage depuis un bon moment. Les araignées étaient toutes surprises d'être dérangées ! Impossible de lever la selle... la rouille avait soudé la tige de selle dans le tube... l'air marin sûrement... Je savais l'eau rare et précieuse sur l'île... l'air aussi ; les pneus en contenaient si peu ; pas de pompe, pas de chambre à air, pas de bidon ni porte-bidon. Après quelques secondes de réflexion, j'ai accepté de louer l'engin. Pauvre Bartali, c'est une injure à sa mémoire de louer du matériel pareil à son nom.

Me voilà parti à la conquête des quatre «gaps» indiqués sur la carte, laquelle s'est avérée assez précise (échelle environ 1/50000) avec, dans l'ordre, le Bingemma gap, le plus dur par le côté ouest puis, suivant à peu près la ligne de crête le Falka gap, le Targa gap et le Naxxar gap.

J'avais oublié d'essayer les freins. La première descente a failli être tragique, les pieds raclant le sol pour aider un peu le ralentissement de l'équipage et arrêt dans un buisson ! Total environ 30 km en 3 heures ; les descentes étant faites à pied lorsque la pente était trop raide alors que toutes les montées ont été faites sur le vélo ! Au moins, les dérailleurs fonctionnaient. Préoccupé par la mécanique, j'ai quand même observé le paysage dépouillé, typiquement méditerranéen, et la mer jamais très loin. Et si je n'ai pas battu des records d'altitude, je pense avoir franchi les cols les plus au sud de l'Europe. Maigre consolation à une promenade riche en souvenirs !

P.S. Je pense qu'il y a à La Valette (la capitale) possibilité de louer du matériel correct.

Pascal COURVALIN N°1149
de LA MANDALLAZ (Haute-Savoie)

LE MONT-BLANC SANS EFFORT

C'est pendant un voyage au PEROU que j'ai pu gravir le Mont-Blanc sans effort (ou presque).

En cette année 2001, j'ai décidé de faire un «break», six mois de congés sabbatiques pour faire le tour de notre Terre. Mais sans vélo, un voyage autour du Monde en avion et en routard. Ce voyage longtemps et mûrement préparé devait s'avérer trop court tant par la richesse des sites, paysages et rencontres effectuées au gré des pays traversés, que par ses surprises. Et des surprises, vous en avez forcément lorsque vous êtes routard et fuyez les tours operators au long cours.

Mais revenons au PEROU et à ce qui nous intéresse ici, le vélo et... un col.

Tout commence par un trajet en bus pour relier Arequipa, la ville blanche aux 300 jours de soleil par an à Chivay, petit village du bout du Monde. Le bus, cahin-caha, montait déjà péniblement depuis quelques heures lorsqu'il me sembla, à moi pauvre passager réfléchissant sur ma présence dans ce bus et à la fin probable de ma vie dans le prochain virage, qu'avant de redescendre de l'autre côté de la vallée, le bus avait franchi ce que l'on a coutume d'appeler un col. Feuilletant rapidement mon guide de voyage, j'apprenais que la route franchissait le col de Patapampa sis à 4800m, le Mont Blanc sans effort. Aussitôt une idée germa, celle de le gravir à vélo. Je recherchai donc, à l'arrivée, fébrilement quelqu'un qui puisse me prêter ou louer un vélo.

Après quelques minutes infructueuses, je tombai sur une tenancière de restaurant qui ne comprenant pas tout à fait ce que je voulais, me désigna une personne qui parlait français. C'est ainsi que je fis la connaissance de Valérie, une française tombée amoureuse d'un péruvien. Ce péruvien prénommé Fredi pratiquait le vélo à ses heures perdues. Fredi me mit au courant de la montée et des difficultés de celle-ci, que j'avais à priori sous estimées. N'ayant gravi le col qu'une seule fois et voulant de nouveau y retourner, il me proposa la sortie à deux que je me dépêchais d'accepter, (on n'est jamais assez pour se soutenir dans les difficultés). Je tins le challenge et le rendez-vous fut pris deux jours plus tard. Il se chargea de me trouver l'équipement ; quant au vélo, celui de Valérie fera l'affaire moyennant quelques modifications !

Rendez-vous pris, le jour arriva d'abord sous les prémices d'orage, puis de soleil voilé. Le vélo réglé 'à la brutos', selon les dires de Fredi, c'est à dire à coup de marteau, mes chaussures de marche aux pieds, une tenue empruntée, et après un bon petit déjeuner, nous commençâmes l'ascension. La route dans le premier kilomètre fut plate puis prit rapidement de la pente et du même coup perdit son asphalte. Nous nous retrouvâmes donc sur un chemin empierré avec des ornières et, en face de nous et nous arrivant droit dessus, des camions bigarrés d'un autre âge. Après quelques coups de pédale supplémentaires, un paysage en kaléidoscope se déroulait devant moi, la vallée en contrebas se rapetissait tandis que les montagnes prenaient de l'ampleur mais continuaient à s'éloigner. Quelques alpagas et lamas s'enfuirent à notre vue et de beaux paysages lunaires parsemés de plaques de neige nous entouraient.

Les derniers kilomètres furent durs. Dans une camionnette, un péruvien, nous voyant essoufflés, offrit de nous emmener à la cime, en nous posant les inévitables questions sur la finalité de notre équipée. «Alors, accrochez-vous à l'arrière» nous hurla-t-il avant de partir dans un nuage de poussière.

Le souffle court, le manque d'exercice et d'oxygène m'imposaient de fréquentes pauses. Et tandis que Fredi m'attendait à la cime, j'arrivai au col de Patapampa, à 4800 m d'altitude, heureux d'avoir franchi ce col non prévu dans mon voyage. Finalement, cet intermède dans mon périple constituerait l'un de mes plus beaux souvenirs. Celui d'une rencontre avec Fredi et sa gentillesse, mais aussi celui de la montagne péruvienne, sur un vélo, avec un défi réussi.

Après les inévitables photos souvenirs, la descente fut douloureuse pour mes mains. Quant à Fredi, ganté, avec son vélo ad hoc, il faisait exploser les records de vitesse et d'équilibrisme.

La journée se terminait avec un repas dans une gargote péruvienne après 4 heures de vélo et un souvenir de plus inscrit dans mon voyage (et non le moindre).»Le col de Patapampa, le Mont Blanc et... des efforts».

Claude CHALABREYSSE N°3359
de LABEGUDE (Ardèche)

LE MONT-BLANC

Il a fallu qu'une équipe de tous poils se penche (ou plutôt s'élève) à mesurer le Mont-Blanc. Bien sûr, avec son grand âge, il aurait pu se voûter, s'éroder.

Il n'en est rien ! Après avoir mis en surchauffe un grand nombre de calelottes, ces «Messieurs» ont décrétés que le toit de l'Europe, ce vénérable ancêtre, était passé de 4807 à 4810 mètres et quelques flocons. Que de foin pour rien !

N'importe quel cyclo, normalement constitué, et ayant plus de 50 ans, vous le dira : les cols sont de plus en plus haut, de plus en plus loin.

C'est là un signe évident que les montagnes grandissent...

Un exemple : le col de la Croix de Fer a dû avoir une rude poussée, jamais il ne me parut si loin vers le haut, que dans le B.R.A. 2001.

La question ne se pose même plus, dorénavant je vais compter le col de Sarennes (38/1999) dans les cols à plus de 2000 mètres...

Bernard MONNIN N°5041
de St Christophe (Savoie)

NON ! PAS LES BALÉARES...

«Les bords de mer sont laids, bétonnés et envahis par des hordes de touristes...». Bref, mon épouse, Josette, n'était pas tentée par le projet.

En fait, préparant nos vacances à seulement quelques jours d'un samedi de grande migration estivale et rêvant de voyages insulaires, je n'avais rien trouvé d'autre sur les sites des voyagistes. Avant de jeter mon projet aux orties, un coup d'œil sur la carte annotée des cols recensés fait découvrir une bonne quarantaine de cols sur Majorque : l'argument est décisif. Je me précipite sur l'un des derniers vols disponibles et nous voilà occupés à faire entrer dans les housses nos VTT munis de pneus semi-lisses, la tente, les duvets et tout ce qui ne peut tenir dans nos bagages-cabine (en fait nos sacoches de vélo assemblées par paires au moyen d'un sandow). Une petite peur à l'embarquement à cause du poids de l'ensemble et c'est parti !...

Premier travail à l'aéroport de Palma de Majorque : remettre nos vélos sur pied, les harnacher et se mettre à la recherche d'une consigne pour y déposer les encombrantes housses à vélo. Après quelques formalités sous une chaleur avoisinant 40°, nous partons enfin vers le nord et nos premiers cols. Les deux premiers s'enchaînent sur une montée très modeste. Tournant plein ouest au second, nous descendons vers un troisième (le rêve!) : la route nous offre de somptueux paysages et notre Jura du matin nous paraît désormais bien loin.

Cette belle île nous pose bientôt un petit problème : il n'y a pas de campings et les hôtels, peu nombreux en dehors des HLM de la côte, sont évidemment pleins en haute saison. Essai infructueux à Banyalbular, puis tentative (avec dénivelée, mais toute aussi infructueuse) pour tenter un bivouac en bord de mer, et nous repartons vers Estellenc où nous trouverons finalement une chambre pour la nuit.

Le second jour, nous progressons toujours le long de la côte Nord, puis Ouest en glanant quelques aimables cols et de merveilleuses vues sur la mer. Nous touchons vers midi la partie sinistrée de l'île : hôtels et résidences ultra-modernes gardent des plages décevantes et encombrées. Il nous faudra une bonne dose de courage (et de portage) pour trouver dans ce secteur un endroit de pique-nique et de baignade ! L'après-midi, après avoir encore pris quelques cols, nous fuyons plein Nord à travers la montagne par Galilea et Puygpyuent. Là non plus, pas d'hôtel, et nous bivouaquons sur un espace sympathique ayant miraculeusement échappé aux barrières, clôtures et murs divers bordant les routes.

Le troisième jour, nous revenons sur la Côte Nord en passant par le site de La Grandja et le Coll de Claret. Les altitudes sont modestes, mais la route est superbe vers Deja et le Port de Soller où nous jetons l'ancre en début d'après midi. Le lendemain : Coll de Soller, magnifique et tranquille (l'essentiel de la circulation passe par un tunnel), puis Bunyola, le Coll de Hono et le petit village d'Orient. La suite devait nous conduire vers la ferme de «l'Ofre Comasema», le col attendant et un petit chemin rejoignant la route Nord vers l'Embalse de Cuber. La route menant à la ferme est ornée de pancartes, puis barrée d'une magnifique grille. Malgré un espagnol incertain, nous comprenons quand même que le passage est toléré pour les randonneurs pédestres. Nous poursuivons à travers la propriété jusqu'à la ferme-villa. Puis il nous faut choisir notre route à l'instinct, avec le secours d'une carte à l'échelle trop grande pour ce genre d'exercice.. Le col est assez facilement repéré et atteint au prix d'un bref épisode pédestre. Après, les sentiers deviennent aléatoires : nous délaissions une vire rocheuse à gauche pour un passage assez marqué. Hélas, après une bonne descente, plus rien. Le retour en montée nous fait hésiter et nous avisons en contrebas une sorte de plate-forme : nous supposons qu'elle est desservie par un chemin et continuons notre descente en rampant sous la végétation plus qu'en marchant. La plate-forme atteinte, point de chemin, mais la trace d'une canalisation de fort diamètre... Trop tard, et surtout trop bas pour reculer : nous suivrons la conduite, tant bien que mal, dans une direction de plus en plus opposée à notre projet. Bien plus bas, un chemin correct nous permettra de rejoindre la civilisation au sud de la crête que nous voulions franchir vers le nord !

Pour arranger les choses, le «super-dérailleur-tout-carbone», spécialement adapté au modèle de poignée tournante de marque réputée mais confidentielle... du vélo de Josette se brise : c'est beaucoup pour un seul jour ! Le dérailleur est retiré, la chaîne raccourcie et l'ensemble maintenu sur un développement unique 36x19. Nous faisons route ensuite pour retrouver le pied du Coll de Soller passé le matin. Une chance : il se monte très bien sur 36x19... Atteignant la ville, nous nous mettons en chasse d'un vélociste. Le soir Josette finira par repérer un petit atelier, recelant au milieu d'un invraisemblable amas de cartons, un dérailleur Shimano 7 vitesses (une de moins que la roue libre et rigoureusement incompatible avec les fameuses poignées tournantes ... mais bon). Le lendemain, elle pourra repartir avec 3 ou 4 vitesses raisonnablement stables et ses trois plateaux. Nous atteindrons ainsi la Côte Est, par un superbe itinéraire, à parcourir tôt le matin : c'est l'itinéraire touristique de l'île, et des convois de véhicules de location en tous genres, 4x4 inclus, s'élançant à la conquête d'un macadam parfaitement lisse à partir de 11 heures. À Alcudia, nous recherchons le camping qui paraissait signalé sur ma carte. En fait, il s'agit d'un camp de vacances privé et nous finissons par poser nos duvets sur le sable, entre deux rochers à quelques mètres d'une mer calme et limpide (superbe baignoire pour nos ablutions matinales).

Une journée de quasi-repos et de baignade, puis une nuit sur l'unique (ou presque unique, donc à éviter) camping de l'île et il nous faudra rejoindre Palma. Nous y arriverons à bonne vitesse (en traumatisant au passage quelques cyclotouristes moins agités que nous) pour récupérer nos housses à vélo, quelques minutes avant la fermeture de l'échoppe qui les avait recueillies !

Finalement, Majorque est une île superbe dès que l'on quitte les usines touristiques. Nous avons trente cols nouveaux à notre actif et c'est, en fait, une très agréable destination pour les collectionneurs de cols !

Michel MATHIEU N°1107
de LONS-LE-SAUNIER (Jura)

ENFIN 1000 COLS

Vingt cinq ans pour réaliser un rêve : gravir en vélo 1000 cols différents.

2001, année de mes 70 ans, sur les pentes du col du Sabot (2100m), en compagnie de Bruno Litwin, Président du Vélo Club d'Annecy, j'ai réalisé ce merveilleux rêve.

Grâce au vélo, que de kilomètres parcourus sur les routes de montagne, découvrant des paysages magnifiques qui récompensent l'effort et la volonté. Mais aussi grâce à une épouse tolérante qui m'a permis de pratiquer un sport prenant beaucoup de temps sur la vie de famille.

A cette occasion, je remercie les responsables de la Confrérie pour le travail remarquable et bénévole qu'ils font toute l'année. Merci aussi à mon Club où j'ai toujours trouvé des compagnons de route animés de la même passion. Passion pour effectuer de belles randonnées et pour partager de grands moments d'amitié sportive.

Laurent René CINTI N°2075
de SAINT-JORIOZ (Haute-Savoie)

L'ASSIETTA SANS Y ÊTRE

Ah pour ça, on en avait longuement parlé ! Des soirées entières, je vous dis, des soirées entières, des sorties entières même. Sans l'avoir fait, je connaissais tout des routes, chemins, pistes, sentiers de l'itinéraire de la cime de l'Assietta.

Moi, d'un naturel plus improvisateur, je me fais à mon instinct ; une fois sur place, «on verrait bien». Je me fais aussi aux talents d'organisateur de 3752 (puisqu'il s'agit du numéro sous lequel il est inscrit dans la liste des 100 cols). Son sens de l'organisation, plus mes facultés à m'adapter à l'imprévu, le cocktail devait être détonnant. L'étude des articles de la revue traitant de l'Assietta n'avait plus aucun secret pour 3752.

Jo Brufaerts, Rossini l'Alpino, pas le musicien, étaient ses auteurs favoris du moment. Enfants casés, épouses convaincues de la beauté de Sestrières et de sa région, rendez-vous fut pris pour le 20 juillet 2001 sur la place de Briançon.

Tout de suite en voyant 3752, ma supportrice numéro 1 me dit : «il n'a pas l'air bien !». Effectivement, «il» n'était pas bien. Il avait mal aux dents. La pharmacie de Briançon fournit ce que nous croyions être la solution à nos problèmes, et nous franchîmes la frontière pour passer la nuit face à l'obstacle.

La soirée fut consacrée à une dernière étude de la carte. Où sont les pièges ? Dans quel sens allons nous tourner ? Allons-nous faire le petit tour ? Ou le grand par la cime de l'Assietta ? La nuit devait nous porter conseil, la nuit et la forme car 3752 manifestait un soupçon d'inquiétude. Inquiétude justifiée d'ailleurs, car 3752, n'était pas brillant au petit déjeuner. Ce serait donc le départ par le Colle Basset, afin qu'en cas de problème nous puissions, arrivés au col de l'Assietta, partir directement vers le col de la Finestre. L'ascension vers le Colle Basset se passa bien.

A ce sujet, je n'entrerai pas dans une vaine polémique pour savoir si nous devons compter ou non le Colletto di Costa Treceira, car si on regarde attentivement la topographie des lieux, il semble bien qu'il y ait un col à cet endroit-là, même s'il n'y a pas de pancarte. Le plus important, c'est que grâce à la revue et à ceux qui écrivent des articles, nous avons fait une magnifique sortie dans des paysages grandioses.

Sans doute mis en confiance par les passages respectifs des Colle Bourget, Di Costa Piana, Blégier, Del Lauson, et de l'Assietta où, grisés par l'air des montagnes, nous décidâmes de «prendre par la cime de l'Assietta».

Mais, soit la fatigue, soit l'altitude, soit la fin de l'effet des cachets, soit les 3 conjugués, la douleur reprit. Et là, du côté du Colle du Vallon Creux, j'ai cru que 3752 me filait dans les pattes. A 2552 m d'altitude avec un compagnon déprimé, sans comprimé, j'étais mal.

Finalement, à force d'encouragements de ma part, de volonté et de courage de sa part, 3752 remonta en selle. Je vous passe ce qu'il endura pour finir, mais il finit. Mais que ce fut dur pour remonter le col de Sestrière sur une route goudronnée et surchauffée aux alentours de 1 heure, 1 heure et demie. En plus, ce col de Sestrières était son 500 ème. Ah ! il s'en souviendra de son 500 ème, car à l'issue de cette histoire, 3752 fit une semaine d'hôpital. Depuis, cela va mieux et cette aventure est rangée au rayon des souvenirs, mais je suis sûr qu'il est déjà penché sur ses cartes avec son double-décimètre à la main, pour nous préparer sa revanche. Mon instinct me dit que ce pourrait bien être le col de Tende et la route frontalière qui en part. Et pour quelqu'un qui a fait l'Assietta sans être dans son assiette, cela ne devrait pas poser de problème.

Patrick GIRARD N°3753
de Romans (DRÔME)

LA CÔTE D'AZUR ET L'ARRIÈRE PAYS

Marc, mon ami fidèle nous a quittés. C'était un Niçois, amoureux comme moi de la petite reine et de la montagne. Notre amitié s'était faite dans l'effort, le plaisir et dans le respect mutuel. Sa disparition et la nostalgie des milliers de kilomètres parcourus ensemble dans les Alpes et l'arrière-pays niçois, m'incitent à évoquer, pêle-mêle, quelques souvenirs inoubliables.

LE COL DE LA MADONE DE GORBIO (06-0927)

Un climat privilégié, une mer tiède, des baies et des caps, des rocs et des pinèdes, du sable et des galets, des traditions ancestrales, un certain art de vivre, un magnifique écrin montagnard : c'est la Riviera et son arrière pays montagneux sillonné de routes en lacets sous un soleil éclatant qui fait chanter les couleurs et flamber les paysages. Entre Nice et Menton, la montagne a les pieds dans l'eau !

Pour accéder au col de la Madone, plusieurs itinéraires étaient à notre portée. Depuis Nice, la Grande Corniche nous offrait le plus beau spectacle de ce littoral aux formes élégantes, façonnées par la Méditerranée au cours de combats que se sont livrés sans merci les éléments depuis des millénaires. C'était une succession de points de vue admirables : Villefranche-sur-Mer, enserré entre le Mont-Borom et le Cap Ferrat serti de collines boisées, Saint-Jean-Cap-Ferrat couvert de somptueux jardins exotiques, Beaulieu-sur-Mer l'élégante, nichée au pied d'un versant auquel s'agrippent des oliviers. Eze, village nid d'aigle moyenâgeux perché sur un piton offrant le plus beau panorama de la Côte. Pas de frontière apparente à l'arrivée à Monaco : même relief montagneux et toujours une végétation luxuriante, mais, un rocher et une famille régnante. La Côte se plisse à nouveau au Cap-Martin, dernier promontoire de la Riviera, derrière lequel se niche Roquebrune.

Surplombant Menton, le col de la Madone nous attirait particulièrement. Avec ses 927 mètres d'altitude, il est situé à vol d'oiseau, à moins de six kilomètres de la mer. Plusieurs routes y mènent. Celle que nous préférons partait des feux de l'avenue des Alliés, en bord de mer dans Menton. De là, nous apercevions la route accrochée à flanc de montagne et les derniers lacets menaient à la Place Saint-Sébastien, au pied du village perché de Sainte-Agnès. Sur cette place située à cinq kilomètres du sommet, une fontaine débitait une eau de source rafraîchissante très appréciée après les sept kilomètres d'escalade.

Au début de la montée, après le lycée P et M Curie, nous traversions Pescaïre, pittoresque hameau où les basses pentes étaient découpées en terrasses. Le sol portait des oliviers, des citronniers et des amandiers. Les figuiers, eux, étaient inaccessibles. Plus loin, la Provençale A8, haut perché, jouait à saute moutons avec la petite route bien raide que nous aimions tant. Après la fontaine, le rude paysage rocailleux, désertique et lunaire, était toujours illuminé par le soleil, impitoyable maître des lieux. Au gré des virages, les yeux étaient fascinés par la Grande Bleue, perspective aidant, qui semblait toucher les cieux. Nous étions presque toujours seuls dans ce col et il nous arrivait d'être comme habités par l'idée qu'il nous appartenait.

Nous l'avons gravi quatre-vingt six fois en huit ans sans jamais nous en lasser.

LE COL DE TURINI (06-1607B)

Un peu plus loin, au-delà des cimes du Bandon, du Farget et du rocher de Grayat, se trouve le col de Braus (06-1002). C'était après la mise en jambes du col de Nice (06-0420) et de la traversée de l'Escarène, notre plaisir d'attaquer ce col par la D2204 qui se trouve être un tronçon de la route du Piémont de Nice à Turin. Après le tout petit village de Touet-de-l'Escarène, la route continuait par seize lacets dans la garrigue. Le col franchi, la descente était rapide malgré les dix-huit autres lacets, et du côté de Sospel, les oliviers faisaient leur réapparition. Notre but était bien sûr le col de Turini par les gorges du Pion où la route en corniche domine le torrent. Après la chapelle de Notre-Dame-de-la-Hénour, nous traversions le charmant village de

Moulinel pour ensuite attaquer les douze kilomètres qui conduisent au Turini à travers une superbe forêt d'érables, de hêtres et de sapins.

Deux autres routes rejoignent ce col. Notre préférée était la D2565 dans la vallée de la Vésubie que nous quittions après Lantosque à la côte 500. L'ascension commençait là ; 15,5 km à 7 %, par des lacets, à travers châtaigniers. Après Bollène-en-Vésubie, l'escalade devenait comme joyeuse par la diversité des frais paysages couverts de mélèzes, et autres sapins qui peuvent atteindre les 35 m. Le murmure des résurgences multiples nous accompagnait tout au long de cette sinueuse route pentue à souhait. La troisième route disputait la vedette aux deux autres ; c'était la route dite « du soleil » depuis Nice via Coarrazze par le col de Saint-Roch et la baisse de la Cabanette.

C'était le plaisir des forts pourcentages à travers garrigues, maquis et forêts !

LE MASSIF DE L'ESTEREL

Que dire de nos ballades à Fréjus, à travers le massif de l'Esterel, par les petits cols des Trois Termes, de la Cadière, des Lentisques, de l'Evêque, de Belle Barbe, du Mistral et enfin, la descente sur Fréjus ?

Notre halte «sandwich» à la terrasse d'un café, à l'ombre des platanes, était un vrai plaisir dans cette atmosphère toute méridionale !

Le massif de l'Esterel est une des plus belles régions de Provence. La solitude des routes de l'intérieur, à travers les arbousiers, les lentisques, les genêts et les fleurs de toutes les couleurs, est unique ; elle contraste avec la vie grouillante de la côte. Des belles forêts de pins et de chênes-lièges de l'époque, il ne restait plus que des silhouettes noircies des arbres et une couche de cendre, vestiges des incendies de 85 et 86. Par endroits, la nature reprenait le dessus ; des arbrisseaux et des buissons de bruyères et de lavande recouvraient le sol.

Le retour se faisait par Saint-Raphaël et Cannes en suivant le bord de mer. L'Esterel nous offrait une facette différente de sa beauté. Ses porphyres rouges plongeaient dans le bleu indigo de la mer qui se ruait sur les rochers. Insatisfaite, elle continuait à ciseler les rivages des hautes falaises, à réduire ses obstacles, à détruire ses récifs. Parfois, nous l'avons vue paresseuse sur ses rivages où les fleurs tropicales multicolores se mêlaient à la flore tempérée, et apportaient les senteurs de l'Afrique. Nous étions dans un paradis qui vit défiler jadis, les flottes grecques et romaines, ainsi que les felouques barbaresques. La route sinueuse bordée de palmiers et d'orangers, épousait presque parfaitement le littoral, traversait Agay, Anthéor, montait à la pointe du Cap-Roux, couvert de pins parasols, se tortillait à travers le Trayas, Miramar, la Théoule et la Napoule où l'enchantement cédait, hélas, à la réalité du béton. Les quelques régions décrites sont l'image même de la nature exceptionnelle des Alpes-Maritimes et des environs. Tout y est : l'argent des oliviers, le vert des mélèzes, les parfums du thym et de la sarriette, les effluves du mimosa et de la lavande, le chant des cigales toujours en verve, le ciel d'une luminosité exceptionnelle. Le charme était sur le visage des jeunes femmes entrevues dans les villages que nous traversions. Elles étaient belles et pimpantes ! C'est vrai qu'elles descendaient de souches lointaines ; de Grèce, de Rome. Elles nous souriaient, peut-être étaient-ce nos tenues bariolées qui les amusaient ?

Adieu l'ami !!!

Théodore BUIZZA N°3919
de TOUL (Meurthe et Moselle)

JUBARU, ROI DES SANS-COLS

Aussi loin que ma mémoire me permette de remonter le temps, je ne me souviens pas d'avoir appris à monter sur un vélo. Un simple regard sur la monture de mes rêves fait déjà grimper... mon adrénaline. Je n'ai jusqu'ici jamais vraiment cherché à comprendre : tout semble venir de mon patrimoine génétique. Mais les questions cyclo-philosophiques posées par le bulletin de vote du Club des «Cent-Cols» m'obligent à plonger au tréfonds de mon intimité pédalante pour répondre à la question existentielle : qu'est-ce qui me fait grimper ?

Mon pays est pourtant celui des sans-cols : descendu du plateau de Saint-Quentin, l'Escaut s'y étire paresseusement dans une campagne verdoyante. Son lit rectifié lui a conféré une image de fausse tranquillité. Mais ses anciens méandres se souviennent encore très bien des crues hivernales qui emportaient la terre, transformant les champs et les prés en un immense lac que chaque printemps asséchait.

Lui était resté là, intact depuis la nuit des temps, impassible au rythme infernal des ans et des saisons, bien installé sur son socle à contempler les érosions du fleuve du haut de ses 149 mètres. Sa silhouette trapue en impose à tous, même au soleil qui, chaque matin, lui réserve ses premiers rayons. Sa petite église reste posée sur son sommet comme un jouet sur un château de sable. On l'appelle «Le Mont», tout simplement, parce qu'il sert d'horizon à tous ceux qui n'ont jamais vu de montagnes.

Un dimanche de printemps m'a décidé à défier son arrogance et la sympathie du Secrétaire Général du Club des «Cent Cols». Le premier col belge à figurer sur une carte Michelin avec plaque signalétique était né. Il porterait le nom d'un jeune Français dont le rêve s'est brisé en pleine jeunesse : Amand Jubaru, disparu lors d'une randonnée tragique, le 14 juillet 1897.

Mais ce qui pourrait apparaître symbolique, voire folklorique dans certains esprits, ne doit pas faire oublier l'essentiel : plus le cyclo grimpe, plus l'esprit s'élève. Fallait-il pour cela relever comme pour se défendre de mes assauts, semblant se hisser sur d'invisibles ergots pour mieux me décourager. Mais ma détermination restait intacte. Petit à petit, il s'étira, se tapit entre les fermes et les prairies. Je le sentis devenir docile. J'en pédalai de plus belle. Arrivé au bout d'une première côte, je ne remarquai absolument pas une dénivellation à l'altitude 99 m. En regardant devant moi, je fus plutôt attiré par une descente qui semblait placée là comme un avant-goût de la récompense. La ville s'offrait à moi : son fleuve, sa cathédrale, ses immeubles à étages : un autre monde m'attirait à lui.

Mais cent mètres plus loin, un virage à droite coupa net mon euphorie : les derniers hectomètres m'attendaient au tournant. Et la croix placée en cet endroit n'était-elle pas un funeste présage ? Ce jeune homme venu de Tourcoing avait voulu réaliser le même exploit que moi et le Mont l'avait vaincu. Était-ce les dix pour cent de la pente et mon torpédo inadapté ou simplement la peur : je continuai à pied. La vue du sommet me fit tout oublier. Je remontai sur mes pédales, m'arc-boutant pour éviter la chute et j'arrivai enfin au but sous les regards des promeneurs admiratifs devant ce gamin juché sur un vélo trop grand et trop lourd comme l'espoir qu'il portait du haut de ses dix ans.

Mon exploit fut officialisé vingt ans plus tard : le 06 avril 1985, les Audax de Tournai sous la houlette de leur président mille-colliste André Tignon inauguraient le col de la Croix Jubaru en grande pompe avec la présence et la sympathie du Secrétaire Général du Club des «Cent Cols». Le premier col belge à figurer sur une carte Michelin avec plaque signalétique était né. Il porterait le nom d'un jeune Français dont le rêve s'est brisé en pleine jeunesse : Armand Jubaru, disparu lors d'une randonnée tragique, le 14 juillet 1897.

Mais ce qui pourrait apparaître symbolique, voire folklorique dans certains esprits, ne doit pas faire oublier l'essentiel : plus le cyclo grimpe, plus l'esprit s'élève. Fallait-il pour cela relever dans ce beau pays de France 8500 cols, dont quelques-uns réservés aux chamois et quelques autres plats comme le dos de la main ? Et pourquoi inventer 176 autres cols dans un pays qui, à la modestie de son vieux relief, ne peut opposer

que la bravoure vindicative de ses habitants ? Et si la Belgique était restée française après 1815, le guide Chauvot aurait-il déjà contenu tous ces hauts lieux ?

Ces questions, pourtant fondamentales pour ceux qui se les posent, me laissent quelque peu perplexe. Comme souvent, la recherche de vérité est au cœur du débat. Le problème vient du fait qu'on tourne autour. Ce n'est pas courageux mais c'est confortable d'affirmer que chacun doit fixer ses objectifs en fonction de ses capacités et de sa motivation. Derrière se cachent le plaisir et ses limites qu'on peut parfois faire reculer à sa façon.

L'esprit du fondateur du Club des «Cent Cols» est sans doute resté intact. Parce qu'il fait partie d'un projet généreux : celui de communiquer leur passion, la découverte des beautés que nous offre la nature, et la convivialité que devraient partager tous ceux qui en sont amoureux. Je les remercie pour cette belle œuvre qui mérite le respect.

Plus de trente ans ont passé depuis mon premier exploit cycliste. Encouragé par la récolte de lauriers imaginaires autant qu'éphémères, j'ai connu bien d'autres bons moments qui n'ont jamais relégué le premier. Du col de la Croix Jubaru qui restera le plus beau, au col d'Espréaux l'été dernier, la moisson est immense pour moi et dérisoire pour l'humanité. Mais je sais qu'il faut continuer à grimper car la vie est trop courte pour s'arrêter de grandir. De toute manière le bonheur n'est jamais loin, pourvu qu'on s'en donne la peine. Vous pouvez marcher à côté, mais s'il vous reste un peu de volonté, enfourchez-le !

Luc VANSAINGELE N°5052
de BASECLES (Belgique)

LES ROUTES FORESTIÈRES

Ces routes tranquilles, je les ai appréciées cet été. A l'écart des grandes routes, j'ai roulé à l'ombre des sapins.

Dans la forêt d'Abreschviller, j'ai surpris le renard en quête de nourriture. Autour du col du Donon, des trouées dans le massif forestier nous rappellent que la tempête de l'hiver 1999 a fait des dégâts. La cicatrisation sera longue. Alors que je finissais ma chasse aux cols sur les hauteurs de Saint-Dié, dans la descente du col d'Hermampaire, un chevreuil traversa la route à mon approche.

Ma semaine vosgienne me laissera un superbe souvenir grâce aussi au ciel ensoleillé.

Christian TAILLEBOURG N°3184

A QUI SE FIER ?

Nul ne peut en douter, il figure très officiellement dans la Bible Chauvot sous la référence 73-1522. Cela fait plusieurs jours que mon compère l'évoque avec la convoitise jamais assouvie du collectionneur, et son impatience grandit à cause de l'état prolongé de manque.

En effet, depuis le départ de notre périple, son compteur de nouveaux cols reste bloqué à de maigres unités : le col des Quatre-Vents qui culmine à 159m dans le Pas-de-Calais, et celui des Iris, un muletier à plus de 2000, à proximité des premiers lacets de la descente du Tourmalet sur la Mongie. C'est bien peu, après plus de 4000 kilomètres comptabilisés sur le pourtour de l'hexagone, et émaillés d'une cinquantaine d'ascensions dûment répertoriées !

Pour l'heure, nous quittons Valloire l'esprit serein : le gîte est déjà réservé à Saint-Jean-de-Maurienne et le versant Sud du Télégraphe réduit à une banale formalité. Alors, autant profiter du contexte propice de cette ballade de fin d'après-midi d'un samedi de juin pour ajouter une prise facile au tableau de chasse d'un «millecoliste» chevronné, ... et à celui, embryonnaire, du novice en quête d'intronisation. Bien documenté, le chasseur patenté (1) situe l'objectif avec une précision toute scientifique : au pied d'une chapelle, édifiée dans le village qui s'étire perpendiculairement à la bordure de la D902.

Deux bons kilomètres et le bas du hameau est identifié formellement par un panneau en bois au bord de la chaussée ; reste à dénicher le point sommital. Nous obliquons sur le premier chemin qui s'ouvre à notre droite. La tentative se solde rapidement par un cul de sac, où une ruade de l'avant-train de Caius manque de me coucher sur le sol graveleux. Bref retour sur la départementale, suivi d'un virement sur tribord. Cette fois la piste paraît sérieuse : au bout de la pente, on devine quelques constructions. Nous poursuivons sans hâte et sans prêter attention aux éclats de voix qui s'amplifient. A peine plus haut, face à la chapelle, autour du réservoir en pierre alimenté par une fontaine au fort débit, une douzaine de gaillards devisent joyeusement le verre à la main. Ils viennent de préparer le foyer qui servira, demain, à faire griller le cochon traditionnellement partagé par les résidents du village à l'occasion de la Saint-Jean. Les aboiements d'un chien signalent l'approche de nos équipages et le groupe se forme en demi-cercle sur la chaussée. Un homme s'en détache pour se précipiter sous le porche de la chapelle ; la suite se fait attendre : une surprenante volée de cloches accompagne les derniers mètres de l'ascension, et nous posons pied à terre sous les acclamations de ces supporters inattendus !!!

Leur surprise est pour le moins égale à la nôtre quand ils apprennent que nous parcourons le Tour de France à bicyclette. Certes, l'épreuve chère à Jacques Goddet emprunte classiquement le tronçon Valloire-Télégraphe, ou vice versa, mais, de mémoire de villageois, jamais aucun participant de la Grande Boucle n'a aventuré ses roues jusqu'ici. Nous nous livrons volontiers au jeu des explications : de la machine à la tenue, sans parler des bagages ; tout nous différencie des coureurs. Mais pourquoi ce détour ? Simplement pour le plaisir de gravir un nouveau col et de l'ajouter à notre collection.... Là, nos interlocuteurs deviennent septiques... Nous avons beau leur montrer la petite plaque scellée sur un mur de la chapelle, ils persistent dans leur version : «autrefois, avant la construction de la route du Télégraphe, le passage vers la Maurienne empruntait le col des Trois Croix. Notre village étant le plus proche du sommet, on la dénommé le Col, sans qu'il n'y ait de col géographique à cet endroit !» CQFD !!!

Quel avenir pour le 73-1522 ? Sera-t-il radié sur la foi de ce récit ? Sachez que le rapporteur ne peut témoigner que d'une seule certitude : le verre de l'amitié, offert par les gars du Col, ne comportait pas le moindre faux col. A leur santé !!!

(1) ce fabuleux compagnon de voyage n'est autre que Claude Benistrand.

Michel BERNARD N°5193
de CHATELDON (Puy de Dôme)

SOUVENIRS HUMIDES

Je m'appelle Follis, je ne suis plus tout jeune, j'en suis à ma 14 ème année de service. Ce matin, lorsqu'il m'ont sorti du garage, je faisais sérieusement la «gueule». Il pleuvait et «ils» avaient prévu de faire le 200 annuel de leur club : le tour du lac de la forêt d'Orient et retour. De plus, je relève d'opération ; on vient de me mettre une prothèse de pédalier arrière suite à une rupture soudaine d'un roulement lors d'une précédente randonnée. Alors, pour une reprise, un 200, et sous la pluie !...

Oui mais, «ils» ont des objectifs pour cet été, alors, faut faire des bornes ! «Ils» m'ont parlé d'un Antibes - Thonon avec les sacoches, par les Préalpines entre autres.

Oui mais, d'un temps pareil ! Rien que pour rallier le lieu de rassemblement, 3,5 km, je suis déjà trempé, minable. Peu de monde à cause de cette satanée pluie ; une vingtaine, que des «vélosolos», je suis le seul tandem. Et pourtant la météo annonçait pour ce samedi «début de matinée couvert, ensuite éclaircies et après-midi ensoleillé !». Tout le monde est parti, espérant que cette fichue pluie ne durerait pas.

Au début, ça discutait un peu dans le peloton. Mais, au fil des kilomètres, la pluie continuant, agrémentée d'un fort vent de face, les têtes se baissent, les dos enflent sous les Gore-Tex ou capes et les silences se font de plus en plus longs. On n'entend bientôt plus que les signaux des capitaines de route pour annoncer les voitures ou les «bagnoles» venant de face ou de l'arrière. Et encore, au bout d'un certain temps, comme pour s'économiser, on ne les entend plus que dire «TURES» ou «GNOLES» pour signaler les batures ou les voignoles (ou le contraire).

Alors, je pense aux trois cyclos d'Orléans qui, écoeurés, ont fait demi-tour vers le kilomètre 40. Ils ont certainement eu tort, puisqu'il va faire soleil cet après-midi. Mais, je pense aux nombreuses et belles randonnées effectuées les années précédentes sous le soleil ; tour de Corse, tour de Crête, tour du Portugal où nous n'avons pratiquement pas rencontré de pluie. Tandis qu'aujourd'hui !

Nous approchons du lac de la forêt d'Orient. Il est midi et les éclaircies promises pour la fin de matinée sont totalement absentes; la pluie continue et le vent aussi.

Je pense au pique-nique de la randonnée de l'Amitié de l'année dernière, il faisait chaud ! J'étais allongé dans l'herbe au bord du lac avec les autres, les «vélosolos», pendant qu'«ils» se restauraient. Assis dans la verdure. Je crois même que certains se sont offert une sieste !

Alors qu'aujourd'hui, le pique-nique s'est déroulé dans un café accueillant, pendant que nous avons trouvé refuge sous un petit appentis, serrés les uns contre les autres.

Et nous sommes repartis, toujours sous la pluie, avec pour seul avantage le vent maintenant qui nous pousse. Si les cyclos avaient encore retrouvé leur «bagout» et leur entrain au café, mais de nouveau, ce ne sont que les mêmes silences de plus en plus longs, seulement entrecoupés par des «TURES» ou «GNOLES» des capitaines de route.

Je continue de penser, pour passer le temps, aux belles randonnées de montagne, aux brevets montagnards sous le soleil, car j'aime la montagne, moi le non grimpeur par excellence !

Et je suis fier d'être des «Cent Cols» !

Oh, je ne monte pas bien vite, mais, quel plaisir d'arriver là haut ! Grand col ou petit col, c'est toujours comme une petite victoire. Bien sûr qu'il y a eu des galères, je n'ai pas toujours eu que du soleil. En montagne le temps change si vite ! Je me souviens du col Agnel en septembre 96, monté avec le soleil et redescendu par un froid glacial. Et aussi, en juin 99, au cours du Thonon - Venise, la descente du Grand St-

Bernard, côté italien, sous une pluie glaciale. Je ne sais pas si c'est moi qui tremblait le plus ou « eux », mais, j'ai failli rater la trajectoire à plusieurs reprises.

Et ce samedi 13 mai 95, partir d'Auxerre pour un 200 kilomètres traversant le Morvan par l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire sous une pluie froide et pénétrante, à Cussy-les-Forges, trouver la neige et continuer à rouler tant bien que mal dans deux à trois centimètres de poudreuse, ne voyant plus pancartes ni panneaux, la neige y étant restée plaquée ! Ce n'est qu'à Saint-Léger-Vauban qu'ils ont pu se revigorer au restaurant d'où «ils» ont pu appeler leurs familles pour venir nous chercher, car il était impossible de continuer dans cinq ou six centimètres de neige. Nous nous sommes retrouvés à trois (et encore parce que personne ne pouvait nous ramener). Il y avait là le cousin Cattin piloté par Michel ainsi que Brigitte et le « vélosolo » de Claude, qui effectuait son premier 200, et qui tenait à finir. Heureusement qu'il ne neige plus et qu'au sol la neige est molle et ne colle pas à mes garde-boue !

En forêt de Saint-Germain, quel spectacle ! Les branches des arbres, chargées de neige se courbent jusqu'au ras de la route, nous obligeant à slalomer entre elles. Et cette montée de Vézelay, dans la neige ! Heureusement qu'elle ne tombe plus, et sous un ciel éclairci, nous terminerons nos quarante derniers kilomètres sous le soleil !

«TURES» et «GNOLES» me ramènent à la réalité. Il pleut toujours et l'eau est partout, dans les fossés qui débordent sur la route. Tous ces souvenirs ont eu au moins le mérite de me faire trouver le temps moins long. Bien qu'il ne reste qu'une dizaine de kilomètres, je continue à rêver, espérant que le beau temps revienne. Hélas, c'est sous une pluie continue que l'on terminera ce 200.

Mais, dis donc, au fait, nous n'avions pas encore fait de 200 sous une pluie continue ! Un souvenir de plus.

André et Odile GIRONDEAU N°2727 - 4195
de BASSOU (Yonne)

LIGNES DE CRÊTES

L'été dernier enfin, j'ai pu réaliser un rêve qui me tenait à cœur depuis bien longtemps. Depuis Mars 1993 très exactement où, lisant le numéro 404 de la revue «Cyclotourisme», j'avais découvert l'existence de la route des crêtes de l'Assietta. Un dossier de 22 pages, intitulé «Sur les traces d'Hannibal», présentait les 4 fabuleuses randonnées permanentes proposées par Georges ROSSINI :

THONON - TRIESTE, 1180 km, 41 cols.

THONON- VENISE, 1209 km, 69 cols.

ANTIBES - THONON version préalpine, 894 km, 48 cols.

ANTIBES - THONON version alpine, 740 km, 43 cols.

L'itinéraire de cette dernière emprunte en Italie, entre Sestriere et Susa, la route des crêtes de l'Assietta. Les cyclos passés par là décrivent tous avec enthousiasme les panoramas sublimes offerts par ce balcon naturel et les confrères des «Cent Cols» y trouvent leur chemin de Damas car les 60 km du parcours leur permettent d'engranger 10 cols dont 9 à plus de 2000m d'altitude. Pour ces excellentes raisons, il m'était venu une furieuse envie d'y aller à la première occasion.

Jusque là, le projet n'avait pas pu se concrétiser à cause de 3 obstacles majeurs :

1) C'est loin de Limoges.

2) Il y a un problème de logistique car, partant de Sestriere pour arriver à Susa, il faut revenir en faisant le trajet en sens inverse ou bien trouver une bonne âme qui accepte d'effectuer un long trajet en voiture pour aller vous récupérer à Susa. Cela peut se trouver mais c'est rare.

3) Ce n'est pas une route goudronnée mais une piste empierrée qui, à certains endroits, n'est praticable que par des véhicules tout terrain. Pour ne pas risquer la casse, mieux vaut choisir un VTT plutôt qu'une randonneuse.

En 2001, la conjonction astrale a été enfin favorable à mon signe zodiacal, en effet :

- Notre club de randonnée pédestre organise régulièrement, durant la deuxième quinzaine de juillet, un séjour en montagne. Cette année, le choix s'est porté sur Bourg-St-Maurice d'où, au moins à vol d'oiseau, on est proche des fameuses crêtes.

- Lors de l'Assemblée Générale de la Fédé en Décembre 2000 au Futuroscope, je me suis procuré le Guide Cyclo Muletier (Topo 5) rédigé par René POTY pour le club des «Cent Cols». Cet ouvrage décrit en détail 43 randonnées VTT en montagne, dont les Crêtes de l'Assietta incluses dans un circuit de 65 km en boucle. Preuve qu'il y a toujours quelque chose d'intéressant à retirer d'une AG.

- Depuis un an, je me suis mis au VTT afin de diversifier une activité cycliste principalement axée sur la route.

Alain MERIGUET, copain de club et centcoliste, qui possède un appartement à Bourg-Saint-Maurice est sur place pour préparer l'ascension du Mont-Blanc (à pied) programmée pour la fin juillet. L'idée lui plaît ; il décide de louer un VTT et de m'accompagner dans l'aventure.

Le 22 Juillet, à 8h30, conformément au topo, nous donnons nos premiers coups de pédales à partir de Pourrières, un village situé à 1418m d'altitude dans la vallée du Chisone qui relie Sestriere à Turin. Nous avons choisi ce jour parce que la météo nous promet un temps magnifique. Nous sommes ainsi assurés d'échapper aux violents orages qui, remontant de la plaine du Pô, sont fréquents sur la région, et d'avoir une vue complètement dégagée sur tous les massifs. Pour nous échauffer et trouver notre rythme de croisière, nous empruntons sur 2 km un chemin goudronné qui grimpe en lacets jusqu'à Balboutet. La pente est sérieuse et les sacs à dos, qui contiennent les vivres et l'équipement nécessaires à une journée de montagne, nous paraissent bien lourds. Peu après la sortie du hameau, le goudron se termine et nous nous retrouvons sur une large piste empierrée, bien nivelée et pas trop abrupte, qui nous conduit gentiment à Piano dell'Alpe, grand plateau herbeux à 1900m d'altitude, où nous débouchons sur la fameuse route des crêtes que nous sommes venus affronter.

De cet endroit, il nous faut faire un aller et retour (8 km au total) au col delle Finestre. La piste, détériorée par les orages et les passages des véhicules tout terrain (autos et motos), est un véritable champ de pierres roulantes. Celles-ci constituent, en montée, la pire calamité pour le vététiste. Pour les éviter nous devons slalomer d'un côté à l'autre à la recherche des zones où l'adhérence est la meilleure. Nous avons beau mouliner, l'ascension n'est pas facile. Alain doit surmonter un handicap supplémentaire : l'indexation capricieuse de son dérailleur arrière. Il n'en aura que plus de mérite ! Mais, dans la fraîcheur et l'enthousiasme du matin, nous progressons à une allure très convenable. Environ 500 m avant le col, nous traversons un petit troupeau de vaches en alpage que leur propriétaire traite à la main, assis sur un tabouret en bois. Du col delle Finestre, en nous ravitaillant avant de faire demi-tour, nous photographions les lacets impressionnants qui plongent vers Susa. La redescente sur cette route pleine d'embûches n'est pas vraiment reposante car il faut rester concentrés en permanence. Revenus à Piano dell'Alpe, nous nous arrêtons à la fontaine, seul point d'eau du circuit, pour refaire le plein des bidons qui nous seront nécessaires pour compenser la sueur qu'il va nous falloir verser.

Il est 11h ; sans plus attendre, nous partons à l'assaut du col de l'Assietta, principale difficulté de la randonnée. Nous sommes dimanche et beaucoup d'italiens ont décidé de profiter du beau temps pour aller marcher ou simplement pique-niquer en montagne. Les véhicules à moteur (4x4, voitures ordinaires, motos) sont assez nombreux sur la piste ; ils ne sont pas dangereux car ils roulent plutôt lentement mais ils sont tout de même gênants à cause des nuages de poussière qu'ils traînent derrière eux. La montée comporte quatre portions successives. Les trois premiers kilomètres (7 % en moyenne) recèlent quelques rampes un peu abruptes mais, lorsqu'on commence à arriver dans le rouge, une portion quasiment plate d'environ 2km tombe à point pour se refaire la cerise. Nous nous accordons une courte pause pour contempler la belle vallée du Chisone avec, tout au bout, Sestriere, là où nous allons. La troisième partie est franchement coton en raison des forts pourcentages (10 % en moyenne) et du mauvais état du chemin. Plus la pente est raide, plus le ruissellement augmente et plus les dégâts causés à la route sont importants. Ce processus naturel est absolument logique mais néanmoins très nuisible au moral et au physique du vététiste grimpeur. Lorsque nous arrivons enfin au col, Alain résume sa perception de la situation dans une formule percutante : «C'est pas un col de pédé, l'Assietta !» Un jeune italien sympa, arrivé à VTT par l'autre versant, nous tire le portrait devant la pancarte qui affiche fièrement une altitude de 2472m. Après avoir admiré le paysage, il faut se remettre en selle pour continuer à grimper. En effet, le col est un point bas sur la ligne des crêtes que suit la route. Il nous reste encore 1,5 km à 6 % pour accéder à la Tête de l'Assietta, point culminant du circuit (2567m). Lorsque nous y parvenons, nous décidons, vu l'heure, de nous y arrêter pour casser la croûte. Dans un décor grandiose, une pelouse constellée de fleurs alpines sur un repli de terrain au soleil et protégée du vent, sera notre salle à manger.

Nous ne nous attardons pas sur le site car il nous reste encore pas mal de chemin à faire. Dans l'euphorie de la descente nous franchissons allègrement les cols Lauson et Blégier avant de buter sur un sérieux obstacle, le mont Génévris en l'occurrence. L'escalade (2 km à 6 %) pose de gros problèmes car la piste est à peine cyclable. Entre les pierres et les ornières suffisamment profondes pour ensevelir un VTT et son pilote, nous frôlons plusieurs fois la chute. Au sommet, nous descendons de vélo pour nous remettre de nos émotions et jouir du panorama depuis ce belvédère. Les restes d'anciens forts militaires témoignent de l'importance stratégique que ces crêtes ont dû avoir dans l'histoire. Des Italiens arrivant de Sestriere à bord d'une voiture conventionnelle (non 4X4) et constatant l'état lamentable de la route, nous demandent s'ils vont pouvoir continuer. Nous leur conseillons de ne pas tenter le diable et de rebrousser chemin. Le fait que des cyclos soient passés par là avec des randonneuses, fussent-elles en 650 B, et sacoches nous laisse perplexes ; à moins d'accepter de marcher à pied sur un quart du parcours, l'aventure nous paraît des plus aléatoires.

Ce gros morceau avalé, il nous faut maintenant le digérer. La descente sur le col de Costa Plana va nous y aider. A 2300m, nous abandonnons les paysages dénudés des hautes altitudes pour retrouver quelques sapins. Par endroits, des petits filets d'eau coulent en travers du chemin. Cette humidité est juste suffisante pour transformer la poussière accumulée sur nos machines en une boue bien collante. Au col Bourget, où nous nous arrêtons un instant pour prendre une photo, l'herbe rase et drue comme une moquette nous

invite à une petite sieste mais nous résistons à la tentation. Nous savons en effet qu'il nous faut encore donner un bon coup de collier afin d'accéder au col Basset. La route taillée dans des schistes ardoisiers est noire comme du charbon. Un kilomètre avant le col, nous arrivons à un carrefour de pistes ; alors que, carte sous les yeux, nous hésitons sur la direction à prendre un couple de marcheurs arrive opportunément pour nous indiquer le bon cap. Une dernière rampe nous amène au col (2424m) point de départ de nombreuses pistes de ski. Ouf ! Il n'y a plus qu'à nous laisser glisser jusqu'à Sestriere.

Cette descente de 7 km dans les caillasses nous paraît interminable. Elle se révèle terriblement éprouvante ; pas pour les mollets mais pour les nerfs et pour les mains crispées en permanence sur les leviers de freins. Alors que nous entrevoyons la patinoire de Sestriere et la fin de nos souffrances, je perçois les symptômes caractéristiques de la crevaisson. C'est, bien entendu, de la roue arrière qu'il s'agit ; il faut donc mettre les mains dans le cambouis et, comme les cartouches de gaz carbonique ont été oubliées à la maison, s'infliger une séance de musculation des biceps pour regonfler le pneu. Juste après nous retrouvons le goudron à l'entrée de la station dont de grands panneaux nous annoncent qu'elle accueillera les Jeux Olympiques d'hiver en 2006. Nous apprécions une petite collation dans un bar qui accepte les francs comme moyen de paiement et reprenons la route pour dévaler, en roue libre, jusqu'à Pourrières où nous arrivons à 15h55. Grâce soit rendue au Maître René POTY pour cette belle et rude journée !

Georges LONGY N°3612
de LIMOGES (Hte-Vienne)

VIA FERRATA EN VÉLO !

La revue des «Cent Cols», notre journal bien aimé,
Comme chaque année est enfin arrivée.

Elle publie nos articles, relate nos épopées,
Nous fait rêver avec tous ces cols escaladés,

Ces nouveaux exploits, ces nouvelles expéditions,
Quel que soit le pays, quelle que soit la saison.

... je me demande parfois jusqu'où iront les cyclos,
Quand je vois mon père faire une via ferrata en vélo !

Sylvain REBOUX N°4493
d'ARGONAY (Haute-Savoie)

VAUT QUAND MÊME LE DÉTOUR.

Amoureux depuis toujours des Cévennes et des régions qui les entourent et bénéficiant de l'immense avantage de posséder des amis sur le Causse Méjean, il devint vite obligatoire, pour le couple passionné de vélo que nous sommes, de rallier à plusieurs reprises Villeneuve-sur-Lot à Meyrueis via les Monts d'Aubrac en trois étapes, toujours pendant le week-end de l'Ascension. Mais malheureusement, le temps en cette saison ne nous fut pas toujours favorable.

En 2000, profitant de l'hospitalité de nos amis du Causse, nous pûmes réaliser un splendide tour de Lozère étalé sur trois jours par l'Aubrac, la Margeride, les Gorges du Tarn... une vraie merveille ! De plus, la retraite nous laissant plus de possibilités, nous optâmes pour la 2ème quinzaine de juin, ce qui nous permit de bénéficier d'un temps splendide.

Cette année, nous décidons d'un parcours qui nous conduirait aux Gorges de l'Ardèche en traversant le massif Cévenol, à l'aller comme au retour, et nous permettant de glaner quelques cols au passage.

Un petit problème cependant. Lors de la réservation des hôtels, aucune possibilité d'hébergement sur la Grand-Combe, terme de notre deuxième étape ! Nous devons donc « pousser » jusqu'à l'auberge du col de la Baraque, ce qui porte à près de 150 km la distance de l'étape. On se console comme on peut en pensant que le lendemain ce sera autant de moins à faire !

Le premier jour se déroule sans problème ; le temps est magnifique. Nous passons Florac, Pont de Montvert, Génolhac, Les Vans, avant d'arriver à Joyeuse, terme de cette étape de 135 km.

Le deuxième jour doit donc nous conduire au col de la Baraque par les Gorges de l'Ardèche ; parcours que j'avais jugé un peu prématurément « facile ». L'avenir prouva vite le contraire !

Passons directement à la troisième étape qui se déroulera normalement. Nous franchissons les cols de Penedis et du Plan de Fontmort. La route pratiquement déserte permet d'apprécier les profondes vallées et les châtaigniers recouvrant les sommets. Nous terminerons par le Perjuret qui conduit chez nos amis Causseards.

Je reviens donc à ce deuxième jour où en quittant Joyeuse dès 8 heures, le soleil ne laisse déjà aucun doute sur ses intentions futures... Un petit crochet imprévu nous permet d'apprécier les magnifiques petites Gorges de Ruoms. Nous traversons Vallon-Pont-d'Arc avant d'attaquer la très rude montée qui va nous permettre d'admirer le splendide panorama qui s'offre à nos yeux. Les eaux vertes de l'Ardèche scintillent au fond de son impressionnant canyon. On nous avait prévenus : le site en vaut la peine, mais il se mérite !

En effet, ce n'est qu'une succession de petites descentes rapides et surtout, de grimpettes ardues ! Il est déjà midi lorsque nous arrivons à Saint-Martin qui marque la fin des gorges et il nous reste une sacrée distance pour atteindre le but. Le temps d'un rapide casse-croûte à la terrasse d'un bar et de refaire le plein de nos bidons en eau fraîche, et nous reprenons la route. Nous apercevons dans le lointain les monts Cévenols que nous devons atteindre, mais, ils semblent si loin !

Nous progressons au milieu des vignobles « Côtes du Rhône », le soleil est au zénith, la route surchauffée. C'est alors que commence la véritable course à la canette. Nous guettons le moindre point d'eau... ; dans les bidons le liquide devient vite imbuvable ! Quelques champs de lavande apportent une touche de couleur dans ce paysage brûlé de soleil. De sévères raidillons nous rapprochent des premiers contreforts montagneux dont les verdoyantes forêts nous laissent espérer un peu de fraîcheur.

C'est à ce moment-là que survient un incident qui nous perturbera un bon bout de chemin. Suite à un coup de frein un peu sec, je casse mon câble arrière sans aucune possibilité de réparer dans l'immédiat. Je n'ose en parler à Annette... on verra bien... Nous attaquons le col des Brousses où dans les derniers lacets, le bitume est littéralement liquéfié et où au sommet, nous ne manquons pas de faire le plein à la fontaine que nous avait indiquée un cyclo un peu avant. Ici commence pour moi la longue et difficile descente avec

seulement... le frein avant. Annette est complètement paniquée et c'est finalement sans encombre que nous débarquons à la Grand-Combe. A notre grand soulagement, nous trouverons un vélociste qui nous dépannera gentiment.

«Vous n'avez plus que dix kilomètres nous dit-il, mais la montée est rude !»

C'est totalement rassurés que nous reprenons la route. Et nous voici enfin sous les châtaigniers tant espérés..., mais la fraîcheur n'est pas au rendez-vous. Nous nous hissons tant bien que mal, car la fatigue commence à se faire sentir ; voilà près de 150 km que nous roulons sur un parcours qui s'est révélé plus difficile que prévu, sans compter sur la forte chaleur qui accentue l'impression de lassitude. Enfin nous voilà au sommet du col de la Baraque et l'auberge est là, au fond du parc. Ouf ! Nous allons pouvoir récupérer !

Annette s'assoit sur les marches de la terrasse tandis que je monte vers la réception. Surprise ; sur la porte, un écriteau me prie de passer par le bar ! Or les volets en sont solidement fermés, je frappe, pas de réponse ! A ma mine déconfite, mon épouse comprend qu'il se passe quelque chose d'anormal. Nous faisons le tour du bâtiment : personne ! Annette a déjà pris sa décision : «je ne ferai pas un km de plus !» (d'ailleurs, pour aller où). Il nous reste quelques fruits secs et, s'il le faut, nous dormirons sur la terrasse !

Je risque un coup d'œil par une fenêtre et finis par apercevoir un couple au fond d'une cour. Je crois d'abord à un mirage ! Ou à quelque hallucination due à la fatigue..., mais non..., ils se sont retournés à mon appel. Stupéfaction de la dame ! ?

- Mais, que désirez-vous ? Nous sommes fermés.

- Madame, nous avons réservé une chambre pour ce soir !

Confusion de la patronne qui se confond en excuses ; elle nous avait oubliés.

Sitôt la chambre ouverte, nous prenons une douche réparatrice pendant qu'elle nous mijote un repas de gourmets... avec cèpes cueillis le matin même.

Tout en nous restaurant, nous bavardons et partageons l'amour de cette belle région avec la patronne, et c'est par des éclats de rires que se termine cette journée pourtant riche en péripéties.

Rien de tel qu'une bonne nuit pour remettre les organismes en état et quelle merveille, le matin, d'ouvrir les volets sur ces Monts Cévenols déjà dorés par le soleil levant.

Malgré le moment de panique en voyant l'hôtel fermé, et pour reprendre l'expression consacrée, chère à certains guides touristiques, je crois pouvoir dire :

«Oui, l'auberge du col de la Baraque vaut le détour».

Annette et Gilbert LACHAIZE N°4151 et 4152
de VILLENEUVE-sur-LOT (Lot-et-Garonne)

RANDONNÉE EN HIMALAYA : CHASSEURS DE COLS

S'ABSTENIR !

Il est 10 heures du soir. Nous sommes assis sur un trottoir de New Delhi. Quelques mètres plus loin, des dizaines de personnes se sont installées pour la nuit, à même le sol. Nous avons réservé un bus pour Simla, capitale de l'Himachal Pradesh. C'est de cette ville, ancienne capitale d'été des souverains britanniques, et résidences préférées de la classe moyenne indienne, que nous allons débiter notre randonnée.

Le but de la promenade consiste à suivre, dans sa première partie, l'ancienne route des caravanes qui reliait l'Inde au Tibet, soit environ 500 km. Cette région est ouverte aux étrangers seulement depuis 1992 ; il est encore temps de s'y rendre avant que ce ne soit la bousculade, comme c'est semble-t-il, le cas maintenant au Ladakh.

Après 2 heures d'attente, mais nous en prendrons malheureusement l'habitude, un minibus se présente. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous y engouffrer pour une étape nocturne de 300 km. Assis sur l'essieu arrière, nous comprenons tout de suite que la nuit sera difficile, et le sommeil inexistant. Notre parcours sera agrémenté de 2 pauses thé, d'un arrêt pour réparer une crevaison dans un garage à 3 heures du matin, sans oublier les embouteillages monstres pour sortir de la capitale à plus de minuit.

Mais de tout cela, nous aurions dû nous en douter! Depuis ce matin de 14 juillet, qui durait depuis 3 jours avec ce mondial victorieux (même en arrivant sur le sol indien, nous avons eu droit à de nombreuses félicitations), les surprises se succèdent. Nous écopons d'abord d'une taxe car nous sommes coupables de voyager avec nos vélos (merci Lufthansa). A croire que c'est un luxe ! La taxe n'est pas garante d'une arrivée à bon port, car nos montures, peut-être pour retarder les mauvais traitements à venir, ont débarqué 24 heures après leurs passagers.

Bref, lorsque nous posons les pieds à Simla, à 2100 mètres d'altitude, nous sommes un peu soulagés, car nous allons enfin avoir l'indépendance que procure un voyage en vélo. Enfin presque... A 7 heures du matin, un peloton de porteurs s'empresse de nous prendre en charge pour nous conduire dans le meilleur hôtel de la ville, celui où ils ont leur commission. Mais là, renversement de situation, nous avons toujours une adresse pour déjouer leurs plans. Nous passons la journée à nous reposer, préparer les vélos, visiter la ville sous le soleil rare ici l'été, une ville à l'atmosphère singulière, un peu british.

La sortie de Simla, comme celle de toutes les villes, est assez pénible. La pente tout d'abord est fort respectable et nous oblige, déjà, à jouer du 32x22 ; la circulation ensuite, au milieu de laquelle nous avalons bien la fumée d'un paquet de cigarettes dans la matinée ; et puis la première étape est toujours particulière. La circulation à gauche, la chaleur à laquelle nous n'étions pas habitués, l'agencement des sacoches pas encore très au point, beaucoup de petits détails qui perturbent un peu la mise en route. Au bout de 30 km, nous trouvons enfin notre rythme de croisière, sur une route en corniche, qui, à mon avis, comporte le franchissement d'une dizaine de cols, malheureusement non répertoriés sur la carte (voir René Poty). A Narkanda, l'altimètre affiche 2800 mètres, soit un dénivelé de 700 mètres en 64 km ; pour une première étape, ce n'est pas si mal. Demain sera plus facile, du moins le pensons-nous.

Qu'on se le dise, il n'y aura jamais de lendemain facile. Même avec une descente de 30 km et 1600 mètres de dénivelée négative, ce ne sera pas une partie de plaisir. Il nous faut 3 heures pour nous retrouver dans la vallée de la Sutlej, cette rivière qui se rue tout droit depuis le Tibet, dans des gorges profondes. La route est tellement infâme, qu'elle fait passer nos chemins de remembrement pour des autoroutes. Nous sommes maintenant à 1200 mètres, et la chaleur est insoutenable, surtout à midi. Mais au cours des étapes suivantes, même à haute altitude, elle ne nous quittera plus. Dans nos bidons, l'eau est bouillante. Il ne manque plus que le sachet de thé !

A Rampur, nous rencontrons nos premiers touristes, une enseignante belge, et son ami, un journaliste anglo-indien. Eux, voyageant en bus, et nous à vélo, nous nous retrouverons souvent dans les rares villages-étapes de cette route mythique. Rejoindre Sarahan pourrait faire l'objet d'une courte sortie dominicale (44 km). Mais les caravaniers avaient pris soin de s'établir, pour des raisons de sécurité, en altitude. La plupart des villages susceptibles de nous héberger se trouveront donc à l'écart de la vallée, la dominant de quelques centaines de mètres. Sarahan et son superbe temple sont atteints après 17 km d'efforts et de transpiration. La montée en bus fut un moment envisagée. Mais la vision d'un tel véhicule relève plus du mirage, toujours possible par cette chaleur, que de la réalité. On ne vous reparlera plus de la route jusqu'à la fin de notre récit. Dites-vous que chaque étape eut ses portions de cailloux, de pistes sablonneuses, de travaux, de gués à traverser, d'éboulements, cela pour planter définitivement le décor, par ailleurs grandiose.

Une journée de repos est décrétée à l'unanimité. Elle se passera en partie dans l'école du village. Les écoliers n'oublieront pas ces moments de récréation imprévus, pendant que leurs maîtres devisent tranquillement avec nous. Alors que j'ouvre la porte de ma chambre, je tombe nez à nez avec un alsacien, lui aussi à vélo (VTT) sur le même parcours que nous. Victime d'une légère entorse en traversant un gué, il repartira quelques jours plus tard, et nous le retrouverons à Kaza, au fond de la vallée, 300 km plus loin.

La plus longue étape de notre parcours (94 km) ne sera pas la plus difficile. Rien d'original si l'on vous dit que nous avons commencé par une descente et terminé par une montée. A Wangtu, nous empruntons le nouveau pont inauguré en juin dernier. Le précédent fut emporté par un orage en août 97, et bloqua ainsi plus de 5000 habitants pendant 10 mois : la route étant l'unique voie d'accès de cette région. Nous restons deux jours à Rekong Peo, pour visiter Kalpa, village de montagne, et la Baspa Valley. Nos déboires avec les bus se poursuivent au rythme d'un par jour. Panne, retard ou annulation, nous sommes bien plus tranquilles sur nos chevaux de fer.

Nous les enfourchons à nouveau avec plaisir pour continuer la lente remontée des gorges toujours plus étroites. La végétation a pratiquement disparu. Nous roulons maintenant dans un univers minéral. Seuls, quelques villages-oasis apportent un peu de vie et de verdure à l'endroit où les gorges redeviennent vallée. A Puh (2900 m), pas d'hôtel, mais une guest-house avec une vue superbe. La propreté de la chambre l'est moins. Quelques débris de paille jonchent le sol. Le cabinet de toilette aurait besoin du plombier, du carreleur et du peintre. Quant aux WC, ils sont au 3^{ème} sous-sol... dans le jardin. Le lendemain matin nous quittons vite les lieux par un chemin qui traverse le camp militaire !

Au confluent de la Sutlej et du Spiti, nous sommes, paraît-il, à une journée de marche à pied de la frontière tibétaine. Notre empressement à quitter le village « paradisiaque » de Puh nous a complètement fait oublier le ravitaillement, complément indispensable à la pratique cycliste. Seules, 2 pommes traînent au fond du sac de guidon, pour affronter ce qui sera la plus courte, mais plus difficile étape. Une rampe de 2 km se dresse au-dessus du Spiti, cette rivière qui descend des plateaux du Lahaul. Deux cyclos suisses que nous croisons ne nous remontent pas le moral sur les réjouissances à venir. Au sortir des gorges, une route sans ombre déroule ses lacets dans un immense talus rocailleux. Le soleil en rajoute un peu. Le prochain village n'apparaît pas à l'horizon. La bouche est sèche depuis longtemps lorsque nous le découvrons. D'un tuyau en plastique, un filet d'eau, dont on se fiche complètement de connaître l'origine, sera détourné dans nos bidons chauffés à blanc. Nous sommes à 3350 mètres. Pour aller à Nako, au-dessus de la vallée bien sûr, il y a 7 km d'un chemin plus adapté à la circulation des 4x4 qu'à celle des vélos. Nous les chargeons dans la benne d'un camion. Et c'est en compagnie d'une quinzaine de paysans, au milieu des sacs de la récolte de petits pois, que nous atteignons notre escale du jour.

Record battu ! 1h15 pour descendre les 7 km que nous avons montés hier soir en camion. Et ce n'est pas fini. Quelques kilomètres plus loin, une charmante cascade traverse la route. Un jeune homme s'empare des vélos et traverse l'eau glaciale sans sourciller. Nous nous déchaussons, regardons bien où il met les pieds, et la main dans la main traversons le courant avec l'eau au-dessus du mollet. Sur le chemin du retour, en bus, et 10 jours plus tard, cette cascade nous donnera d'autres émotions. Arrivés à 100 mètres

de l'endroit stratégique, le chauffeur nous fait signe de descendre, on ne passe plus. Effectivement l'eau a sérieusement monté, pour atteindre les genoux. En outre, un camion est tombé dans le ravin, emportant avec lui une partie de la route. C'est sur une remorque tirée par un tracteur que nous traversons avec nos vélos. De toute façon, on nous assure qu'un bus viendra à 14 heures de l'autre côté. Les autochtones, habitués aux caprices de la route, partent à pied ou hèlent une jeep de passage. Nous, confiants, attendons. Le car arrive... le lendemain matin à 8 heures ! Nous dormirons chez l'institutrice du village proche.

Retour sur la route, en direction de Tabo, village réputé pour son monastère vieux de 1000 ans et ses peintures murales très bien conservées. Nous y passons une journée de repos agréable. Nous assistons à l'office des moines le matin, déjeunons de délicieux momos (raviolis tibétains), et faisons la connaissance d'une association française désireuse de construire une école tibétaine. L'école publique enseigne l'hindi, le tibétain étant considéré comme langue étrangère. La population locale voudrait bien, à juste titre, inverser la tendance.

Kaza sera le terme de notre périple cycliste, du moins nous ne le savons pas encore lorsque nous en prenons le départ. Un départ à pieds mouillés, des sources ayant choisi la «route» pour sortir de terre. Le goudron est de moins en moins présent, mais il avance timidement. Je questionne le responsable d'un chantier qui emploie 40 personnes : «100 mètres par jour» me répond-il fièrement ! Tout est fait main.

Kaza, c'est un peu le bout du monde. Proclamé capitale du Spiti, avec ses 700 habitants, on y trouve à peu près tout. Nous passons cinq jours dans cet oasis à visiter les villages de la région, en bus et à pied. Kyber, plus haut village habité du monde (paraît-il), le monastère Ky sur son éperon rocheux, le festival bouddhique de Kungri et ses danses étonnantes, le monastère de Dhankar dans un décor exceptionnel, et cette douceur de vivre tibétaine. On apprécie ce havre de paix comme savent les entretenir les peuples de l'Himalaya. Dans cette vallée peu fréquentée encore par les tour-opérateurs, nous ne rencontrerons qu'une dizaine de véhicules par jour et à peine plus de touristes. Pourtant, un soir, nous nous retrouvons à dix français au café Layul, endroit qui est devenu au fil des jours notre cantine.

Et puis, il a fallu repartir. Tous les jours nous étions à l'écoute de radio-routards pour savoir si la route de Manali était ouverte. Cela aurait été un fameux raccourci. Malheureusement, seules les jeeps pouvaient circuler dans des conditions acceptables, et à des tarifs prohibitifs. Seule solution donc, le bus, avec un échantillon de ce que vous avez lu plus haut. Quatre jours de route, dont je vous tairai les détails par manque de place, pour rejoindre Daramsala et une autre colonie tibétaine. Et là nous avons le secret espoir, et nous avons eu la chance, de voir SS le Dalai-Lama, chef du gouvernement tibétain en exil. C'est donc avec beaucoup d'émotion (s), dans tous les sens du terme, et après une nuit de bus, que nous sommes retombés, dans la folie qui envahit la capitale indienne.

Voilà un «raccourci» de notre modeste randonnée dans des lieux à la fois hostiles et hospitaliers, arides et verdoyants, où les hommes et les femmes effectuent chaque jour des miracles pour vivre en parfaite harmonie avec la nature.

Arlette et Daniel LAPRUN
de FERE CHAMPENOISE (Marne)

LE RÉVEILLON

Tout est parti d'une boutade de Michel, sponsor, solide rouleur et grimpeur de l'Union Cycliste Morantaise : et si nous grimpons le col de l'Oeillon le jour de l'an 2000 ? Chiche, lui fut-il répondu ! Las, la tempête de décembre 1999 et d'importantes chutes de neige annulèrent le rendez-vous. Il fut alors décidé de reporter cette ascension au 1^{er} janvier 2001, le « vrai » premier jour du troisième millénaire.

Comme toute idée lancée en l'air, il y avait des amateurs, mais le jour J, beaucoup moins pour arriver au port. Les copains encore sous la couette au lendemain du réveillon, «le gentil initiateur» Michel, en vacances sous d'autres cieux, il ne restait plus que les deux cousins Philippe et Laurent ; «un jeune» et un futur «Cent Cols» pour inventer le «Réveillon» !

L'affaire n'avait rien d'insurmontable, le thermomètre indiquait 6° centigrades à 350 mètres d'altitude, pas de neige et une approche en voiture jusqu'au col de Pavezin pour compenser l'arrêt total d'exercice cycliste depuis deux mois.

Les coupe-vent sont de rigueur pour filer sur Pélussin par vent de face et il faut souquer ferme pour descendre ce col peu pentu. Pour la suite, Eole est plus coopératif dès les premières pentes de l'Œillon et dans l'interminable ligne droite avant d'entrer dans les bois. Le rythme est peu soutenu et il faut bien l'avouer, le manque d'entraînement, les papillotes et autres agapes de fin d'année font que les jambes ne sont pas très efficaces. Mais enfin, après être passé sans un regard devant la source, théâtre l'été de pauses salvatrices, le premier échelon de l'ascension était atteint au Collet de Doizieux (42-0946) où seules, quelques voitures stationnant devant le restaurant, signalent une présence humaine.

Plus la route s'élève, plus les dégâts de la tempête apparaissent et lorsqu'on arrive en vue des Trois Dents, sur la face est du Pilat, il ne reste plus un arbre debout. Le massif mettra de nombreuses années à retrouver sa physiologie. La route aussi a subi quelques dégradations bien compréhensibles suite au débardage intensif, et cyclistes et automobilistes sont invités à la prudence par des panneaux. Le parc régional a également balisé des itinéraires pour éviter les portions de sentiers pédestres obstrués.

En attendant, le sommet approche et le vent qui s'est renforcé n'est plus favorable et nous surprend en pleine face à deux kilomètres du sommet. Heureux encore que le dernier soit en faux plat ! Laurent désirant accrocher le Collet de l'Œillon, fraîchement inauguré l'an dernier, doit renoncer au bout d'une centaine de mètres à cause du verglas qui recouvre la chaussée menant au relais TV, contrairement à la route menant au col qui elle, est parfaitement sèche.

La photo souvenir prise par le seul automobiliste rencontré, il faut vite se couvrir et attaquer aussitôt la descente pour rejoindre la voiture au col de Pavezin et mettre un terme à ce réveillon, 1^{ère} ascension de col du 3^{ème} millénaire !

Philippe CHAZOTTIER N°5178
de MESSIMY (Rhône)

AU PAYS DES GRIZZLIS

Ce voyage aux USA avait pour destination l'état du Wyoming, état chargé de l'histoire de la conquête de l'Ouest.

L'acheminement du vélo dans une valise rigide ne posa pas de problème. Dans les aéroports, à Cincinnati, à Denver, à Atlanta, on trouve des tapis roulants «oversize». De plus le fait de se balader avec une valise hors gabarit passa inaperçu à la différence de l'Europe où de nombreux voyageurs se retournent lorsque l'on circule dans les aéroports.

- 19 juillet 2001 : le point de départ de la sortie est une ville typique de l'Ouest américain : Centennial (population : 100 habitants !). Très peu de passages sur une route en bon état. Ici les distances sont en miles et si vous voyez 17 sur un panneau : c'est environ 27 km qu'il faudra parcourir. Le Snowy Range Pass culmine à 3307 m et les neiges du sommet me servent de points de repère. La montée est assez monotone avec des pourcentages avoisinants les 10 % et peu de virages marqués. Au début de l'ascension j'aperçois une chambre à air dans le fossé, preuve qu'un autre vélo est passé par-là !

Dans la partie relativement plate qui sépare ce col du deuxième, au programme de la journée (3023 m), c'est la crevasse. La montée du Battle Pass se fera sur une route en travaux avec des gravillons. A un moment donné, un ouvrier régule la circulation qui se fait en convoi. Je ne le suivrai pas, et c'est seul que je croise les machines au travail. Les travailleurs sont indifférents à ce cycliste sorti d'on ne sait où.

- 23 juillet 2001. Nous sommes à Cody, ville fondée par William Cody dit Buffalo Bill. Je recherche une chambre à air. J'en trouverai deux chez un marchand de cycles, bandana aux couleurs du drapeau américain, sur la tête. Quand je lui dis ce que je veux c'est une «sure» que j'entends. J'avais, par précaution, apporté une chambre à air hors d'usage pour modèle. Lorsqu'il la prend, je lui dis qu'elle vient de France, il me regarde d'un air de dire : «et alors ?» et la jette à la poubelle.

Le premier col de la journée est le Dead Indian Pass (2454 m). Au pied de la montée, je me prépare à partir quand, un cow-boy en camionnette sorti d'une zone qui me semblait déserte, m'indique que quelques heures avant, il y avait un grizzli à l'endroit où je me trouve ! Le long de l'ascension, on voit, en effet de nombreux panneaux indiquant ce qu'il faut faire, ou ne pas faire, par rapport à ces animaux.

Au sommet deux sculptures métalliques représentent deux indiens à cheval. Un panneau touristique évoque les faits sanglants entre indiens et l'US cavalerie. Nous sommes au pays des Cheyennes et des Shoshones. Dans la descente deux motards en Harley Davidson me saluent alors que je dépasse la vitesse limitée à 45 miles par heure. Le deuxième col (Colter Pass 2640 m) est dans le Montana limitrophe. Au sommet les troncs des arbres portent les traces des griffes des grizzlis.

- 25 juillet 2001. Après la matinée passée à visiter les sites géologiques du parc du Yellowstone (geysers, sources d'eau chaudes, lacs de boue bouillonnants), je décide d'aller faire deux cols dans l'Idaho, état à l'ouest du Wyoming. Ce sont deux cols peu pentus avec de longues lignes droites. Les rares camions qui me dépassent se déportent complètement à gauche. Le Reynolds Pass (2256 m) marque la ligne de séparation des eaux entre le Pacifique et l'Atlantique. Le Targhee Pass (2334 m) est encore un col qui a vu l'affrontement entre indiens et pionniers.

- 28 juillet 2001 : Le Morton Pass (2226 m) me permettra de rouler en traversant des réserves de bisons. Ce voyage s'est donc déroulé fin juillet 2001 et depuis le 11 septembre, beaucoup de choses ont changé.

Jean-Michel PERRIN N°3386
de SAINT HONORÉ (Ile de la Réunion)

LE COL DE LA COLONNE DE JUPITER

«Col de la colonne de Joux», c'est à dire «col de la colonne de Jupiter» ! Quelle belle carte de visite ! Mais quel peut bien être ce col qui manque à notre collection ? Il s'agit tout simplement du col du Petit Saint Bernard (73-2188) avant que le Moyen-âge lui donne le nom du saint bâtisseur d'hospices. Ce col a donc subi l'empreinte des cultes dominants: de l'antique Jupiter au saint de l'église catholique, mise à part une courte interruption lors de la vague révolutionnaire de 1793 à 1795 qui déchristianise les lieux, notre col devient alors «Mont Bernard» et Bourg Saint Maurice : Nargue-Sardes (l'Europe restait à faire !). On le voit, ne serait-ce que par ses différentes appellations, le col du Petit Saint Bernard est le reflet d'une longue histoire. Qu'en reste-t-il sur place ?

L'étude de la carte ci-contre fait apparaître des vestiges d'époques très différentes puisqu'on part de l'âge du fer (huit siècles avant J-C) pour aboutir aux traces laissées par la Deuxième Guerre Mondiale, soit vingt huit siècles environ, ce qui en dit long sur l'importance des cols tout au long de l'histoire des hommes. Ces passages furent utilisés (et disputés) bien avant l'apparition des routes, des automobiles et...des vélos !

Commençons par les vestiges les plus anciens, les plus obscurs aussi. Au sommet même du col du Petit Saint Bernard, là où passe la frontière née des accords de 1947, se trouve un mystérieux cercle de pierres dressées, mesurant 84m sur 73. Soixante trois blocs hauts de 1m à 1,20m délimitent une enceinte que les archéologues appellent «Cromlech» (1: voir carte). Il s'agit du seul monument mégalithique de Tarentaise et il nous plonge dans l'âge du fer (725 à 450 av J-C) à la fin du néolithique. Il est la preuve que les cols ont été fréquentés par les hommes depuis des époques très reculées. Mais quel usage pouvait bien avoir ce «cromlech», ici à 2188 m d'altitude ? Une tombe ? Aucune trace archéologique ne vient confirmer cette hypothèse... Vers 1850, on y aurait découvert une défense d'éléphant ! On songe à Hannibal, encore lui ! Mais s'il est passé par là pour aller guerroyer en Italie, c'est cinq siècles après la construction supposée du cromlech ! L'hypothèse la plus sympathique serait de considérer cette enceinte comme un lieu de réunion entre les tribus de la Tarentaise et celles du Val d'Aoste à l'endroit exact où se partagent les eaux, en terrain neutre en quelque sorte... A noter que la construction de la N90, à la fin XIX ème siècle, a fait fi de nos ancêtres puisque la route passe au milieu du cromlech, l'éventrant sans vergogne ! Il est à parier que ses pierres dressées serviront, un jour, de limite de parking !

Franchissons allègrement quelques siècles et arrivons au tout début de notre ère, alors que la conquête romaine bat son plein sous César et Auguste. Les derniers peuples celtes des Alpes vaincus, Rome impose sa présence avec éclat en construisant des villes monumentales dont Aoste est l'exemple le plus frappant et , bien sûr, par l'établissement des fameuses voies romaines ! Celles-ci se lancent à l'assaut des cols et le Petit Saint Bernard ne fait pas exception. C'est même là que passe une des voies romaines les plus importantes, celle qui relie Milan à Vienne sur les bords du Rhône. On peut suivre l'itinéraire choisi par les bâtisseurs romains entre 45 av J-C et l'an 3. De la Thuile (versant italien) la voie suit le chemin appelé «la Mulattiera». Sur le plateau du col, elle est plus difficile à suivre à cause des bouleversements dus aux travaux qui y ont été effectués. On sait qu'elle passait plus à l'ouest de la N90. Sur le versant français, la voie romaine restait sur la rive droite du torrent du Reclus. Deux colonnes (bornes milliaires, installées tous les 1000 pas soit 1481m) y ont subsisté assez longtemps. L'une d'entre elles a laissé une trace dans le nom d'un hameau appelé judicieusement: «La Colonne» ! Ensuite, la voie descendait aux Chavonnes où des tronçons sont encore visibles, puis St Germain, le Reclus était enfin franchi pour rejoindre Seez. A noter que le nom de cette commune vient de «Sextus»: la sixième borne milliaire jalonnant cette voie. La présence romaine est donc encore très forte dans les parages. Pendant dix neuf siècles, cette «route» est la seule utilisée par les marchands, les pèlerins, les soldats ou les simples voyageurs. En comparaison, la N90 ouverte en 1873, fait figure de «jeunette».

Mais une voie romaine n'est pas une simple chaussée, elle est jalonnée de «Stationes» (simples relais pour les montures) et de «Mansiones» sortes de caravansérail (ou de «motels» !). On y trouve des écuries, du foin et de la paille, des réserves de nourriture pour les hommes, on peut s'y arrêter pour la nuit (on ne voyage

que le jour à cette époque). Le Petit Saint Bernard possédait sa «Mansio» et ses ruines sont encore très visibles à gauche de la route en entrant en Italie. A noter une fois de plus, que la N90 a détruit une partie de la «mansio» au sud-est.

Quatre cents mètres au sud, sur le territoire français cette fois-ci, se trouvent les ruines d'un «temple» romain dont les fouilles ont livré des pièces de monnaie et surtout un très beau buste en argent de Jupiter, ce qui confirme l'importance de ce dieu comme «patron» de ce col. C'est peut-être de ce temple qu'a été extraite la fameuse colonne monolithique de 4,5m de hauteur qui se dresse de l'autre côté de la N90. Est-elle une borne milliaire ou une colonne votive dédiée à Jupiter ? Mystère ! En tout cas, c'est elle qui a donné son ancien nom au col: «col de la colonne de Joux (de Jovis: l'autre nom de Jupiter). Ce dieu tout puissant, associé à tout ce qui est grandiose, a aussi laissé sa trace au col du Mont Joux devenu le col du Grand Saint Bernard ! A quelle époque Jupiter doit-il céder la place au très chrétien Saint Bernard ? Ce changement de nom permet-il de mesurer la progression de la nouvelle foi au milieu des peuples païens ?

Saint Bernard (996-1081) dut à sa fonction d'archidiacre d'Aoste d'avoir, à jamais, laissé son nom à bon nombre de lieux saints en Tarentaise et en Val d'Aoste ainsi qu'à deux grands cols alpins. Le saint est surtout associé à la construction d'hospices destinés aux voyageurs, mais il ne fut certes pas le premier à en bâtir ! A la «mansio» romaine succèdent d'autres bâtisses nées de la nécessité. Vers 777 (donc deux siècles avant Saint Bernard) une lettre du Pape Adrien 1^{er} à Charlemagne le prie de faire respecter les maisons hospitalières... particulièrement celles du Mont Joux (Grand Saint Bernard) et de Colonne Joux (Petit Saint Bernard), ce qui prouve qu'elles existaient déjà et qu'elles étaient menacées. Saint Bernard a laissé son nom grâce à son prestige et à son rayonnement, sans plus.

L'hospice, maintes fois démoli et reconstruit au fil des siècles, a subi les derniers outrages en 1944-45 et depuis, il est abandonné. En 1993, un espoir de réhabilitation s'est fait jour, grâce à l'aide de l'Union Européenne. Plus qu'un bâtiment, l'hospice est une Idée , une Idée très noble, et les Idées comme celle-ci ne meurent pas.

René Poty N°530

PLUS ON GRIMPE MOINS ON A DE COLS !

En 1999, j'avais 1129 cols gravis d'après la revue. En 2000, je fais parvenir ma liste complémentaire : 46 cols, donc $1129 + 46 = 1175$ (je suis prof de maths !).

Mais ma revue préférée n'affiche que 1100 à mon nom. Je vous envoie néanmoins ma liste de cols escaladés en 2001 à savoir 29 dont 2 à plus de 2000. J'espère que les 1100 affichés ne diminueront pas !

Il manquait à mon palmarès (le vrai) 5 cols à plus de 2000 m pour pouvoir passer le cap des 1200 cols. Sans sacrifier toutes les vacances de la famille, je mets le cap au sud pour essayer de glaner 5 cols dans les Pyrénées.

J'ai lu dans la revue qu'il me serait possible de prendre le col de Sencours puis celui des Laquets malgré une barrière en haut du col du Tourmalet. Confiant, je fais pour la troisième fois le fameux Tourmalet, sans regret car il est vraiment somptueux.

Au sommet quelle déception, la dite barrière qui ferme l'ancienne route à péage est haute d'au moins 2 mètres, et partout il y a des panneaux qui interdisent le passage. Une équipe d'ouvriers qui sécurisent cette montée au Pic du Midi est catégorique : la route est fermée pour encore au moins deux ans et elle est même interdite aux piétons. A moins de lancer mon vélo à plus de deux mètres de hauteur, et après, d'escalader cette barrière, je ne vois pas comment on peut passer ! A regret je renonce, la loi est la loi, et je suis quelqu'un de discipliné.

Deux jours plus tard je mets le cap sur Gavarnie (BPF 65) puis dans la foulée, et quelle foulée, je gravis le col de Tentes (2208m) puis celui de Gavarnie (2270m). Coup double pour cette longue et difficile ascension.

Pas trop loin et toujours guidé par la revue je vise le Port d'Aula qui me semble superbe. C'est en VTT que je ferai ce col.

Hélas, mille fois hélas, pour m'entraîner, je fais le petit col muletier d'Ayens (960 m). Dans la descente je suis pris par l'orage et malgré une descente prudente, c'est la chute. Casque broyé, c'est dans le fourgon des pompiers que je termine ma randonnée au centre hospitalier de Saint-Girons. Malgré mes multiples contusions et mes douleurs costales, je sors le jour même de l'hôpital en remerciant encore le ciel qui m'a conseillé ce jour-là le port du casque.

Plus jamais, aussi bien sur route que sur chemin, je ne roulerai sans casque. Pour cette année, je me contenterai donc de deux plus de 2000.

Yvon PEROUCHET N°2391
de CALAIS (Pas de Calais)

DES «PAPYS» AUX DOLOMITES

J'ai participé au séjour du 7 au 14 juillet 2001 organisé par la FFCT dans les Dolomites. Mon ami Michel ainsi que nos épouses non pédalantes ont été du voyage.

Après un accueil chaleureux de Gérard, le responsable, sur le parking de l'hôtel à Pédraces, nous nous retrouvons à 18h 30 pour une présentation du groupe : 23 cyclos dont 13 appartenant au Club des 100 cols et 4 femmes et un homme non pédalants.

Les parcours sont en étoile, on revient donc à l'hôtel chaque jour. Quelle beauté ces montagnes rocheuses calcaires aux formes fantastiques, ces parois verticales, couloirs, cheminées, avec névés d'où émergent des cascades. Que c'est beau, majestueux, malgré des passages à fort pourcentage (Sella, Fedaiia, Falzarego, Erbe, Lavaredo...). Nos efforts sont récompensés, c'est magnifique !

Des villages aux maisons chalets abondamment fleuris, cela a un petit air de ressemblance avec l'Autriche que nous avons parcourue l'an passé. Il est vrai que la frontière n'est pas loin, on trouve des inscriptions dans les deux langues, de belles routes entretenues ainsi que les paturages fauchés dans les terrains même à forte pente, et le beau temps toute la semaine. 28 cols sur 5 jours, et un jour de repos facultatif.

Nous, les deux Michel Papys, nous sympathisons avec deux Philippe, des seniors cent colistes, certes un peu plus âgés, mais quel plaisir de se retrouver tous les soirs avant le repas, nous évoquons des souvenirs. Philippe nous décrit les avantages et les inconvénients lorsqu'il pratiquait le vélo couché.

Maintenant, il possède un vélo à petites roues, avec suspensions avant et arrière. Nous l'écoutons avec intérêt. Il nous repasse les photos de la journée sur l'écran de son appareil photo numérique. Son copain barbu est aussi plaisant, lui qui dévale les cols à des vitesses vertigineuses avec son vélo à gros pneus, sacoches avant et arrière, béquille latérale. Nous faisons également des bouts de route ensemble. La qualité de l'hôtel est irréprochable, repas soigné, copieux petit déj' avec buffet, ambiance et personnel familial.

Merci à Gérard, à la Fédé pour ce beau séjour. Nous avons tous apprécié, et n'hésitez pas si la belle montagne et les plus de 2000 m (une quinzaine) vous manquent, à vous inscrire, mais début janvier, car les places sont limitées.

Michel CRUMIERE N°961
de CHAMBERY (Savoie)

VOYAGE AU PAYS DES «2000»

(apologie des V.I et des grands cols)

Avril 2000 : pour fêter la fin du millénaire, je décide d'effectuer les cinq brevets montagnards de l'année. Les trois premiers sont effectués après un déplacement en voiture et les deux derniers au cours d'un voyage itinérant de 16 jours : Aix en P. - Pau - Annecy - Aix en P.. Au retour, l'idée d'adhérer au Club des «Cent Cols» me traversa l'esprit ; mais il me manquait les fameux plus de 2000 et c'est ainsi que naquit le V.I.

C'est avant tout le vôtre, car vous êtes maître du parcours, du kilométrage, de la durée, des dates, du nombre de participants, etc...

Si vous voulez le faire homologuer, vous devez juste avoir une durée de trois jours, 50 kilomètres par jour, 250 kilomètres au minimum et un cachet par jour, dans une localité de votre choix sur le parcours ; contraintes bien légères puisque vous n'avez pas à «déposer» votre parcours.

Vous avez le choix de votre thème : rejoindre votre famille sur votre lieu de villégiature, faire une liaison entre deux brevets, relier les abbayes cisterciennes ou quelques restaurants pour un parcours gastronomique.

Pour l'intendance, il suffit de prendre un minimum d'affaires sur le vélo et de chercher un petit hôtel pour la nuit. Après le repas, vous aurez tout loisir de vous dégourdir les jambes en visitant le village, ce qui ne vous dispense pas de faire du tourisme dans la journée. Si vous n'êtes pas trop nombreux, il est inutile de réserver ; sinon, il vaut mieux envoyer une lettre, un fax ou un e-mail en précisant que vous souhaitez un menu hydraté-carboné : l'hôtelier risque de se rendre chez le pharmacien pour s'entendre dire que les pâtes feront très bien l'affaire.

Si vous n'aimez pas les sacoches, vous pouvez vous fixer un endroit et faire des circuits en étoile : décidément, vous n'avez que l'embarras du choix !

Alors, votre prochain V.I, c'est pour quand ?

Faire des grands cols est une autre activité des plus recommandées. Bien sûr, après avoir souffert dans le col de Parquetout (1398m et qui le connaît celui-là ?), vous vous demandez ce que vous allez faire au Galibier (2647 m). Je vous arrête tout de suite, car c'est complètement différent : vous ne montez plus un col, mais vous escaladez un mythe !

Le grand col n'est pas traître ; vous savez que ça monte pendant 10 ou 15 ou 20 kilomètres sans ces faux plats ou ces petites descentes qui vous laissent croire que c'est fini.

De toute façon, vous n'êtes plus sur terre : l'automobiliste vous respecte et vous encourage, vous ne comptez plus en km par heure, mais en minutes par km (quand vous revenez sur le plancher des vaches, vous trouvez 7,5 km/h ce qui n'est pas beaucoup, mais qu'importe).

Le temps passé n'a plus d'importance ; au contraire, car vous avez mille choses à regarder : les paysages, les oiseaux, les vaches, les moutons, les marmottes, la route qui, dix lacets plus haut, vous semble inaccessible alors qu'il ne reste que trois kilomètres avant le sommet...

Vous êtes fatigué ; vous avez le droit, car c'est un grand col, et si vous vous arrêtez, sauvegardez votre amour-propre en sortant ostensiblement l'appareil photo (mettez quand même une pellicule, même si la photo ne sera intéressante que pour vous).

Vous devrez alors comprendre l'intérêt de l'association du V.I avec les grands cols.

Et mon V.I ?

Il s'est parfaitement déroulé : cinq jours de plaisir dans les Alpes avec de la pluie, du soleil et un pneu éclaté!

Et les cols du Glandon, de la Croix-de-Fer, du Télégraphe, du Galibier, de l'Izoard, de Vars, des Champs, d'Allos et de la Cayolle sont toujours là, prêts à vous accueillir.

François HENNEBERT N°5532
d'AIX en PROVENCE (Bouches-du-Rhône)

UN STAGE DU SOLEIL ... AU SOLEIL ! ET DANS LES MIMOSAS

SAINT RAPHAËL, FÉVRIER 2000.

En ce début de saison, en vocabulaire méridional, ou en plein hiver selon la région d'où l'on vient, s'est déroulée pendant une semaine, à Saint Raphaël, au Centre de Vacances «Les Génévriers», le deuxième stage du soleil organisé cette année, sous l'égide de l'UFOLEP 06, par Bernard HOURLIER.

Sur un effectif de 17 participants dont 5 féminines, se sont exprimés quotidiennement, sur la route, autant de pédaleurs, c'est dire que les inactifs étaient absents. Le groupe, sous la conduite de Bernard (le Chef ! ...), assisté dans sa tâche par Jean-René Célicourt, a montré sur la route un niveau d'ensemble très cohérent, et très assidu dans l'exercice unanimement partagé de sa passion sur deux roues. Dans ce groupe, d'origines géographiques très diverses, a eu le privilège et le plaisir de s'intégrer occasionnellement, le signataire du présent modeste compte-rendu, un voisin de Sainte-Maxime, soit en vocabulaire pro : le «régional de l'étape». Que les copains d'une semaine trouvent ici l'expression de ses remerciements pour l'avoir admis parmi eux.

Le décor étant planté, entrons dans le vif du sujet. Premier aspect déjà esquissé : le stage démarrait bien, puisque son titre était d'emblée respecté : le soleil était de la partie ! Quelle aubaine pour des plaques minéralogiques éloignées : 07, 68, 75... et d'autres, dont les titulaires se sont vus condamnés à pédaler sans flaques d'eau (en dehors de celles provoquées par quelques trop généreux arrosages municipaux qui se sont permis d'éclabousser le tout beau vélo de Bernard !).

Le sourire doré du 18 ème membre (le soleil), ayant illuminé le peloton multicolore, l'ambiance au sein de celui-ci a été tout au long du séjour, empreinte de bonne humeur et de sympathie, même lors de quelques moments difficiles dans les petits, mais surprenants cols de l'intérieur du massif de l'Estérel, qui permirent successivement à chacun, l'étirement du peloton aidant, de se faire «fixer» par le photographe : le Mistral (93m), quelle Belle Barbe (46 m) ! Heureusement, Saint-Barthélemy imploré, nous a entendus du haut de son rocher, et nous a indiqué, ah ! gais, Agay pour retrouver le bord de mer. Il en restait, semble-t-il, encore quelques-uns qui, en arrivant, croyaient au cliché selon lequel «le bord de mer, c'est forcément tout plat»!

Au fil des jours et sorties suivants, l'enchantement se confirme, par le col de l'Esquillon (83m) et les célèbres roches rouges, la Croisette et Cannes que plusieurs ne connaissaient que pour avoir vu furtivement les marches du Palais des Festivals à la télévision. Les rochers rouges sur fond de mer bleue font place au jaune des mimosas dans le massif du Tanneron escaladé dans la verdure du col de l'Olivier (296m), dont les pentes nous font glisser sur les rives pittoresques et turquoises du lac de Saint-Cassien. Après en avoir vu de toutes les couleurs, il faut encore monter aux Adrets de l'Estérel, puis au col du Testanier (311m), avant de descendre celui de l'Auriasque pour atteindre Saint-Raphaël à une heure tardive à laquelle le repas ne sera que meilleur ! Quelle moisson de cols pour ceux qui les comptabilisent !

Après un bonne mise en jambes effectuée sur plusieurs jours, la semaine aurait pu se terminer sur une petite sortie reposante, prévue pour 122 km, émaillée du col du Vignon (352m), suivi par la longue et belle descente de la Garde-Freinet, au cours de laquelle «le Chef», a usé de son autorité pour nous rappeler impérativement à la prudence lorsque Guy fut victime d'une crevaison : «Prenez garde, freinez !», s'écrie-t-il.

Après la pause casse-croûte à Port-Grimaud, une majorité écrasante a opté en faveur d'une variante que personne ne qualifie de détour, portant le kilométrage du jour à 157 km avec 2 cols supplémentaires : Collebasse (131m) et Bougnon (155m). A l'arrivée, il faut noter qu'il y a eu autant de participants ravis, au terme de cette dernière sortie, qu'au départ de la première, représentantes du sexe dit faible, comprises.

Le bilan de la semaine s'établit à 544,km parcourus, par 4300 mètres de dénivelée dont 10 cols dûment répertoriés. Pas si mal pour un (trop) bref séjour dans «un», sinon «le», plat pays !

Ce stage du soleil a donc comblé l'attente collective des participants : un bon stage, du soleil, et du vélo ! Après le dernier petit déjeuner, dont l'échéance a été trop vite atteinte, chacun a, à regrets, repris sur 4 roues la route du retour, tout au long de laquelle aura plané, durant un ballet de balais d'essuie-glace, le souvenir de ce stage du soleil !

Par Saint-Barthélemy, Saint-Raphaël, Saint-Aygulf, Sainte-Maxime, et Saint-Cassien, remercions Bernard et Jean-René pour avoir conduit à bon port (-Grimaud), tout ce peloton.

Robert CARTIER N°2966
de NICE (Alpes-Maritimes)

IMBERT EXISTE, JE L'AI RENCONTRÉ...

En ce temps-là, il y a.... Pfruit ! disons quelques lustres seulement, nouvel impétrant de notre folle cohorte de collectionneurs de cols, j'en faisais systématiquement la chasse. Puéril, diront d'un air entendu les suceurs de roues du dimanche matin, ou des maniaques du chronomètre. Il y a des maniaques partout, et parbleu, nous aussi nous sommes des maniaques. D'un autre genre. Que je préfère ? Si vous le permettez. Et même si vous ne le permettez pas. Point. A la ligne.

Il n'empêche que cette motivation, comme celle des Brevets des Provinces Françaises incline, je dis bien incline, à essayer de varier un peu ses itinéraires, pour aller pêcher, là-bas, loin dans les montagnes ce bout de col qui vous appelle, qu'on n'a point encore accroché à son tableau, lequel, quoique somptueux, semble encore insuffisamment brillant à cause de ce trou,.... là, de ce vide,... là..., dans la liste entre ces deux cols plus célèbres. Bref, vous tous mes frères en sueur, en montées soutenues et en descentes vertigineuses, vous m'avez compris.

De fait, à vélo - je dis à vélo, et non point en vélo - malgré la tolérance exprimée à cet égard dans le courrier de la revue FFCT - non pas par esprit de polémique ou de contradiction, ni par désir de me singulariser, mais tout simplement, argument qui n'a pas été repris par les argumentateurs, et qui me semble grammaticalement et intellectuellement imparable, tout simplement parce qu'on entre dans un train, un avion, une voiture, et que l'on monte à cheval, à vélo, à motocyclette. Et que j'ai pour moi l'autorité du dictionnaire anglais/français Cassel/Garnier, du Larousse universel en deux volumes (1923) qui me semble suffisante caution.

A vélo, disais-je, pratiquement ce que je préfère, avec les chemins de campagne, c'est la montagne, et donc, puisque c'est la montagne, ce sont les cols. Foin de ces longues lignes désespérément droites dans la campagne, de ces routes s'allongeant indéfiniment, comme dans le terrible Boulonnais, parcouru cette année lors de mon tour de la France, et qui n'en finissent plus de s'allonger, et où l'on voit tous les accidents du terrain indéfiniment à l'avance. Combien plus excitant pour la vue, la découverte à chaque tournant, alors que vous montez en ahanant (vous, cycliste perché sur une hyper-légère et héroïque monture dépourvue de tout accessoire superflu ; parce que moi, bien entendu, je monte sans ahaner, assis, embarrassé de tout un équipement hétéroclite, comme ils disent, avec le cartable, la lanterne, les porte-bagages et même...ô horreur, des garde-boue... (C'est pour quoi, m'a dit un héros, ça ? pour la poussière ?...) Je n'en dirais pas plus pour ne pas rallumer des polémiques, avec mon petit plateau de 26 dents sur 26 dents (ou de 28 sur 32 sur un autre vélo). Ça me donne le temps de voir, d'admirer, et parfois même je m'arrête, pour m'attendre, au prochain virage. Et voir les autres, quand il y en a, grimper au-dessous. Photographier, même, car, horrible détail, j'ai toujours un appareil et des jumelles, pour voir les oiseaux. Il m'arrive même de ne pas m'arrêter, pure distraction, comme la dernière fois, la quinzième ou seizième, je ne sais plus, j'ai perdu le compte, où j'ai monté le Ventoux, au milieu de la foule du rallye de l'ami Henry, sans m'être arrêté comme de coutume au Mont Serein. Distrait, je vous dis. En vieillissant, je roule trop vite.

Donc ce matin-là, j'avais noté, point trop loin de mon domicile, un nouveau col à ajouter à ma panoplie - je devais le franchir plusieurs fois depuis : il s'agit d'une délicieuse route qui s'ouvre carrément à la porte Saunerie de Manosque : le col de la Mort d'Imbert (04). Juste au sommet, il y a une délicieuse forêt, la forêt Péliissier, à visiter, que dis-je, à déguster sans modération. Mais le début en est raide dès la sortie de la ville. Arrivé à la hauteur de ce qui était alors la dernière maison, une dame âgée affolée m'aborde et me crie « Au Secours ! Monsieur ! Mon mari a une attaque et ses médicaments sont en haut, il faut m'aider s'il vous plaît à le mener à la maison ». Je croyais à un simple coup de main. Je dépose mon vélo près de l'entrée et je me hâte : il s'agissait de prendre un vieillard qui respirait avec difficulté, et de le hisser le long d'une volée de marches jusqu'à un premier étage assez escarpé, tout droit, sans rampe :

- «Ne croyez-vous pas, madame, que les pompiers... ?

- Non ! J'ai l'habitude, ensuite j'appelle le docteur, j'ai ses médicaments».

Bon, je m'exécute. Ce n'était pas aisé, l'escalier était long et étroit, et nous avons fort à faire, même à deux pour hisser le corps sans ressort.

Enfin, nous arrivons à la porte, la dame fait entrer son mari, me lance rapidement : «Merci monsieur», et me claque la porte au nez sans autre cérémonie. Pas un verre d'eau, pas une poignée de main, comme si j'étais un malfaiteur tentant de les dévaliser. Bon, j'excuse la peur, fréquente chez les gens âgés, mais là, je trouve que c'était pousser le bouchon un peu loin, après un tel service. Mais je n'oublierai pas le col de la Mort d'Imbert, qui à cette heure doit avoir rendu son âme à Dieu depuis un certain temps quand même. C'est pourquoi je puis dire : Imbert existe, je l'ai rencontré.

Alain BALALAS N°798
de PEYROLLES en PROVENCE (Bouches-du-Rhône)

CONCENTRATION NATIONALE 2001

En ce 15 août 2001, les quelques 300 cyclos, qui gravissaient en un long serpent multicolore les lacets du col d'Espreaux (26.0896), se rendaient à la 29^{ème} Concentration du Club.

Le soleil de la Drôme provençale et le chant des cigales les accompagnaient dans cette grimpée bucolique, ce qui la rendait encore plus agréable, malgré la pente assez forte des cinq derniers kilomètres.

Ce col avait été choisi comme cadre de notre annuelle rencontre par le «maître des Cols», René Poty. Bien que modeste par son altitude, il présentait deux atouts majeurs : d'une part, goudronné sur son versant ouest et muletier de l'autre, il symbolisait par cette particularité, l'œcuménisme de la pratique du vélo en montagne ; d'autre part, il n'était distant que de 9 km du Domaine de Damian à Vesc, où plus de 120 centcolistes avaient participé durant trois jours, au séjour désormais traditionnel organisé par le club pour ses adhérents.

Ce séjour avec un beau temps permanent et sans mistral, fut une réussite totale à tous points de vue. Situé dans une région truffée de cols, dans le magnifique cadre naturel du Domaine de Damian, aux installations modernes et fonctionnelles et aux prestations remarquables au regard des prix pratiqués, l'équipe dirigeante de la Confrérie nous avait proposé pour chaque journée des circuits à la carte, adaptés à la forme et aux capacités de chacun.

De plus, les soirées furent mises à profit pour nous détendre, nous informer et nous faire rêver. En effet, la première soirée fut consacrée à la musique classique par un concert donné par un quatuor de jeunes violoncellistes lillois très apprécié puisqu'un «bis» fut nécessaire pour calmer la vibrante ovation de l'ensemble de l'assistance.

Le deuxième soir, Claude Brès, Vice-président du Conseil Général de la Drôme, nous fit une très complète et intéressante présentation de son département tant du point de vue géographique, économique que culturel ; de plus, cyclo lui-même, chargé de la commission aménagement touristique, il insista sur les réalisations faites en direction des cyclistes pour améliorer leur confort et leur sécurité.

Classé «département cyclable», la Drôme qui possède des atouts indéniables de par son relief, ses petites routes et son éloignement des grands axes de circulation, tient à rendre son image encore plus attractive en développant de nombreux circuits spécifiques balisés «Drôme à vélo» et en réhabilitant les anciennes bornes kilométriques indiquant l'altitude et la distance entre villages, ce qui ne peut qu'inciter les cyclos à venir dans cet environnement on ne peut plus favorable, la Semaine Fédérale de Crest en a été la première bénéficiaire.

Quant à la dernière soirée, avec la projection de diapos sur son voyage au Tibet, le belfortin Emmanuel Comte, nous fit partager une heure durant, au travers de paysages époustouflants, sa soif de découverte, d'infini et de rêve.

Mais le point d'orgue de ce séjour fut la grimpée du col d'Espreaux dans un site pastoral remarquable où broutaient des troupeaux de chèvres, au poil brun, de l'adjoint au maire de Vesc (présent à notre Concentration).

A son sommet, Jean Perdoux, nous attendait sous son chêne ; il était là entouré des principaux dirigeants du Club, Henri Dusseau, Secrétaire général, René Poty, secrétaire adjoint mais aussi Claude Bénistrand, Michel de Brébisson, Jean-Pierre Adam, Alain Gillodes responsables régionaux de même que d'autres personnalités : André Prud'homme, Président de la Fédération Belge de cyclotourisme, Robert de Rudder, Président de la Ligue Rhône-Alpes de cyclotourisme, de Gilbert Reynaud, président du Comité Départemental de la Drôme ; on notait aussi dans l'assistance la présence de Michel Verhaeghe notre n°1 avec plus de 7300 cols à son actif... et avec son vélo de collection !

Dans son allocution, empreinte de beaucoup d'émotion, Jean Perdoux, notre Président-Fondateur, remercia tout d'abord tous les Cent-Cols présents et qui, bien souvent, étaient venus de très loin, des quatre coins de la France, mais aussi de Belgique, du Luxembourg, de Suisse, d'Italie et d'Espagne.

Il insista sur ce qui fait de ce Club unique au monde, né d'une idée simple mais de génie, fort à ce jour de plus de 5300 membres, sa particularité et son originalité : la simplicité de son règlement basée sur l'honnêteté intellectuelle de chacun de ses membres et où l'amitié, la convivialité et la tolérance sont les garantes de sa pérennité : pas de concurrence, pas de différence, la magie opère depuis... 30 ans.

Et malgré, ou grâce à, la diversité de ses 18 nationalités représentées, ce Club reste une entité harmonieuse et vivante où chaque "Cent-Cols" trouve sa place et a sa place.

Henri Dusseau, quant à lui, nous fit part de sa joie et de sa fierté d'appartenir à une association où toutes les couches de la société sont représentées et où chaque cyclo a son histoire personnelle, souvent remarquable, et contribue à la vie et au devenir du Club.

Au nom de la Fédé, Robert de Rudder, indiquait que tous les cyclos étaient membres « à part entière » de la FFCT, quelle que puisse être leur pratique du vélo et que la guerre des clans n'avait aucune raison d'être, même si elle avait pu sembler apparaître dans un passé récent.

Chacun ensuite leva son verre tout en dégustant les traditionnelles tommes des Bauges et les excellents picodons locaux dans une ambiance conviviale où la joie de se retrouver se lisait sur tous les visages.

Jean Perdoux clôturait alors la cérémonie en décernant à Sylvain Berger, jeune cyclo de 15 ans de Chabeuil, le dernier diplôme de Cent-Cols recensé avec le n°5353.

Après avoir convié l'assemblée à venir partager le dernier repas de midi au Domaine de Damian, il nous donnait déjà rendez-vous pour le 15 août 2002, dans un lieu qui n'est pas encore défini, pour le 30^{ème} anniversaire du Club qui sera fêté comme il se doit, et qui, nous en sommes certains, fera date dans les annales de la Confrérie.

Philippe DEGRELLE N°3165
de RAPHELE-les-ARLES (Bouches du Rhône)

VALEURS

Par un beau matin d'août, je quitte Paris en direction du sud. Je me fais une joie à l'idée de participer au séjour de la Confrérie des «Cent Cols» à Vesc, puis à la Concentration au col d'Espréaux. Ayant un peu de temps libre, je décide d'effectuer le trajet en quelques étapes pour faire des balades à vélo... et glaner des cols supplémentaires.

Le premier arrêt est à Renaison, non loin de Roanne. La première randonnée, une belle boucle dans les monts de la Madeleine, agrémentée de quatre cols, me laisse bien augurer de la suite de mon voyage. Le lendemain matin, je laisse la voiture à l'Etrat, au nord de Saint-Etienne, pour une courte mais agréable promenade agrémentée de deux cols. Tout va décidément très bien ! Pour l'après-midi, l'Ardèche est au programme. Arrêt dans le village de Saint-Jeure d'Ay (Entre Tournon et Saint-Vallier), et en selle pour une nouvelle balade. A nouveau, le beau temps, les paysages et les cols (8 d'un coup, mieux que le brave petit tailleur !) sont au rendez-vous. N'ayant pas trouvé de chambre d'hôtel dans les environs, je me résous à pousser jusqu'à Valence, où je passe la nuit.

Dimanche 12 août : le jour du rendez-vous à Vesc est arrivé et, bien qu'impatient de retrouver mes amis cent-colistes connus et d'en rencontrer de nouveaux, je ne résiste pas à l'appel d'un dernier tour en Ardèche. Je laisse donc la voiture sur l'autre rive du Rhône, dans la charmante petite ville de Saint-Péray. De là, je pars pour une nouvelle promenade à vélo, tout aussi agréable et encore plus fructueuse (11 cols) que les précédentes. En redescendant vers Saint-Péray, je me dis qu'il fait décidément bon vivre et que mon voyage, qui a si bien commencé, va continuer au moins aussi bien. Arrivé à la voiture, il me faut déchanter : une vitre a été brisée, et mes bagages, avec mes effets personnels et mes affaires de vélo, ont disparu ! Me voilà donc beau, avec ma voiture, mon vélo, et ma tenue de vélo ! Ce n'est certes pas dramatique, mais tout de même fort désagréable. Après les formalités d'usage à la gendarmerie, je me mets en quête d'un commerce pour acheter le minimum, mais un dimanche après-midi, c'est peine perdue. C'est donc dans ce triste appareil et en plein désarroi que j'arrive finalement au domaine de Damian.

Aussitôt, j'ai été pris en charge par les participants déjà arrivés, et notamment par les organisateurs Tanou et Jean Perdoux et Nicole et René Poty, me prêtant qui une serviette, qui une savonnette, un short, un polo (par ukase de ma part, le tee-shirt personnel de Jean Perdoux, à l'emblème de la Confrérie, est d'ailleurs devenu ma propriété, et je le porte depuis fièrement !). Dans toutes mes nécessaires démarches administratives ou pratiques (achats, remplacement de la vitre de la voiture, etc.), de l'aide m'a toujours été proposée. Merci à tous pour votre sollicitude, qui m'a ainsi permis de passer trois journées inoubliables. Inoubliables, elles le sont, par le beau temps, les paysages et les villages de la Drôme, la variété et le pittoresque des parcours, sans parler d'une belle moisson de cols. Inoubliables, elles le sont bien entendu par les retrouvailles avec les amis, et les nouvelles rencontres à vélo, au pique-nique ou le soir au domaine. Inoubliables, elles le resteront surtout par la gentillesse et la serviabilité de tous. Je savais déjà que la Confrérie n'était pas seulement une machine à comptabiliser les cols, mais que ses membres plaçaient les aspects humains bien au-dessus des kilomètres parcourus, des dénivelés et du nombre de cols franchis. Ma mésaventure m'a confirmé que ces valeurs humaines sont bien le vrai fondement de l'actuelle Confrérie des «Cent Cols». Tant que ces valeurs seront perpétuées, je me sentirai Centcoliste, et les discussions, voire les querelles sur tel ou tel point de la règle du jeu de la Confrérie me sembleront bien futiles !

Paul LEVART N°4953
de VANVES (Hauts-de-Seine)